



K. C. III. E. 1.

5.62  
2



John Carter Brown  
Library  
Brown University

✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿  
The John Carter Brown Library  
Brown University  
Purchased from the  
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund  
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿

HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE

POLITIQUE

DE LA FRANCE  
PAR M. DE VOLTAIRE

—  
—

PARIS, CHEZ NEAUME, 1769.

K. l

HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*

ET

POLITIQUE

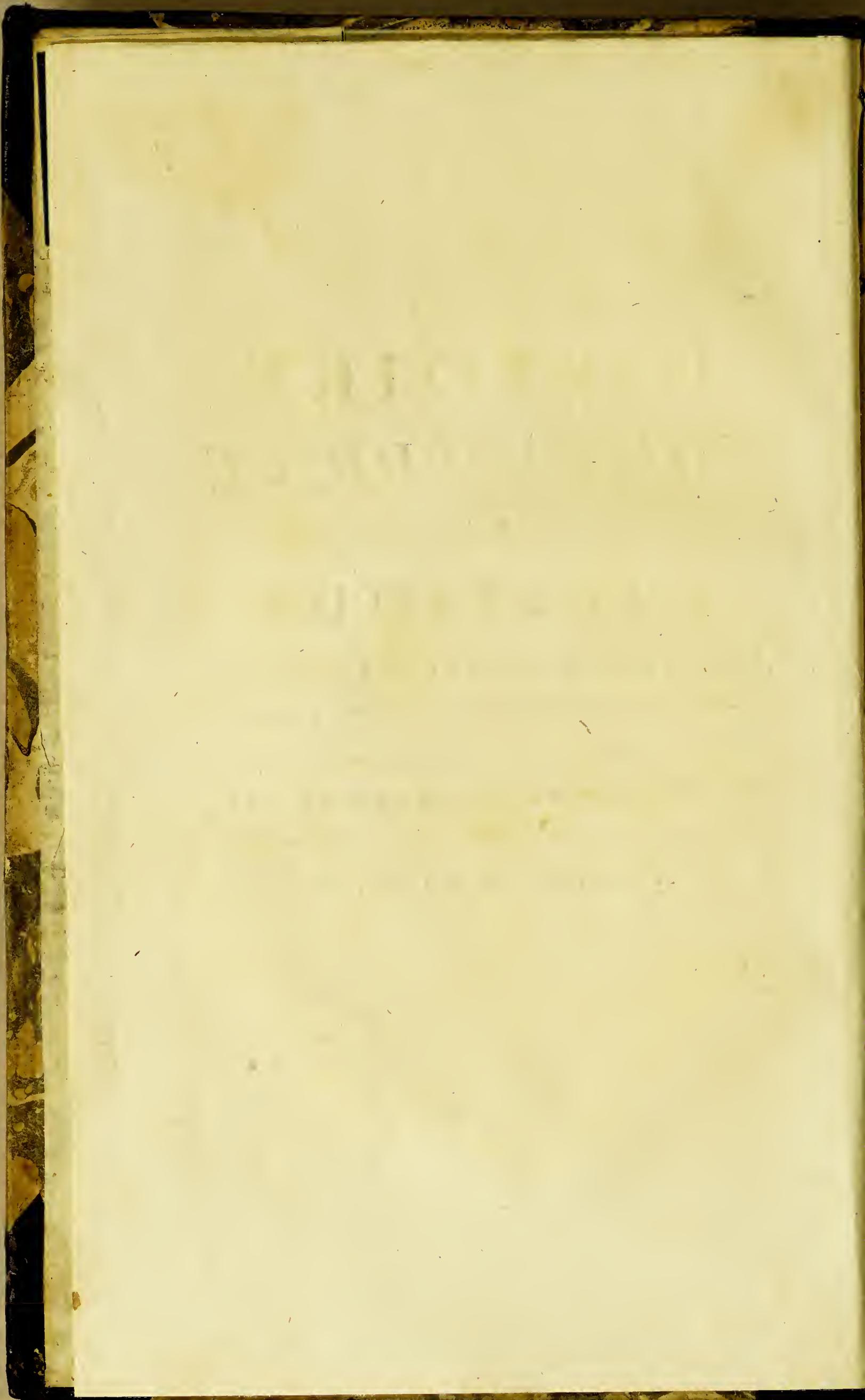
DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.*

---

TOME DIXIÈME.







*de la Rue Sc.*  
Esclaves conduits par des Marchands.

HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.*

---

TOME DIXIÈME.

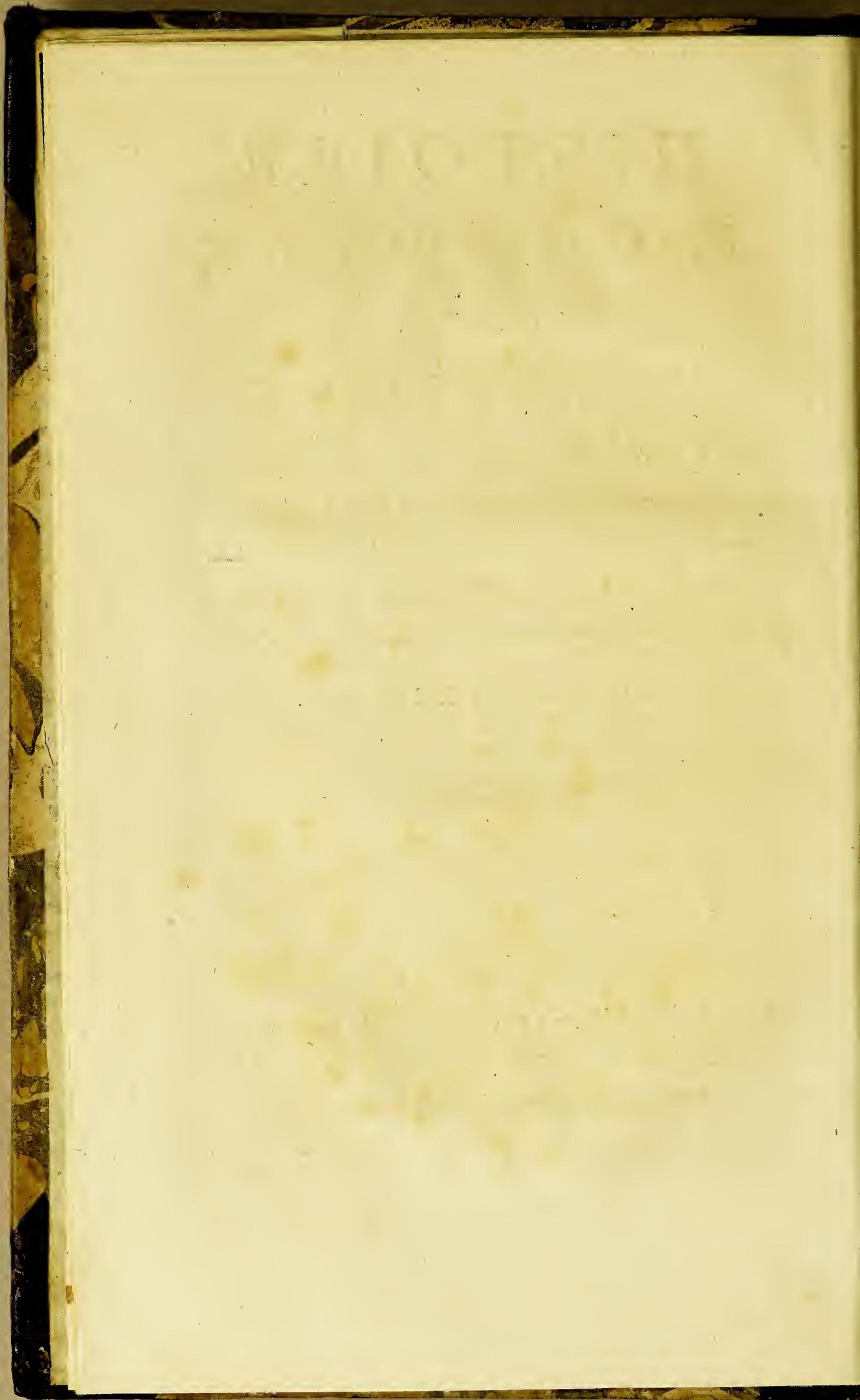


A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur  
de la Ville & de l'Académie.

---

M. DCC. LXXXIII.



---

---

# T A B L E

D E S

## I N D I C A T I O N S .

---

---

### LIVRE DIX-NEUVIEME.

I. <i>R</i> ELIGION.	Page 2
II. <i>G</i> ouvernement.	11
III. <i>P</i> olitique.	98
IV. <i>G</i> uerre.	112
V. <i>M</i> arine.	130
VI. <i>C</i> ommerce.	145
VII. <i>A</i> griculture.	175
VIII. <i>M</i> anufactures.	188
IX. <i>P</i> opulation.	198
X. <i>I</i> mpôts.	213
XI. <i>C</i> rédit public.	243
XII. <i>B</i> eaux-arts & belles-lettres.	251
XIII. <i>P</i> hilosophie.	267





HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET  
POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Nous avançons dans une carrière où nous ne nous sommes pas engagés, sans en connoître l'étendue, les difficultés; & que nous aurions abandonnée plusieurs fois, si nous n'avions été soutenus par des motifs qui font toujours oublier la disproportion des forces avec la tentative. On ose, & l'on exécute quelquefois dans un incendie, des choses qui abattroient le courage, s'il n'étoit irrité par le péril, &

*Tome X.*

A

qui l'étonnent quand le péril est passé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire disoit, à l'aspect d'une montagne qu'il avoit gravie pour aller à l'ennemi : Qui eût jamais fait cela, s'il n'y avoit pas eu un coup de fusil à recevoir ? J'étois sans doute animé de ce sentiment, lorsque je commençai ; & il faut bien qu'il m'anime encore, puisque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

Puis nous avons suivi la marche incertaine, tyrannique & sanglante des établissemens formés dans ces contrées lointaines.

Il nous reste à développer l'influence des liaisons du Nouveau-Monde sur les opinions, les gouvernemens, l'industrie, les arts, les mœurs, le bonheur de l'Ancien. Commençons par la Religion.

I.  
Religion.

Si l'homme avoit joui sans interruption d'une félicité pure ; si la terre avoit satisfait d'elle-même à toute la variété de ses besoins, on doit présumer que l'admiration & la reconnoissance n'auroient tourné que très-tard vers les dieux les regards de cet être naturellement ingrat. Mais un sol stérile ne répondit pas toujours à ses travaux. Les torrents ravagerent les champs qu'il avoit cultivés. Un ciel ardent brûla ses moissons. Il éprouva la disette, il connut les maladies, & il rechercha les causes de sa misère.

Pour expliquer l'énigme de son existence, de son bonheur & de son malheur, il inventa différens systèmes également absurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaisantes ; & telle fut l'origine du polythéisme, la plus ancienne & la plus générale des religions. Du polythéisme naquit le manichéisme, dont les vestiges dureront à jamais, quels que soient les progrès de la raison. Le mani-

chéisme simplifié engendra le déisme ; & au milieu de ces opinions diverses , il s'éleva une classe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

Ce fut alors que les régions se couvrirent d'autels ; qu'on entendit ici l'hymne de la joie ; là le gémissement de la douleur , & qu'on eut recours à la prière , aux sacrifices , les deux moyens naturels d'obtenir la faveur & de calmer le ressentiment. On offrit la gerbe ; on immola l'agneau , la chèvre , le taureau. Le sang de l'homme arrosa le tertre sacré.

Cependant on voyoit souvent l'homme de bien dans la souffrance , le méchant , l'impie même dans la prospérité , & l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les âmes affranchies du corps , ou circulèrent dans les différents êtres de la nature , ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompense de leurs vertus , le châtement de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur ? c'est un problème. Ce qui est sûr , c'est que depuis l'instant de sa naissance jusqu'au moment de sa mort , il fut tourmenté par la crainte des puissances invisibles , & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuse que celle dont il avoit joui.

La plupart des législateurs se sont servis de cette disposition des esprits pour conduire les peuples , & plus encore pour les asservir. Quelques-uns ont fait descendre du ciel le droit de commander ; & c'est ainsi que s'est établie la théocratie ou le despotisme sacré , la plus cruelle & la plus immorale des législations : celle où l'homme orgueilleux , malfaisant , intéressé , vicieux avec impunité , commande à l'homme de la part de Dieu , ou il n'y a de juste que ce qui lui plaît , d'injuste que ce qui lui déplaît , ou à l'Être suprême avec lequel il est en commerce , & qu'il fait parler au gré de ses passions ; où c'est un crime d'examiner ses ordres , une impiété de s'y

opposer ; où des révélations contradictoires sont mises à la place de la conscience & de la raison , réduites au silence par des prodiges ou par des forfaits ; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes sur les droits de l'homme , sur ce qui est bien , sur ce qui est mal , parce qu'elles ne cherchent la base de leurs privilèges & de leurs devoirs que dans des livres inspirés dont l'interprétation leur est refusée.

Si ce gouvernement eut dans la Palestine une origine plus sublime , il n'y fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroissent une suite inévitable.

Le christianisme succéda au judaïsme. L'affervissement d'une république , maîtresse du monde , à des monstres de tyrannie ; la misère effroyable que le luxe d'une Cour & la folie des armées répandirent dans un vaste Empire , sous le règne des Nérons ; les irruptions successives des barbares qui démembrèrent ce grand corps ; la perte des Provinces qui se soulevèrent ou furent envahies : tous ces maux physiques avoient préparé les esprits à une nouvelle religion , & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le paganisme vieilli que les fables de son enfance , l'ineptie ou la méchanceté de ses dieux , l'avarice de ses prêtres , l'infamie & les vices des Rois qui soutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoissoit que des tyrans sur la terre , chercha son asyle dans le ciel.

Le christianisme vint le consoler , & lui apprendre à souffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône sapoient le paganisme avec l'Empire , des sujets opprimés & dépouillés , qui avoient embrassé les nouveaux dogmes , achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accom-

pagnent toujours la ferveur du prosélytisme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire sur les malheureux qui se réfugioient dans son sein. Aussi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainsi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des superstitions payennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante; mais qui laisserent en même-temps un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zèle. Ces dissensions enfanterent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile; il fut achevé par des Evêques qui formerent l'Eglise. Alors il gagna de proche en proche, & parvint jusqu'à l'oreille des Empereurs. Les uns le tolérèrent par mépris, par crainte, par intérêt ou par humanité; les autres le persécutèrent. La persécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription, la clémence & la rigueur, tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humain le fit adopter à sa naissance, comme elle l'a fait souvent rejeter dans sa vieillesse. Cette indépendance, moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des sectateurs, quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire respecter.

Le paganisme démasqué par la philosophie, & décrié par les Peres de l'Eglise, avec des temples assez nombreux, mais des prêtres qui n'étoient pas riches, croula de jour en jour, & céda sa place au nouveau culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion, qui s'unit si bien à la tendresse, &

dans l'esprit des enfants, qui aiment les prodiges & la morale même la plus sévère. C'est par-là qu'il entra dans les Cours, où tout ce qui peut devenir passion est sûr de trouver accès. Un Prince qui, baigné dans le sang de sa famille, s'étoit comme endormi dans des bras impurs; ce Prince qui avoit de grands crimes & de grandes foiblesses à expier, embrassa le christianisme qui lui pardonnoit tout en faveur de son zele, & auquel il donna tout pour être délivré de ses remords.

Constantin, au-lieu d'unir à sa couronne le pontificat quand il se fit chrétien, comme ils étoient unis dans la personne des Empereurs payens, accorda au clergé tant de richesses & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut suivi d'un despotisme ecclésiastique tout-à-fait nouveau.

Une ignorance profonde étoit le plus sûr appui de cet ascendant sur les esprits. Les Pontifes de Rome répandirent ces ténèbres en déclarant la guerre à toute espece d'érudition payenne. S'il se fit de temps en temps quelques efforts pour dissiper cette obscurité, ils furent étouffés par les supplices.

Tandis que les Papes défabusoient les esprits de leur autorité par l'abus même qu'ils en faisoient, la lumiere vint d'Orient en Occident. Dès que les chef-d'œuvres de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raison recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'Histoire de l'église fut approfondie, & l'on y découvrit les faux titres de la Cour de Rome. Une partie de l'Europe en secoua le joug. Un Moine lui fit perdre presque toute l'Allemagne, presque tout le Nord; un Chanoine quelques Provinces de France; & un Roi pour une femme, l'Angleterre entière. Si d'autres Souverains maintinrent avec fermeté la Religion catholique

dans leurs possessions, ce fut peut-être parce qu'elle étoit plus favorable à cette obéissance aveugle & passive qu'ils exigent des peuples, & que le clergé romain a toujours prêchée pour ses intérêts.

Cependant le desir de conserver d'une part l'autorité pontificale, de l'autre l'envie de la renverser, ont enfanté deux systêmes opposés. Les théologiens catholiques ont entrepris, même avec succès, de prouver que les livres saints ne sont point par eux-mêmes la pierre de touche de l'orthodoxie. Ils ont démontré que depuis la première prédication de l'évangile jusqu'à nos jours, les écritures diversement entendues avoient donné naissance aux opinions les plus opposées, les plus extravagantes, les plus impies; & qu'avec cette parole divine on a pu soutenir les dogmes les plus contradictoires, tant qu'on n'a suivi que le sentiment intérieur pour interprète de la révélation.

Les Ecrivains de la religion réformée ont fait voir l'absurdité qu'il y auroit à croire un seul homme continuellement inspiré du ciel sur un trône ou dans une chaire qui fut le siege des vices les plus monstrueux; où la dissolution se vit assise à côté de l'inspiration; où l'adultère & le concubinage profanèrent les idoles revêtues du caractère & du nom de la sainteté; où l'esprit de mensonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la vérité. Ils ont démontré que l'Eglise assemblée en concile & composée de Prélats intrigants sous les Empereurs de la primitive Eglise, ignorants & débauchés dans les temps de barbarie, ambitieux & fastueux dans les siècles de schisme; qu'une telle Eglise ne devoit pas être plus éclairée de lumières surnaturelles que le Vicaire de Jesus; que l'Esprit de Dieu ne se communiquoit pas plus visiblement à deux cents Peres du concile qu'au saint Pere, souvent le plus mé-

chant des hommes ; que des Allemands & des Espagnols sans science , des François sans mœurs, & des Italiens sans aucune vertu , n'étoient pas aussi disposés à l'esprit de révélation qu'un simple troupeau de payfans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la priere & le travail. Enfin, s'ils n'ont pu soutenir leur nouveau systême aux yeux de la raison, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne Eglise.

Au milieu de ces ruines, la philosophie s'est élevée , & elle a dit : Si le texte de l'écriture n'a pas la clarté, la précision, l'authenticité nécessaires pour être l'unique regle infaillible de culte & de dogme ; si la tradition de l'Eglise depuis ses premiers siècles jusqu'au temps de Luther & de Calvin, s'est corrompue elle-même avec les mœurs des Prêtres & des fideles ; si les conciles ont chancelé, varié, décidé contradictoirement dans leurs assemblées ; s'il est indigne de la Divinité de communiquer son esprit & sa parole à un seul homme, débauché quand il est jeune, imbécille quand il est vieux, sujet enfin dans tous les âges aux passions, aux erreurs, aux infirmités de l'homme : il ne reste aucun appui solide & constant à l'infailibilité de la foi chrétienne. Ainsi cette religion n'est pas d'institution divine, ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle.

Ce dilemme est très-embarrassant. Tant que le sens des écritures demeurera susceptible des contestations qu'il a toujours éprouvées, & la tradition aussi problématique qu'elle l'a paru par les travaux immenses des théologiens de différentes communions, le christianisme ne pourra s'appuyer que sur l'autorité civile, que sur le pouvoir du magistrat. La propre force de la religion qui soumet l'esprit & retient la conscience par la persuasion, cette force lui manquera.

Aussi ces disputes ont-elles peu-à-peu conduit

les nations qui avoient secoué le joug d'une autorité regardée jusqu'alors comme infaillible plus loin qu'on ne l'avoit prévu. Elles ont assez généralement rejeté de l'ancien culte ce qui contrarioit leur raison, & n'ont conservé qu'un christianisme dégagé de tous les mystères. La révélation elle-même a été abandonnée, mais plus tard, dans ces régions par quelques hommes plus audacieux, ou qui se croyoient plus éclairés que la multitude. Une manière de penser si fière, si indépendante, s'est étendue avec le temps aux États qui étoient restés asservis à Rome. Comme dans ces contrées, les lumières avoient fait moins de progrès; & que les opinions étoient plus gênées, la licence y a été portée jusqu'à sa dernière limite; l'athéisme, système ou d'un atrabilaire qui ne voit que du désordre dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir, ou d'une classe de philosophes qui ne sont ni atrabilaires ni méchants, mais qui croient trouver dans les propriétés d'une matière éternelle la cause suffisante de tous les phénomènes qui nous frappent d'admiration.

Par une impulsion fondée dans la nature même des religions, le catholicisme tend sans cesse au protestantisme; le protestantisme au socinianisme; le socinianisme au déisme; le déisme au scepticisme. L'incrédulité est devenue trop générale, pour qu'on puisse espérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'ascendant dont ils ont joui durant tant de siècles. Qu'ils soient toujours librement suivis par ceux de leurs sectateurs que leur conscience y attache, par tous ceux qui y trouvent des consolations, & un encouragement à leurs devoirs de citoyen: mais que toutes les sectes, dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public, trouvent généralement la même indulgence. Il seroit

de la dignité comme de la sagesse de tous les gouvernements, d'avoir un même code moral de religion dont il ne seroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reste à des discussions indifférentes au repos du monde. Ce seroit le plus sûr moyen d'éteindre insensiblement le fanatisme des Prêtres, & l'enthousiasme des peuples.

C'est en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'on devra la tolérance religieuse qui doit s'introduire dans l'Ancien. Elle arrivera cette tolérance. La persécution ne seroit que hâter la chute des religions dominantes. L'industrie & la lumière ont pris chez les nations un cours, un ascendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des sociétés. L'esprit humain est défabusé de l'ancienne superstition. Si l'on ne profite de cet instant pour le guider & le rendre à l'empire de la raison, il faut que la masse générale des hommes qui a besoin d'espérances & de craintes, se livre à des superstitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux siècles à épuiser cette fureur de zèle qui dévorait la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme. En établissant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévastés & dépeuplés, ils l'ont rendue odieuse en Europe, & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, & soulagé nos contrées des guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui sont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voya-

ges ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des nations, a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées, a refroidi la haine religieuse qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du dérèglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames, & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt social ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémispheres de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faisoit l'espérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit & aux sens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les sentiments. Les caractères se sont émouffés, & le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples désoeuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement sur les gouvernements.

La société vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme, en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines & des maux qu'il y entasse; son instinct commun à tous les êtres vivants, pour l'indépendance & la liberté; une multitude de raisons prises de sa constitution physique: on a voulu douter si la sociabilité étoit

II.  
Gouvernement.

aussi naturelle à l'espece humaine qu'on le pense ordinairement.

On a comparé les hommes isolés à des ressorts épars. Si dans l'état de nature, sans législation, sans gouvernement, sans chefs, sans magistrats, sans tribunaux, sans loix, un de ces ressorts en choquoit un autre, ou celui-ci brisoit le premier, ou il en étoit brisé, ou ils se brisoient tous deux. Mais lorsqu'en les rassemblant & les ordonnant on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle sociétés, où, bandés les uns contre les autres, ils agissent & réagissent avec toute la violence de leur énergie particuliere, on créa artificiellement un véritable état de guerre, & d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts & d'opinions. Ce fut bien un autre désordre, lorsque deux, trois, quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à se heurter en même-temps. C'est alors qu'on vit dans la durée de quelques heures, plus de ressorts brisés, mis en pieces, qu'il n'y en auroit eu pendant la durée de vingt siecles, avant ou sans cette sublime institution. C'est ainsi qu'on fait la satyre des premiers fondateurs des nations, par la supposition d'un état sauvage, idéal & chimérique. Jamais les hommes ne furent isolés, comme on les montre ici. Ils porterent en eux un germe de sociabilité qui tendoit sans cesse à se développer. Ils auroient voulu se séparer, qu'ils ne l'auroient pu; ils l'auroient pu, qu'ils ne l'auroient pas dû, les vices de leur association se compensant par de plus grands avantages.

La foiblesse & la langueur de l'enfance de l'homme; la nudité de son corps sans poil & sans plume; la perfectibilité de son esprit, suite nécessaire de la durée de sa vie; l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines, qui, après avoir porté

son fruit neuf mois dans ses entrailles, l'allaité & le porte des années entières dans ses bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude, entre deux êtres qui se soulagent & se caressent; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation, qui joint aux accents de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espece humaine; les événements naturels qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errants & libres; les accidents & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense; enfin, l'exemple de tant d'especes qui vivent en troupes, telles que les amphibiens & les monstres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims: tous ces faits & ces raisonnements semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone Torride, sans se former en hordes errantes ou sédentaires, ni se répandre sous les autres Zones, sans s'associer à ses semblables, pour la proie & le butin qu'exige le besoin de se nourrir & de se vêtir.

De la nécessité de s'associer, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état: c'est-à-dire, de former, par la combinaison de tous les instincts communs & particuliers, une combinaison générale, qui maintienne la masse & la pluralité des individus. Car si la nature pousse l'homme vers l'homme, c'est sans doute par une suite de cette attraction universelle, qui tend à la reproduction & à la conservation. Tous les penchants que l'homme porte dans la société, tous les plis qu'il y prend, devroient être subordonnés à cette première im-

pulsion. Vivre & peupler étant la destination de toutes les especes vivantes, il semble que la sociabilité, si c'est une des premieres facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature, & que l'instinct qui le conduit à l'état social, devroit diriger nécessairement toutes les loix morales & politiques, au résultat d'une existence plus longue & plus heureuse pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne considérer que l'effet, on diroit que toutes les sociétés n'ont pour principe ou pour suprême loi, que la *sûreté de la puissance dominante*. D'où vient ce contraste singulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre solidement, sans se former des notions justes de la nature, de la succession des différents gouvernements, & l'histoire ne nous est presque d'aucun secours sur ce grand objet. Tous les fondements de la société actuelle se perdent dans les ruines de quelque catastrophe ou révolution physique. Par-tout on voit les hommes chassés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordements des eaux ou par des insectes dévorants, par la disette ou par la famine, se réunir dans un coin du monde inhabité; ou se disperser, se répandre dans des lieux déjà peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie. Mais pour parvenir à quelque résultat qui satisfasse la raison, il faut négliger ces secousses momentanées, & considérer les nations dans un état stationnaire & tranquille, qui laisse un libre cours à la production des phénomènes.

On a dit qu'il y avoit deux mondes, le physique & le moral. Plus on aura d'étendue dans l'esprit & d'expérience, plus on sera convaincu qu'il n'y en a

qu'un, le physique qui mene tout, lorsqu'il n'est pas contrarié par des causes fortuites, sans lesquelles on eût constamment remarqué le même enchaînement dans les événements moraux les plus surprenants, tels que l'origine des idées religieuses, les progrès de l'esprit humain, les découvertes des vérités, la naissance & la succession des erreurs, le commencement & la fin des préjugés, la formation des sociétés & l'ordre périodique des différents gouvernements.

Tous les peuples policés ont été sauvages, & tous les peuples sauvages, abandonnés à leur impulsion naturelle, étoient destinés à devenir policés. La famille fut la première société; & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarcal, fondé sur l'amour, l'obéissance, & le respect. La famille s'étend & se divise. Des intérêts opposés suscitent la guerre entre des frères qui se méconnoissent. Un peuple fond les armes à la main sur un autre. Le vaincu devient l'esclave du vainqueur, qui se partage ses campagnes, ses enfants, ses femmes. La contrée est gouvernée par un chef, par ses lieutenants & par ses soldats, qui représentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reste est soumis aux atrocités, aux humiliations de la servitude. Dans cette anarchie, mêlée de jalousie & de férocité, la paix est bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres; ils s'exterminent. Avec le temps, il ne reste qu'un Monarque ou un despote. Sous le Monarque, il est une ombre de justice; la législation fait quelques pas; des idées de propriété se développent; le nom d'esclave est changé en celui de sujet. Sous la suprême volonté du despote, ce n'est que terreur, bassesse, flatterie, stupidité, superstition. Cette situation intolérable cesse, ou par l'assassinat du tyran, ou par la dissolution de

l'Empire ; & la démocratie s'éleve sur ce cadavre. Alors , pour la première fois , le nom sacré de patrie se fait entendre. Alors l'homme courbé relève sa tête , & se montre dans toute sa dignité. Alors les fastes se remplissent de faits héroïques. Alors il y a des peres , des meres , des enfants , des amis , des concitoyens , des vertus publiques & domestiques. Alors les loix regnent , le génie prend son essor , les sciences naissent , les travaux utiles ne sont plus avilis.

Malheureusement cet état de bonheur n'est que momentané. Par-tout les révolutions , dans le gouvernement , se succedent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Il y a peu de contrées qui ne les ayent toutes effuyées , & il n'en est aucune qui , avec le temps , n'acheve ce mouvement périodique. Toutes suivront plus ou moins souvent , un cercle réglé de malheurs & de prospérités , de liberté & d'esclavage , de mœurs & de corruption , de lumière & d'ignorance , de grandeur & de foiblesse ; toutes parcourront tous les points de ce funeste horizon. La loi de la nature , qui veut que toutes les sociétés gravitent vers le despotisme & la dissolution , que les Empires naissent & meurent , ne sera suspendue pour aucune. Tandis que , semblables à l'aiguille qui marque la direction constante des vents , elles avancent ou rétrogradent , voyons comment l'Europe est arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie & d'un caractère implacable , quoiqu'il soit appelé dans l'histoire le plus doux des humains , affranchit les Hébreux de l'esclavage , par des prodiges , & se sert de l'autorité du ciel , au nom duquel il les opere , pour étouffer en eux tout sentiment de commisération. Les peuples sont impitoyablement exterminés. Les hommes,

hommes, les femmes, les enfants, les nouveaux nés, ceux qui sont encore dans le sein de leur mere, les animaux même sont massacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit, sont cruellement châtiées. Le moindre signe de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres sous ses pieds. Ce n'est jamais lui, c'est toujours Dieu qui se venge. Il plonge le peuple dans la misere, en le dépouillant du peu d'or qu'il possède. Il laisse, en mourant, des chefs animés de son esprit. Il avoit préparé par la terreur & par la stupidité, le gouvernement théocratique, auquel succéda le gouvernement monarchique, si l'on peut donner ce nom à une constitution, sous laquelle des Rois tyrans de leurs sujets, sont les esclaves du sacerdoce. Cette singuliere nation garde son caractère primitif sous les vicissitudes de sa destinée. Le Juif vaincu, subjugué, dispersé, haï, méprisé, reste Juif. Avec ses annales sous son bras, il promene la Palestine dans tous les climats. Quelle que soit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt les regards attachés sur son ancien temple.

La Grece vit ses Etats fondés par des brigands, qui détruisirent quelques monstres & beaucoup d'hommes, afin d'être Rois. C'est là que, pendant une assez courte durée, du moins à dater des temps héroïques, & dans une enceinte assez étroite, on a le spectacle présent de toutes les especes de gouvernements, de l'aristocratie, de la démocratie, de la monarchie, du despotisme, & d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun suspend, sans l'éteindre. C'est là que la menace imminente de la servitude fait éclore & perpétue le patriotisme, qui amene à sa suite la naissance de tous les grands talents, des modeles sublimes de tous les vices & de

toutes les vertus ; une multitude d'écoles de la fageffe au milieu de la débauche , & des exemples dans tous les beaux-arts , que l'art imitera dans tous les fiecles & n'égalera jamais. Le Grec fut un peuple frivole , plaifant , menteur & ingrat. Le Grec fut le feul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être fur la terre.

Rome fut , dit-on , cimentée des débris échappés aux flammes de Troie , ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grece & de l'Italie : mais de cette écume du genre-humain fortit un peuple de héros , fléau de toutes les nations , vautour de lui-même ; un peuple plus étonnant qu'admirable , grand par fes qualités ; digne d'exécration , par l'usage qu'il en fit au temps de la république ; le peuple le plus lâche , le plus corrompu fous fes Empereurs ; un peuple , dont un des hommes les plus vertueux de fon fiecle difoit : Si les Rois font des bêtes féroces qui dévorent les nations , quelle bête eft-ce donc que le peuple Romain qui dévore les Rois ?

La guerre , qui , des grands peuples de l'Europe , n'avoit fait que l'empire des Romains , fit re-devenir barbares ces Romains fi nombreux. Le caractère & les mœurs des conquérants , paffant prefque toujours dans l'ame des vaincus , ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome favante , retomberent dans les ténèbres des Scythes ftupides & féroces. Durant les fieles d'ignorance , la force faifant toujours la loi , & le hafard , ou la faim , ayant ouvert aux forces du Nord les portes du Midi , le flux & le reflux continuel des émigrations , empêcherent les loix de fe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation , plufieurs chefs ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple , qui n'a

rien gagné dans le gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par des démembrements de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au-lieu de nos grandes & superbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduisoit les nations à prendre une forme, une consistance. Les Rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissants qui perpétuoient les troubles, & ils employèrent, pour y réussir, le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eues.

La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du ressort, & le commerce, qui suivit la découverte du Nouveau-Monde, augmenta toutes ses facultés, en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général s'en joignit un autre. Les Monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui osèrent attaquer l'Eglise, furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés, l'univers en trembla, toute l'Europe fut agitée; mais cet orage épura son horison pour des siècles. L'un de ces hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'industrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillant, avec quelque succès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où

dépend la félicité des hommes : mais cet esprit de lumière n'est pas arrivé jusqu'au Turc.

Les Turcs ne furent connus en Asie qu'au commencement du treizieme siecle, temps où les Tartares, dont ils étoient une tribu, firent des incursions fréquentes sur les terres de l'Empire d'Orient, comme en avoient fait autrefois les Goths dans les Provinces d'Occident. C'est en 1300 qu'Ottoman fut déclaré Sultan par sa nation, qui vivant jusqu'alors de butin, ou vendant ses services à quelque Prince d'Asie, n'avoit point encore songé à former un Empire indépendant. Ottoman devint chef parmi ces barbares, comme un sauvage distingué par sa bravoure, le devint parmi ses égaux : car les Turcs n'étoient alors qu'une horde fixée à côté de peuples demi-civilisés.

Sous ce Prince & ses successeurs, la puissance Ottomane faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Rien ne lui résistoit. Des Princes élevés dans des camps & nés Capitaines, des armées accoutumées à la victoire par des guerres continuelles & mieux disciplinées que les Chrétiens, réparoient les vices d'un mauvais gouvernement.

Constantinople, prise en 1453 par Mahomet, devint la capitale de leur Empire ; & les Princes de l'Europe, plongés dans l'ignorance & la barbarie, n'auroient opposé qu'une digue impuissante à ce torrent débordé, si les premiers successeurs de Mahomet, à la tête d'une nation qui conservoit encore les mœurs, le génie & la discipline de ses fondateurs, n'eussent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, ou sur les domaines de la république de Venise, pour se porter tantôt en Asie, tantôt en Afrique, ou contre des sujets rebelles, ou contre des voisins inquiets. Leur fortune commença à déchoir aussi-tôt qu'ils

diviserent leurs forces. Des succès moins rapides & moins brillants firent perdre à leurs armées cette confiance qui étoit l'ame de leurs exploits. Le reste de l'Empire, écrasé sous le despotisme le plus rigoureux n'étoit rien. Les conquêtes ne lui avoient donné aucune force réelle, parce qu'on n'avoit pas su les mettre à profit par de sages réglemens. Détruifant pour conserver, les vainqueurs n'avoient rien acquis. Ils ne régnoient que dans des Provinces dévastées, & sur les débris des Puiffances qu'ils avoient ruinées.

Tandis qu'une prospérité trompeuse préparoit la décadence de l'Empire Ottoman, une révolution contraire s'opéroit dans la Chrétienté. Les esprits commençoient à s'éclairer. Des principes moins insensés s'introduisoient dans la Pologne. Le gouvernement féodal, source féconde de tant de maux, & qui duroit depuis si long-temps, faisoit place dans plusieurs Etats à un gouvernement plus régulier. Dans d'autres, il se dénaturait peu-à-peu, ou par des loix, ou par des coutumes nouvelles auxquelles des circonstances heureuses le forçoient de se prêter. Enfin, il se forma dans le voisinage des Turcs, une puiffance capable de leur résister. Je veux parler de l'avénement de Ferdinand au trône de Hongrie. Ce Prince, maître des possessions de la maison d'Autriche en Allemagne, étoit encore assuré par sa couronne impériale, de puissants secours contre l'ennemi commun.

Un gouvernement militaire tend au despotisme : & réciproquement dans tout gouvernement despotique, le soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine. Le Prince, affranchi de toute loi qui restreigne son pouvoir, ne manque pas d'en abuser, & ne commande bientôt qu'à des esclaves qui ne prennent aucun intérêt à son sort. Celui qui écrase

ne trouve point de défenseur, parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque de base. Il craint, par la raison même qu'il s'est fait craindre. L'usage de la milice contre les sujets, apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui. Elle essaie ses forces; elle se mutine, elle se révolte. L'impuissance du Prince la rend insolente. Son esprit devient celui de la sédition; & c'est alors qu'elle décide, & du maître & de ses ministres.

Soliman, instruits par les troubles intérieurs qui avoient agité l'Empire sous les regnes de Bajazet II & de Selim II, des dangers dont lui & ses successeurs étoient menacés, n'imagina rien de mieux qu'une loi qui ôtoit aux Princes de sa maison, & le commandement des armées, & le gouvernement des Provinces. Ce fut en ensevelissant dans l'obscurité d'un ferrail ceux à qui leur naissance donnoit quelque prétention à l'Empire, qu'il se promit d'ôter aux Janissaires tout prétexte de sédition. Il se trompa. Cette mauvaise politique ne fit qu'accroître le mal, d'un mal peut-être encore plus grand. Ses successeurs, corrompus par une molle éducation, porterent en imbécilles le glaive qui avoit fondé, qui avoit étendu l'Empire. Des Princes ignorants, qui n'avoient fréquenté que des femmes & conversé qu'avec des eunuques, se trouverent revêtus d'une autorité sans bornes, dont l'abus le plus inoui combla la haine & la misère de leurs sujets, & les précipita dans la dépendance absolue du Janissaire, devenu plus avare & plus indocile que jamais. Si le hasard conduisit quelquefois au trône un Souverain digne de l'occuper, il en fut chassé par des ministres, ennemis d'un maître qui pouvoit restreindre leur autorité & éclairer leur conduite.

Quoique le grand-Seigneur possède de vastes domaines, quoique la situation de ses Etats doive l'in-

téresser aux querelles des Princes Chrétiens, il n'entre presque pour rien dans le systême général de l'Europe. C'est l'effet de l'ignorance du ministère de la Porte, de ses préjugés, de l'immobilité de ses principes, des autres vices qui découlent du despotisme, & qui perpétueront sa mauvaise politique : car le grand épouvantail du tyran, c'est la nouveauté. Il croit que tout est bien ; & en effet, rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le despotisme. Le meilleur des Princes laisse toujours beaucoup de bien à faire à ses successeurs ; un premier despote ne laisse presque jamais de mal à faire à un second. D'ailleurs, comment un grand-Seigneur, abruti dans les voluptés d'un ferrail, soupçonneroit-il que l'administration de ses Etats est détestable ? Comment n'admireroit-il pas la merveilleuse justesse des ressorts, l'harmonie prodigieuse des principes & des moyens qui tous concourent au but unique, au but par excellence, sa puissance la plus illimitée, & la servitude la plus profonde de ses sujets. Le sort de tant de prédécesseurs ou poignardés ou étranglés, n'en instruit aucun.

Jamais les Sultans n'ont changé de principes. Le cimenterre est toujours, à Constantinople, l'interprete de l'alcoran. Si le ferrail ne voit pas le grand-Seigneur entrer & sortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégouttant de sang, une nombreuse cohorte de fatellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par son maître, égorge aussi son bourreau : mais satisfait de cette vengeance momentanée, il ne songe point à la sûreté de l'avenir, au bonheur de sa postérité. C'est trop de soins pour des Orientaux, que de veiller à la sûreté publique, par des loix pénibles à concevoir, à discuter, à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés, on

demande la tête du Vifir , on fait tomber celle du despote , & tout est à sa place. Cette remontrance , qui devoit être le privilege de la nation entiere , n'est que celle des Janiffaires. Les hommes même les plus puissants de l'Empire , n'ont pas la premiere idée du droit des nations. Comme en Turquie la sûreté personnelle est le partage d'un Etat abject , les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un Pacha vous dira qu'un homme comme lui n'est pas fait pour terminer paisiblement sa carrière dans un lit , comme un homme obscur. On voit souvent des veuves se glorifier de ce que leurs maris , qu'on vient d'étrangler , leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'est à ce point d'extravagance que l'homme est amené , lorsque la tyrannie est consacrée par des idées religieuses ; & il faut que tôt au tard elle le soit. Quand l'homme cesse de s'honorer de ses chaînes aux yeux de la Divinité , il les regarde avec mépris , & il ne tarde pas à les briser. Si l'apothéose des tyrans de Rome n'eût pas été une momerie , Tibere n'eût pas été étouffé , les meurtres commis par Néron n'auroient pas été vengés. L'oppression autorisée par le ciel inspire un tel mépris pour la vie , que l'esclave va jusqu'à tirer vanité de sa propre bassesse. Il est fier d'être devenu aux yeux de son maître un être assez important , pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme ? Le Romain se tuera dans la crainte de devoir la vie à son égal ; le Musulman se glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par son maître. L'imagination qui mesure la distance de la terre au firmament , ne mesure pas celle-ci. Mais ce qui acheve de la confondre , c'est que l'assassinat d'un despote aussi profondément révééré , loin d'ex-

citer l'horreur, ne fait pas la moindre sensation. Celui qui lui auroit, il n'y a qu'un moment, présenté sa tête avec joie, regarde froidement la sienne abattue par le cimenterre. Il semble vous dire par son indifférence : Que m'importe que ce tyran soit mort ou vivant, l'honneur d'être étranglé ne faudroit me manquer sous son successeur ?

Les Russes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique soumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouissent d'une administration plus supportable, de quelques réglemens écrits, elles osent penser ou dire que leur gouvernement est limité : mais quel homme éclairé ont-elles persuadé ? Dès que le Prince institue les loix & les abolit, les étend & les restreint, en permet ou suspend l'exercice à son gré ; dès que l'intérêt de ses passions est la seule regle de sa conduite ; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit ; dès qu'il crée le juste & l'injuste ; dès que son caprice devient loi, & que sa faveur est la mesure de l'estime publique : si ce n'est pas là le despotisme, qu'on nous dise quelle espece de gouvernement ce pourroit être ?

Dans cet état de dégradation, que sont les hommes ? Leurs regards contraints n'osent se lever vers la voûte des cieus, Ils manquent également, & de lumiere pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en sentir la honte. Eteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourroit douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que leurs tyrans ; & si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la savent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux seroit celui d'un despote

juste, ferme, éclairé. Quelle extravagance ! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître absolu soit en contradiction avec la volonté de ses sujets ? Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumières, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage ! Est-il jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettants comme un troupeau de bêtes ? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage pour passer dans un plus gras : mais ne seroit-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une société d'hommes ? S'ils disent, nous sommes bien ici ; s'ils disent même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester, il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des Princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, seroit criminel, par la seule raison qu'il auroit outrepassé ses droits. Il seroit criminel pour le présent & pour l'avenir : car, s'il est éclairé & juste, son successeur, sans être héritier de sa raison & de sa vertu, héritera sûrement de son autorité, dont la nation sera la victime. Un premier despote juste, ferme, éclairé, est un grand mal ; un second despote juste, ferme, éclairé, seroit un plus grand mal ; un troisième qui leur succéderoit avec ces grandes qualités, seroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée. On sort de l'esclavage où l'on est précipité par la violence ; on ne sort point de celui où l'on a été conduit par le temps & par la justice. Si le sommeil d'un peuple est l'avant-coureur de la perte de sa liberté, quel sommeil plus doux, plus profond & plus perfide que celui qui a duré trois regnes, pendant lesquels on a été bercé par les mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'est pas autre que celle de ce Cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des esclaves, & qui répondit : *Des esclaves ! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet esclave-là, c'est moi.*

Il est d'autant plus important de prévenir l'établissement du pouvoir arbitraire & les calamités qui en font la suite infaillible, que le remède à de si grands maux est impossible au despote lui-même. Occupât-il le trône un demi-siècle ; son administration fût-elle tout-à-fait tranquille ; eût-il les lumières les plus étendues ; quand son zèle pour le bonheur des peuples ne se ralentiroit pas un seul instant, rien ne seroit encore fait. L'affranchissement, ou ce qui est le même sous un autre nom, la civilisation d'un Empire, est un ouvrage long & difficile. Avant qu'une nation ait été confirmée par l'habitude dans un attachement durable pour ce nouvel ordre de choses, un Prince peut par ineptie, par indolence, par préjugé, par jalousie, par prédilection pour les anciens usages, par esprit de tyrannie, anéantir ou laisser tomber tout le bien opéré pendant deux ou trois règnes. Aussi tous les monuments attestent-ils que la civilisation des Etats a plus été l'ouvrage des circonstances que de la sagesse des Souverains. Les nations ont toutes oscillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, jusqu'à ce que des causes imprévues les aient amené à un à-plomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement.

Ces causes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civiliser la Russie ? Qu'il nous soit permis d'en douter.

D'abord, le climat de cette région est-il bien fa-

vorable à la civilisation & à la population, qui tantôt en est la cause, & tantôt l'effet? La rigueur du froid n'y exige-t-elle pas la conservation des grandes forêts, & par conséquent de grands espaces déserts? Une longueur excessive des hyvers suspendant les travaux sept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce temps d'engourdissement, ne se livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'usage immodéré des liqueurs fortes? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat? Est-il possible que des peuples barbares se civilisent sans avoir des mœurs?

L'immense étendue de l'Empire, qui embrasse tous les climats depuis le plus froid jusqu'au plus chaud, n'oppose-t-elle pas un puissant obstacle au législateur? Un même code pourroit-il convenir à tant de régions diverses; & la nécessité de plusieurs codes n'est-elle pas la même chose que l'impossibilité d'un seul? Conçoit-on le moyen d'affujettir à une même règle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-sept à dix-huit langues différentes, & qui gardent de temps immémorial des coutumes & des superstitions auxquelles ils sont plus attachés qu'à leur vie même?

L'autorité s'affoiblissant à mesure que les sujets s'éloignent du centre de la domination, se fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres? Si l'on me répond que la chose est possible par l'action des agents du gouvernement, je repliquerai par le mot d'un de ces préposés indiscrets, qui révéla ce qui se passoit au fond de l'ame de tous les autres : *Dieu est bien haut ; l'Empereur est bien loin, & je suis le maître ici.*

L'Empire se trouvant partagé en deux classes d'hommes, celle des maîtres & celle des esclaves, comment rapprocher des intérêts si opposés? Jamais

les tyrans ne consentiront librement à l'extinction de la servitude ; & pour les amener à cet ordre de choses , il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais cet obstacle surmonté , comment élever de l'abrutissement de l'esclavage au sentiment & à la dignité de la liberté , des peuples qui y sont tellement étrangers , qu'ils deviennent impotents ou féroces quand on brise leurs fers. Ces difficultés donneront , sans doute , l'idée de créer un tiers-état : mais par quels moyens ? Ces moyens fussent-ils trouvés , combien il faudroit de siècles pour en obtenir un effet sensible !

En attendant la formation de ce tiers-état , qu'on pourroit accélérer peut-être par des colons appelés des contrées libres de l'Europe , il faudroit une sûreté entière pour les personnes & les propriétés. Or se trouve-t-elle dans un pays où les tribunaux sont occupés par les seuls Seigneurs ; où ces especes de magistrats se favorisent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux & contre leurs créatures aucune poursuite dont l'indigène & l'étranger puissent se promettre la réparation des torts qu'on leur a faits , où la vénalité dispose des jugements dans toutes sortes de contestations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civilisation sans justice , & comment on établira la justice dans un pareil Empire.

Les villes y sont éparées sur un terrain immense. Il n'y a point de chemin , & ceux qu'on y pourroit construire seroient bientôt dégradés par le climat. Aussi la désolation est-elle universelle , lorsqu'un hyver humide arrête toute communication. Parcourez toutes les contrées de la terre , & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg , d'un bourg à un village , d'un village à un hameau , prononcez que les peuples sont barbares , & vous ne vous tromperez que du

plus au moins. Dans cet état de choses, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément étendue, ne feroit-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, & d'être partagée en plusieurs petites souverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes, se répandroit dans les autres? S'il est très-difficile de bien gouverner un grand Empire civilisé, ne l'est-il pas davantage de civiliser un grand Empire barbare?

La tolérance, il est vrai, subsiste à Pétersbourg, & y subsiste presque sans limites. Le judaïsme en est seul exclu. On a jugé ses sectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce, pour livrer à leurs pièges un peuple qui n'étoit pas assez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale feroit un grand acheminement à la civilisation, si dans le reste de l'Empire les peuples ne croupissoient pas dans les plus grossières superstitions; si ces superstitions n'étoient pas fomentées par un clergé nombreux, plongé dans la crapule & dans l'ignorance, sans en être moins respecté. Comment civilise-t-on un Etat sans l'intervention des Prêtres, qui sont nécessairement nuisibles s'ils ne sont utiles?

La haute opinion qu'à l'exemple des Chinois, les Russes ont d'eux-mêmes, est un nouvel obstacle à la réformation. Ils se regardent de bonne foi comme le peuple le plus sensé de la terre, & sont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont visité le reste de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de sa supériorité, & ne l'enrichissent que des vices qu'ils ont ramassés dans les diverses régions où le hasard les a conduits. Aussi un observateur étranger qui avoit parcouru la plus grande partie de l'Empire, disoit-il que *le Russe étoit pourri avant d'avoir été mûr.*

On pourroit s'étendre davantage sur les difficultés que la nature & les habitudes opposent opiniâtrément à la civilisation de la Russie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il est impossible d'en douter, Catherine a très-bien senti que la liberté étoit l'unique source du bonheur public. Cependant a-t-elle véritablement abdiqué l'autorité despotique ? En lisant avec attention ses instructions aux députés de l'Empire, chargés en apparence de la confection des loix, y reconnoît-on quelque chose de plus que le desir de changer les dénominations, d'être appelée Monarque au-lieu d'autocratice, d'appeller ses peuples sujets au-lieu d'esclaves ? Les Russes, tout aveugles qu'ils sont, prendront-ils long-temps le nom pour la chose, & leur caractère sera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'étoit proposé de lui donner ?

Un Souverain, quel que soit son génie, fait seul rarement des changements de quelque importance, & plus rarement encore leur donne-t-il de la stabilité. Il lui faut des secours, & la Russie n'en offre que pour les combats. Le soldat y est dur, sobre, infatigable. L'esclavage qui lui a inspiré le mépris de la vie, s'est réuni à la superstition qui lui a inspiré le mépris de la mort. Il est persuadé que quelques forfaits qu'il ait commis, son ame s'élèvera au ciel d'un champ de bataille. Mais les gens de guerre, s'ils défendent des Provinces, ne les civilisent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'Etat, & l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait seule peut étonner : mais quand elle ne sera plus, qui la remplacera ?

Cette Princesse fait élever dans des maisons qu'elle a fondées, de jeunes enfants des deux sexes avec le sentiment de la liberté. Il en sortira sans doute une

race différente de la race présente. Mais ces établissemens ont-ils une base solide ? se soutiennent-ils par eux-mêmes ou par les secours qu'on ne cesse de leur prodiguer ? Si le regne présent les a vus naître, le regne suivant ne les verra-t-il pas tomber ? Sont-ils bien agréables aux grands qui envoient la destination ? Le climat qui dispose de tout, ne prévaudra-t-il pas à la longue sur les bons principes ? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeunesse perdue dans l'immensité de l'Empire, & affaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaises mœurs ?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres, & des étrangers qui les remplissent. Ne feroient-ce pas d'inutiles & ruineux établissemens dans une région où les savants ne sont pas entendus, où il n'y a point d'occupation pour les artistes. Pour que les talents & les connoissances pussent prospérer, il faudroit qu'enfants du sol, ils fussent l'effet d'une population surabondante. Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroissement dans un pays où l'esclave, pour se consoler de la misère de sa condition, doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfants, mais se soucier peu de les conserver.

Tous ceux qui sont reçus, qui sont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfants-trouvés, sortent pour toujours de la servitude. Leurs descendants ne reprendront pas des fers ; & de même qu'en Espagne, il y a de vieux & de nouveaux chrétiens, il y aura en Russie les vieux & les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée ; & peut-on compter sur quelque établissement durable là où la succession à l'empire n'est point encore inviolablement assurée, & où l'inconstance naturelle aux peuples esclaves,

ves, amene de fréquentes & subites révolutions ? Si les auteurs de ces complots n'y font pas corps comme en Turquie ; s'ils sont isolés, une fourde fermentation & une haine commune les rassemblent.

Il fut créé durant la dernière guerre une caisse de dépôt à l'usage de tous les membres de l'Empire, même des esclaves. Par cette idée d'une politique saine & profonde, le gouvernement eut des fonds dont on avoit un besoin pressant, & il mit, autant qu'il étoit possible, les serfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il est dans la nature des choses que la confiance accordée à ce papier-monnoie s'altère & tombe. Un despote ne doit pas obtenir du crédit ; & si quelques événements singuliers lui en ont procuré, c'est une nécessité que les événements qui suivent le lui fassent perdre.

Telles sont les difficultés qui nous ont paru s'opposer à la civilisation de l'Empire Russe. Si Catherine II parvient à les surmonter, nous aurons fait de son courage & de son génie le plus magnifique éloge, & peut-être la meilleure des apologies, si elle succomboit dans ce grand projet.

Entre la Russie & le Danemarck, est la Suede. Voici son histoire, & démêlez-y, si vous pouvez, sa constitution.

Une nation pauvre est presque nécessairement belliqueuse ; parce que sa pauvreté même, dont le fardeau l'importune sans cesse, lui inspire tôt ou tard le desir de s'en délivrer ; & ce desir devient, avec le temps, l'esprit général de la nation, & le ressort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité, il ne lui faut qu'une suite de Souverains heureux à la guerre. Le

maître , fier de ses triomphes , se croit tout permis , ne connoît plus de loi que sa volonté ; & ses soldats , qu'il a conduits tant de fois à la victoire , prêts à le servir envers & contre tous , deviennent , par leur attachement , la terreur de leurs concitoyens. Les peuples , de leur côté , n'osent refuser leurs bras à des chaînes qui leur sont présentées par celui qui joint à l'autorité de son rang , celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoissance.

Le joug imposé par le Monarque victorieux des ennemis de l'Etat , pese sans doute ; mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers , pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors ce peuple , indigné de sa longue souffrance , ne manque guere de profiter de l'occasion pour rentrer dans ses droits. Mais comme il n'a ni vues , ni projets , il passe en un clin-d'œil , de l'esclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général , on n'entend qu'un cri ; c'est liberté. Mais comment s'assurer de ce bien précieux ? On l'ignore ; & voilà la nation divisée en diverses factions , mues par différents intérêts.

Entre ces factions , s'il en est une qui désespere de prévaloir sur les autres , elle se détache , elle oublie le bien général ; & plus jalouse de nuire à ses rivales que de servir la patrie , elle se range autour du Souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'Etat , distingués par deux noms , qui , quels qu'ils soient , ne signifient jamais que royalistes & anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses ; c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des Puissances voisines ? Tel qu'il a été dans tous les temps & dans toutes les contrées , c'est de semer des ombrages entre les

peuples & leur chef ; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir , d'abaisser , d'anéantir la souveraineté ; c'est de corrompre ceux même qui sont rassemblés autour du trône ; c'est de faire adopter quelque forme d'administration également nuisible à tout le corps national , qu'elle appauvrit sous prétexte de travailler à sa liberté , & au Souverain , dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors le Monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne , qu'il y a d'ordres différents dans l'Etat. Alors sa volonté n'est rien , sans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il assemble , qu'il propose , qu'on délibère sur les choses de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille ; & ces tuteurs sont des hommes sur la malveillance desquels il peut compter.

Mais quel est alors l'état de la nation ? Qu'a produit l'influence des Puissances voisines ? Elle a tout confondu , tout bouleversé , tout séduit par son argent & par ses menées. Il n'y a plus qu'un parti ; c'est le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royalisme est une hypocrisie ; l'anti-royalisme est une autre hypocrisie. Ce sont deux masques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'est plus qu'un amas d'ames scélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors n'est pas difficile à deviner. Il faut que les Puissances étrangères qui ont corrompu la nation , soient trompées dans leurs espérances. Elles ne se sont pas apperçues qu'elles en faisoient trop ; que peut-être même elles faisoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté ; qu'elles coupoient le nerf national , tandis que leurs efforts ne faisoient que

tenir courbé le nerf de la souveraineté ; & que ce nerf venant un jour à se détendre avec toute l'impétuosité de son ressort , il ne se trouveroit aucun obstacle capable de l'arrêter ; qu'il ne falloit qu'un homme & un instant pour produire cet effet inattendu.

Il est venu , cet instant ; il s'est montré , cet homme ; & tous ces lâches de la création des Puissances ennemies se sont prosternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui se croyoient tout : Vous n'êtes rien ; & ils ont dit , nous ne sommes rien. Il leur a dit : Je suis le maître , & ils ont dit unanimement , vous êtes le maître. Il leur a dit : Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre ; & ils ont dit , nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution ? On l'ignore. Si le maître veut user des circonstances , jamais la Suede n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage ; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets , parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires ; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose , & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possèdent rien , la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractère , la Suede ne fera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne , qui , n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans , mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs , conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les Etats de l'Europe il y a dix siècles , soumise à de grands aristocrates , qui nomment un Roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son fief , qu'il conserve par son épée comme ses aïeux l'acquirent , une autorité person-

nelle & héréditaire sur ses vassaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive. C'est un Empire composé d'autant d'Etats qu'il y a de terres. Ce n'est point à la pluralité, mais par l'unanimité des suffrages qu'on y fait les loix, qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droit & de perfection, on a supposé qu'une loi n'étoit juste qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un consentement unanime, parce qu'on a cru, sans doute, que tous verroient le bien, & tous le voudroient : deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans ? Car cette constitution qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits despotes contre le peuple ? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & personne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général ; & là seulement, un sot, un méchant, un insensé est sûr de prévaloir sur une nation entière.

Dans cette anarchie, s'établit une lutte perpétuelle entre les Grands & le Monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'Etat par leur avidité, leur ambition & leurs défiances ; ils l'irritent contre la liberté ; ils le réduisent à l'intrigue. De son côté, le Prince divise pour commander, séduit pour se défendre, oppose la ruse à la ruse pour se maintenir. Les factions s'aigrissent, la discorde met partout le trouble, & les Provinces sont livrées au fer, au feu, à la dévastation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la nation est renversé du trône, ou réduit à la plus honteuse dépendance. Si elle succombe, le Souverain ne regne que sur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le sort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuse.

Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écrasoient.

Parcourez ces vastes régions : qu'y verrez-vous ? La dignité royale avec le nom de république ; le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéir ; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les bassesses de la servitude ; la liberté avec la cupidité ; les loix avec l'anarchie ; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence ; un sol fertile avec des campagnes en friche ; le goût pour tous les arts sans aucun art. Voilà les contrastes étonnants que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez exposée à tous les périls. Le plus foible de ses ennemis peut impunément, & sans précaution, entrer sur son territoire, y lever des contributions, détruire ses villes, ravager ses campagnes, massacrer ses habitants ou les enlever. Sans troupes, sans forteresses, sans artillerie, sans munitions, sans argent, sans Généraux, sans connoissances des principes militaires, quelle résistance pourroit-elle songer à faire ? Avec une population suffisante, assez de génie & de ressources pour jouer un rôle, la Pologne est devenue l'opprobre & le jouet des nations.

Si des voisins inquiets & entreprenants n'avoient pas envahi jusqu'ici ses possessions ; s'ils s'étoient contentés de la dévaster, de lui dicter des ordres, de lui donner des Rois, c'est qu'ils étoient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonstances particulieres les ont réunis. Il étoit réservé à nos jours de voir cet Etat déchiré par trois Puissances rivales qui se sont approprié les Provinces qui étoient le plus à leur bienséance, sans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverser cette invasion. C'est dans la sécurité de la paix, c'est sans droits,

ſans prétexte , ſans griefs , ſans une ombre de juſtice , que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force , qui eſt malheureuſement le meilleur argument des Rois. Que Poniatouski ſe feroit montré grand , ſi , voyant les apprêts de déchirement , il ſe fût préſenté au milieu de la diete , y eût abdiqué les marques de ſa dignité , & dit fièrement à ſa nobleſſe aſſemblée : » C'eſt votre choix » qui m'a fait Roi. Vous en repentez-vous ? je ceſſe » de l'être. La couronne que vous aviez miſe ſur » ma tête , faites-la paſſer ſur celui que vous en » jugerez plus digne que moi ; nommez-le , & je » me retire. Mais ſi vous perſiſtez dans vos premiers » ſerments , combattons enſemble pour ſauver la pa- » trie , où périfſons avec elle ». J'en atteste les Puifſances co-parrageantes , ſi cette généreufe démarche n'eut pas ſauvé la Pologne de ſa ruine , & ſon Prince de la honte d'en avoir été le dernier Souverain. Le fort en a décidé autrement. Faſſe le Ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité , & que par un ſage retour aux bons principes d'une politique ſaine , les uſurpateurs brifent les chaînes de la partie la plus laborieufe de leurs nouveaux ſujets ! Ces peuples , devenus moins malheureux , feront plus intelligents , plus actifs , plus affectionnés & plus fideles.

Dans une monarchie , toutes les forces , toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme ; dans le gouvernement Germanique , chaque membre eſt un corps. C'eſt , peut-être , la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains , divifés en peuplades par d'immenses forêts , n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs descendants ſe ſont multipliés & rapprochés , l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature : la ſéparation des

peuples , & leur réunion politique. Les petits Etats qui composent cette république fédérative , y conservent l'image des premières familles. Le gouvernement particulier n'est pas toujours paternel , ou les pères des nations n'y sont pas toujours doux & humains : mais enfin , la raison & la liberté qui réunissent les chefs , y temperent la sévérité de leur caractère & la rigueur de leur autorité. Un Prince , en Allemagne , ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands , plus guerriers encore que belliqueux , parce qu'ils possèdent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la passion , n'ont été conquis qu'une fois , & ce fut Charlemagne qui put les vaincre , mais non pas les soumettre. Ils obéirent à l'homme , dont l'esprit supérieur à son siècle fut dompter ou éclairer la barbarie : mais ils secouèrent le joug de ses successeurs. Cependant ils conserverent à leur chef le titre d'Empereur ; mais ce n'étoit qu'un nom , puisque la réalité de la puissance résidoit presque entière dans les Seigneurs qui possédoient les terres. Le peuple , qui , malheureusement , a toujours été par-tout asservi , dépouillé , tenu dans la misère par l'ignorance , & dans l'ignorance par la misère , n'avoit aucune part au bienfait de la législation. De ce renversement de l'équilibre social , qui tend , non à l'égalité des conditions & des fortunes , mais à la plus grande répartition des biens , se forma le gouvernement féodal , dont le caractère est l'anarchie. Chaque Seigneur vécut dans une entière indépendance , & chaque peuple sous la tyrannie la plus absolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les Etats où elle étoit héréditaire , les peuples avoient du moins une digue , un recours permanent contre l'oppression. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre sans

adoucir , pour quelque temps , le sort des vassaux , en affoiblissant le pouvoir des Seigneurs.

Mais en Allemagne , comme les grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour restreindre les droits de la puissance impériale , le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des instruments ou des sujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injustice. La rapine , le meurtre & l'incendie passèrent non-seulement en usage , mais en droit. La superstition , qui avoit consacré la tyrannie , fut obligée d'y mettre un frein. L'Eglise , qui donnoit un asyle à tous les brigands , établit une treve entre eux. On se mit sous la protection des saints , pour se soustraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient seules en imposer à la férocité : tant le tombeau fait peur , même aux âmes sanguinaires.

Quand les esprits , toujours effarouchés , furent disposés au calme par la frayeur , la politique , qui se sert également de la raison & des passions , des ténèbres & des lumières pour gouverner les hommes , hasarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté , l'on affranchit plusieurs habitants dans les campagnes ; de l'autre , on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les Empereurs , qui , pour être choisis même par des Princes ignorants & féroces , devoient montrer des talents & des vertus , préparèrent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le temps & les événements avoient amenés dans son siècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France , en Espagne , on les avoit soumis aux Rois ; en Allemagne , un Empereur les soumit aux loix.

Sous le nom de paix publique, tout Prince peut être cité en justice. A la vérité, ces loix établies entre les lions ne sauvent point les agneaux. Le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'Empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des Souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets.

Pourquoi l'Europe entière ne seroit-elle pas un jour soumise à la même forme de gouvernement? Pourquoi n'y auroit-il pas le ban de l'Europe comme il y a le ban de l'Empire? Pourquoi les Princes composant un pareil tribunal, dont l'autorité seroit consentie par tous, & maintenue par l'universalité contre un seul rebelle, le beau rêve de l'Abbé de Saint-Pierre ne se réaliseroit-il pas? Pourquoi les plaintes des sujets contre leurs Souverains n'y seroient-elles pas portées, ainsi que les plaintes d'un Souverain contre un autre? C'est alors que la sagesse régneroit sur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle, si désirée & si éloignée, la guerre qui faisoit le droit, a été soumise à des conditions qui temperent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé jusque dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les Etats; des regles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin, de nouveaux obstacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'Empire Germanique s'est perfectionnée avec la raison depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouissant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur Empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devoit avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La première est l'obscurité des loix. Les écrits sur le droit public de l'Allemagne sont sans nombre, & il n'y a que peu d'Allemands qui connoissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'Empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale, au-lieu qu'ils y siégeoient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire, qui est devenu général, a banni toute application des affaires, tout sentiment généreux de patriotisme, tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de Prince qui n'ait monté la magnificence de sa Cour sur un ton plus grand que ses moyens, & qui ne se permette les vexations les plus criantes pour soutenir ce faste insensé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'Empire, autant que l'agrandissement démesuré de quelques-uns de ses membres. Ces Souverains, devenus trop puissants, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette désunion mutuelle des Etats fait que dans les dangers communs, chaque Province reste abandonnée à elle-même. Elle est obligée de plier sous la loi du plus fort, quel qu'il soit; & la constitution Allemande dégénere insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

La Grande-Bretagne étoit peu connue avant que les Romains y eussent porté leurs armes. Après que ces conquérants superbes l'eurent abandonnée,

ainfi que les autres Provinces éloignées de leur domination , pour défendre le centre de l'Empire contre les barbares , elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent mafacrés , & fur leurs cadavres s'éleverent plusieurs Souverainetés , qui , avec le temps , n'en formerent qu'une. Les principes qui conduifoient les Anglo-Saxons , ne font pas venus jufqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas , c'eft que , comme toutes les nations du Nord , ils avoient un Roi & un corps de nobleffe.

Guillaume fubjugua le midi de l'ifle , qu'on nommoit dès-lors Angleterre , & y établit un gouvernement féodal , mais très-différent de celui qu'on voyoit dans le refte de l'Europe. Ailleurs ce n'étoit qu'un labyrinthe fans iffue , qu'une anarchie continue , que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche respectable , réguliere & fuivie , en fe réfervant exclusivement le droit de la chaffe & de la guerre , le pouvoir d'impofer des taxes , l'avantage d'une Cour de juftice , où les caufes civiles , où les caufes criminelles de tous les ordres de l'Etat , étoient jugées en dernier reffort , par lui & par les grands Officiers de fa couronne , qu'il choififfoit & qu'il deftituoit à fa volonté.

Tant que le tyran vécut , les peuples affujettis & les étrangers , dont il s'étoit fervi pour les fubjuguer , fe foumirent comme de concert & fans murmurer trop ouvertement , à un joug fi dur. Dans la fuite , les uns & les autres , accoutumés à une autorité plus tempérée , voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le despotifme étoit fi bien affermi , qu'il eût été impoffible de l'ébranler , fans le plus grand concert. Auffi fe forma-t-il une ligue où tous les citoyens , fans diftinction de noble & de roturier , d'habitants de la ville & de la cam-

pagne, unirent leurs ressentiments & leurs intérêts. Cette confédération universelle adoucit un peu le sort de la nation sous les deux premiers Henri : mais ce ne fut que durant le regne de Jean-sans-Terre, qu'elle recouvra véritablement sa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, mal-habile & dissipateur, fut heureusement arrachée, les armes à la main, cette fameuse charte qui abolissoit les loix féodales les plus onéreuses, & assuroit aux vassaux, vis-à-vis de leurs Seigneurs, les mêmes droits qu'aux Seigneurs vis-à-vis des Rois, qui mettoit toutes les personnes, toutes les propriétés sous la protection des pairs & des jurés, qui même en faveur des serfs, diminuoit l'oppression de la servitude.

Cet arrangement suspendit pour un peu de temps les jalousies des Barons & des Princes, sans en étouffer entièrement le germe. Les guerres recommencerent, & le peuple profita de l'opinion qu'il avoit donnée de ses forces & de son courage durant ces troubles, pour se faire admettre dans le Parlement sous Edouard I. Ses députés n'eurent d'abord, à la vérité, dans cette assemblée, que le droit de représentation : mais ce succès devoit amener d'autres avantages ; & en effet, les communes ne tarderent pas à décider des subsides, & à faire partie de la législation. Bientôt même, elles acquirent la prérogative d'accuser & de faire condamner ceux des Ministres qui avoient abusé de l'autorité qu'on leur avoit confiée.

La nation avoit réduit peu-à-peu le pouvoir des chefs de l'Etat à ce qu'il devoit être, lorsqu'elle fut engagée dans des guerres longues & opiniâtres contre la France ; lorsque les prétentions des maisons d'Yorck & de Lancastré, firent de l'Angleterre entière un théâtre de carnage & de désolation. Durant ces terribles crises, le bruit seul des armes

se fit entendre. Les loix se turent. Elles ne recouvrèrent pas même la moindre partie de leur force, après la fin des orages. La tyrannie se fit sentir avec tant d'atrocité, que les citoyens des divers ordres abandonnerent toute idée de liberté générale, pour s'occuper uniquement de leur sûreté personnelle. Ce despotisme cruel dura plus d'un siècle. Elisabeth même, dont à beaucoup d'égards l'administration pourroit servir de modele, se conduisit toujours par des principes entièrement arbitraires.

Jacques I<sup>er</sup>. parut rappeler aux peuples des droits qui sembloient oubliés. Moins sage que ses prédécesseurs, qui s'étoient contentés de jouir en secret, & pour ainsi dire, sous les voiles du mystère, d'un pouvoir illimité, ce Prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans son illusion par ses courtisans & par son clergé, manifesta ses prétentions avec une aveugle simplicité, dont il n'y avoit point d'exemple. La doctrine d'une obéissance passive, émanée du haut du trône & enseignée dans les temples, répandit une allarme universelle.

A cette époque, la liberté, cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état sauvage & fieres dans l'état civil, la liberté qui avoit régné dans le cœur des Anglois, lors même qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement ses avantages, enflamma tous les esprits. Ce ne fut cependant, sous ce premier des Stuarts, qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la Couronne & les privilèges des citoyens. L'opposition prit un autre caractère sous l'opiniâtre successeur de ce foible despote. Les armes devinrent le seul arbitre de ces grands intérêts, & la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ses tyrans, elle

s'étoit préparé à les abattre un jour, à les punir & à les chasser. Pour mettre fin aux défiances & aux vengeances qui, tant que les Stuarts auroient régné, se feroient éternisées entre le trône & les peuples, elle choisit dans une race étrangere un Prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les Rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire est le seul fondement de la royauté, les conventions n'ont pas été violées.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux: le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se temperent, s'entr'aident & se répriment, va de lui-même au bien national. Par leur action, par leur réaction, ses différents ressorts forment un équilibre d'où naît la liberté. Cette constitution qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modele à tous les peuples auxquels leur position géographique la permettroit, durera long-temps, parce qu'à son origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions passageres, elle est devenue celui de la raison & de l'expérience.

La premiere singularité heureuse de la Grande-Bretagne est d'avoir un Roi. La plupart des Etats républicains, connus dans l'histoire, avoient anciennement des chefs annuels. Ce changement continu de Magistrats, étoit une source inépuisable d'intrigues & de désordres; il entretenoit les esprits dans une convulsion continuelle. En créant un très-

grand citoyen, l'Angleterre a empêché qu'il ne s'en élevât plusieurs. Par ce trait de sagesse, on a prévenu les dissensions qui, dans toutes les associations populaires, ont amené la ruine de la liberté, & la jouissance réelle de ce premier des biens avant qu'il eût été perdu.

L'autorité royale n'est pas seulement à vie, elle est encore héréditaire. Rien, au premier coup-d'œil, n'est si avantageux pour une nation que le droit d'élire ses maîtres. On croit voir dans cette brillante prérogative un germe inépuisable de talents & de vertus. Il en seroit, en effet, ainsi, si la couronne devoit tomber sur le citoyen le plus digne de la porter : mais c'est une chimere démentie par les expériences de tous les peuples & de tous les âges. Un trône a toujours paru à l'ambition d'un trop grand prix, pour être l'appanage du seul mérite. Ceux qui y aspireroient ont eu constamment recours à l'intrigue, à la corruption, à la force. Leur rivalité a allumé à chaque vacance une guerre civile, le plus grand des fléaux politiques ; & celui qui a obtenu la préférence sur ses concurrents, n'a été, durant le cours de son regne, que le tyran des peuples ou l'esclave de ceux auxquels il devoit son élévation. On doit donc louer les Bretons d'avoir écarté loin d'eux ces calamités, en fixant les rênes du gouvernement dans une famille qui avoit mérité ou obtenu leur confiance.

Il convenoit d'assurer au chef de l'État un revenu suffisant pour soutenir la dignité de son rang. Aussi, à son avènement au trône, lui accorde-t-on pour sa vie entière, un subside annuel, digne d'un grand Roi & digne d'une nation riche. Mais cette concession ne doit être faite qu'après un examen rigoureux des affaires publiques ; qu'après que les abus, qui avoient pu s'introduire sous le regne précédent, ont

ont été réformés, qu'après que la constitution a été ramenée à ses vrais principes. Par cet arrangement, l'Angleterre est arrivée à un avantage que tous les gouvernements libres avoient cherché à se procurer, c'est-à-dire, à une réformation périodique.

Le genre d'autorité qu'il falloit assigner au Monarque pour le bien des peuples, n'étoit pas si facile à régler. Toutes les histoires attestent que partout où le pouvoir exécutif a été partagé, des jaloufies, des haines interminables ont agité les esprits, & qu'une lutte sanglante a toujours abouti à la ruine des loix, à l'établissement du plus fort. Cette considération déterminâ les Anglois à conférer au Roi seul cette espèce de puissance, qui n'est rien lorsqu'elle est divisée, parce qu'il n'y a plus alors, ni cet accord, ni ce secret, ni cette célérité, qui peuvent seuls lui donner de l'énergie.

De cette grande prérogative suit nécessairement la disposition des forces de la république. L'abus en eût été difficile dans les siècles où on n'assembloit que rarement, & pour quelques mois, des milices qui n'avoient pas le temps de perdre l'attachement qu'elles devoient à leur patrie. Mais depuis que tous les Princes de l'Europe ont contracté la ruineuse habitude d'avoir sur pied, même en temps de paix, des troupes mercenaires, & que la sûreté de la Grande-Bretagne a exigé qu'elle se conformât à ce funeste usage, le danger est devenu plus grand, & il a fallu multiplier les précautions. Il n'y a que la nation qui puisse assembler des armées; elle ne les forme jamais que pour un an, & les impôts établis pour les soudoyer ne doivent avoir que la même durée. De sorte que si ce moyen de défense que les circonstances ont fait juger nécessaire, menaçoit la liberté, il ne faudroit jamais attendre long-temps pour mettre fin aux inquiétudes.

Un plus grand appui encore pour la liberté Angloise, c'est le partage du pouvoir législatif. Partout où le Monarque n'a besoin que de sa volonté pour établir des loix, que de sa volonté pour les abolir, il n'y a point de gouvernement; le Prince est despote, & le peuple esclave. Divisez la puissance législative, & une constitution bien ordonnée ne s'altérera que rarement & pour peu de temps. Dans la crainte d'être soupçonnée d'ignorance ou de corruption, aucune des parties ne se permettra des ouvertures dangereuses; & si quelqu'une l'osoit, elle s'aviliroit sans utilité. Dans cet ordre de choses, le plus grand inconvénient qui puisse arriver, c'est qu'une bonne loi soit rejetée ou qu'elle ne soit pas adoptée aussi-tôt que le plus grand bien l'auroit exigé.

La portion du pouvoir législatif qu'a recouvré le peuple, lui est assurée par la disposition qu'il a exclusivement des taxes. Tout Etat a des besoins habituels, il a des besoins extraordinaires. On ne fauroit pourvoir aux uns & aux autres autrement que par des impôts, & dans la Grande-Bretagne, le Monarque n'en peut exiger aucun. Son rôle se réduit à s'adresser aux communes, qui ordonnent ce qu'elles jugent le plus convenable à l'intérêt national, & qui après avoir réglé les tributs, se font rendre compte de l'emploi qui en a été fait.

Ce n'est pas la multitude qui exerce les prérogatives inappréciables que son courage & sa persévérance lui ont procurées. Cet ordre de choses, qui peut convenir à de foibles associations, auroit tout bouleversé nécessairement dans un grand Etat. Des agents choisis par le peuple même, & dont le sort est lié au sien, réfléchissent, parlent & agissent pour lui. Cependant, comme il étoit possible que par indolence, par foiblesse ou par corruption, ces re-

présentants manquaissent au plus auguste, au plus important des ministeres, on a trouvé dans le droit d'élection le remede à un si grand mal. Aussi tôt que le temps de la commission expire, les électeurs se rassemblent. De nouveau ils accordent leur confiance à ceux qui s'en sont montrés dignes, & rejettent honteusement ceux qui l'ont trahie. Comme un pareil discernement n'est pas au-dessus des hommes du commun, parce qu'il porte sur des faits ordinairement fort simples, on coupe court à des désordres, qui ne tiroient pas leur source des vices du gouvernement, mais des dispositions particulieres de ceux qui en dirigeoient les opérations.

Cependant il pouvoit résulter du partage de pouvoir entre le Roi & le peuple, une lutte continuelle qui, avec le temps, auroit amené ou une république, ou la servitude. Pour prévenir cet inconvénient, on a établi un corps intermédiaire qui doit également redouter les deux révolutions. C'est l'ordre de la noblesse, destiné à se jeter du côté qui pourroit devenir foible, & à maintenir toujours l'équilibre. La constitution, il est vrai, ne lui a pas donné le même degré d'autorité qu'aux communes : mais l'éclat d'une dignité héréditaire, l'avantage de siéger pour son propre compte & sans élection, quelques autres droits honorifiques, remplacent, autant qu'il se pouvoit, ce qui lui manque du côté des forces réelles.

Mais enfin, si, malgré tant de précautions, il arrivoit qu'un Monarque ambitieux & entreprenant voulût régner sans son Parlement, ou le forcer de souscrire à ses volontés arbitraires, quelle ressource resteroit-il à la nation ? la résistance.

C'étoit sur un systême d'obéissance passive, de droit divin, de pouvoir indestructible que s'appuyoit autrefois l'autorité royale. Ces absurdes &

funestes préjugés avoient subjugué l'Europe entière, lorsqu'en 1688 les Anglois précipiterent du trône un Prince superstitieux, persécuteur & despote. Alors on comprit que les peuples n'appartenoient pas à leurs chefs; alors la nécessité d'un gouvernement juste parmi les hommes passa pour incontestable; alors furent posés les fondements des sociétés; alors le droit d'une défense légitime, ce dernier moyen des nations que l'on opprime, fut mis à l'abri de tout doute. A cette époque mémorable, la doctrine de la résistance qui n'avoient été jusque-là qu'une voie de fait, opposée à des voies de fait, fut avouée en Angleterre par la loi elle-même.

Mais comment rendre utile & fécond ce grand principe? Un citoyen isolé, abandonné à sa force individuelle, osera-t-il jamais lutter contre la puissance toujours redoutable de ceux qui gouvernent? Ne doit-il pas être nécessairement écrasé par leurs intrigues ou par leur violence? Il en seroit sans doute ainsi, sans la liberté indéfinie de la presse. Par cet heureux expédient, les actions des dépositaires de l'autorité deviennent publiques. On est rapidement instruit des vexations ou des outrages qu'ils se sont permis contre l'homme le plus obscur. Sa cause devient celle de tous, & les oppresseurs sont punis, ou les torts seulement réparés, selon la nature du délit ou la disposition des peuples.

Ce tableau, tracé sans art, de la constitution Britannique, doit avoir convaincu tous les bons esprits qu'il n'y en eut jamais d'aussi bien ordonnée sur le globe. On sera affermi dans ce jugement, si l'on fait attention que les affaires les plus importantes ont toujours été publiquement traitées dans le Sénat de la nation, sans qu'il en soit jamais résulté de vrai malheur. Les autres Puissances croient avoir besoin de couvrir leurs opérations des voiles du

myſtere. Le ſecret leur paroît eſſentiel à leur conſervation , ou à leur proſpérité. Elles cherchent à dérober leur ſituation , leurs projets , leurs alliances à leurs ennemis , à leurs rivaux , à leurs amis même. La qualité d'impénétrables eſt la plus grande louange qu'on croie pouvoir y donner aux hommes d'Etat. En Angleterre , la marche intérieure , la marche extérieure du gouvernement ſont à découvert. Tout y eſt expoſé au grand jour. Qu'il eſt noble & sûr d'admettre l'univers à ſes délibérations ! Qu'il eſt honnête & utile d'y admettre tous les citoyens ! Jamais on n'a dit à l'Europe d'une manière plus énergique : *Nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de confiance & de juſtice on n'a dit à ſa nation : *Jugez-nous , & voyez ſi nous ſommes de fideles dépoſitaires de vos intérêts , de votre gloire & de votre bonheur.* L'Empire eſt aſſez fortement conſtitué pour réſiſter aux ſecouſſes inſéparables de cet uſage , & pour donner cet avantage à des voiſins peu favorablement diſpoſés.

Mais ce gouvernement eſt-il parfait ? Non , parce qu'il n'y a rien & qu'il ne peut rien y avoir de parfait dans le monde. Dans un objet auſſi compliqué , comment tout prévoir ? comment obvier à tout ? Peut-être pour que le chef de la nation fût auſſi indépendant de la volonté du peuple qu'il convient à la ſûreté , à la liberté & au bonheur de celui-ci , faudroit-il que ce chef n'eût aucune propriété hors de ſon Royaume ; ſans quoi le bien d'une contrée & le bien de l'autre venant à ſe croiſer , les intérêts de la ſouveraineté précaire ſeront ſouvent ſacrifiés à l'intérêt de la ſouveraineté héréditaire ; ſans quoi les ennemis auront deux grands moyens d'inquiéter la nation , tantôt en intimidant le Roi de la Grande-Bretagne par des menaces adreſſées à l'Electeur de Hanovre , tantôt en enga-

geant celui-là dans des guerres funestes qu'ils prolongeront à leur discrétion, tantôt en réduisant celui-ci à les terminer par des paix honteuses. La nation aura-t-elle la lâcheté d'abandonner son Roi dans des querelles qui lui feront étrangères? Si elle s'en mêle, ne fera-ce pas à ses dépens, au prix de son argent & de ses hommes? Qui fait si le péril du Souverain étranger ne le rendra pas vil & même traître au Souverain national? En pareil cas, qu'auroit donc à faire de mieux la nation Britannique que de dire à son Roi : *Cesse d'être notre Souverain, ou cesse d'être Electeur; abdique les Etats que tu tiens de tes aïeux, si tu veux garder ceux que tu tiens de nous.*

Une constitution où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif sont séparés, porte en elle-même le germe d'une division perpétuelle. Il est impossible que la paix regne entre des corps politiques opposés. Il faut que la prérogative cherche à s'étendre & presse la liberté. Il faut que la liberté cherche à s'étendre & presse la prérogative.

Quelque admiration que l'on ait pour un gouvernement, s'il ne peut se conserver que par les mêmes moyens qu'il s'est établi; si son histoire à venir doit être la même que par le passé, des révoltes, des guerres civiles, des peuples écrasés, des Rois égorgés ou chassés, un état d'allarmes & de troubles continuels : qui est-ce qui en voudrait à ce prix? Si la paix au-dedans & au-dehors est l'objet de toute administration, que penser d'un ordre de choses incompatibles avec la paix?

Ne seroit-il pas à souhaiter que le nombre des représentants fût proportionné à la valeur des propriétés, la juste mesure du patriotisme? N'est-il pas absurde qu'un pauvre hameau, qu'un malheureux

village en députe autant & plus à l'assemblée des communes que la ville ou la contrée la plus opulente ? Quel intérêt ces hommes peuvent-ils prendre à la félicité publique qu'ils ne partagent presque point ? Quelle facilité de mauvais Ministres ne doivent-ils pas trouver dans leur indigence pour les corrompre & obtenir, à prix d'argent, la pluralité des voix dont ils ont besoin ? O honte ! l'homme riche achete les suffrages de ses commettants pour obtenir l'honneur de les représenter ; la Cour achete les suffrages des représentants pour gouverner plus despotiquement. Une nation sage ne travailleroit-elle pas à prévenir l'une & l'autre corruption ? N'est-il pas étonnant que cela ne se soit pas fait, le jour qu'un représentant eut l'impudence de faire attendre ses commettants dans son antichambre, & de leur dire ensuite : *Je ne sais ce que vous voulez, mais je n'en ferai qu'à ma tête ; je vous ai achetés fort cher, & j'ai bien résolu de vous vendre le plus cher que je pourrai* : le jour même où le Ministre se vanta d'avoir dans son porte-feuille le tarif de toutes les probités de l'Angleterre ?

N'y a-t-il rien à objecter contre cet effort de trois pouvoirs, agissant perpétuellement l'un sur l'autre, & tendant sans cesse à un équilibre qu'ils n'obtiendront jamais ? Cette lutte ne ressemble-t-elle pas un peu à une continuelle anarchie ? N'expose-t-elle pas à des troubles dans lesquels, d'un moment à l'autre, le sang des citoyens peut être versé, sans qu'on sache si l'avantage restera du côté de la tyrannie ou du côté de la liberté ? Tout bien considéré, une nation moins indépendante & plus tranquille ne seroit-elle pas plus heureuse ?

Ces vices & d'autres encore n'entraîneront-ils pas un jour la décadence de cette administration ?

Je l'ignore : mais je fais que ce feroit un grand malheur pour les nations. Toutes lui doivent un fort plus doux que celui dont elles jouissoient. L'exemple d'un peuple libre, riche, magnanime & heureux, au milieu de l'Europe, a frappé tous les esprits. Les principes d'où découloient tant de biens, ont été saisis, discutés, présentés aux Monarques & à leurs délégués, qui, pour éviter l'accusation de tyrannie, se sont vus contraints de les adopter avec plus ou moins de modification. Les anciennes maximes revivroient bientôt, s'il n'existoit pas, pour ainsi dire, au milieu de nous, un tribunal perpétuel qui en démontrât la dépravation & l'absurdité.

Cependant, si les jouissances du luxe venoient à pervertir entièrement les mœurs nationales, si l'amour des plaisirs amollissoit le courage des chefs & des Officiers dans les flottes & dans les armées; si l'ivresse des succès momentanés; si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre ou de les gêner; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité, elle feroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrents de sang, & par les calamités de deux siècles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle osât s'honorer. Le despotisme, qui s'appesantit universellement sur les ames affaissées & dégradées, leveroit seul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté.

L'histoire des Provinces-Unies offre de grandes singularités. Le désespoir forma leur union. L'Europe, presque entière, favorisa leur établissement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puissans efforts de la Cour de Madrid pour les remettre sous le joug, qu'elles mesurèrent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcertèrent les projets de la France. Elles donnerent ensuite un Roi à l'Angleterre, & dépouillèrent l'Espagne des possessions qu'elle avoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la république s'est dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de sa conservation : mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précaution & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance sur un plan réfléchi, n'est pas moins défectueux que ceux qui sont l'ouvrage du hasard. Un de ses principaux vices, c'est que la souveraineté y est trop dispersée.

C'est une erreur de croire que l'autorité réside dans les Etats-généraux fixés à La Haye. Dans la vérité, le pouvoir des membres qui composent cette assemblée, se réduit à décider dans les matières de forme ou de police, & à entretenir les affaires dans leur cours ordinaire. S'agit-il de guerre, de paix, d'alliance, d'impositions nouvelles, d'un objet de quelque importance, chacun des députés doit demander des ordres à sa Province, qui, elle-même est obligée d'obtenir le consentement des villes. Il résulte d'un ordre de choses si compliqué, que les résolutions qui exigeroient le plus de secret & de célérité, sont nécessairement lentes & publiques.

Il semble que, dans l'union contractée par cette foule de petits Etats indépendants les uns des autres,

& liés seulement par un intérêt commun, chacun auroit dû avoir une influence proportionnée à son étendue, à sa population, à ses richesses. Cette heureuse base, qu'une raison éclairée auroit dû poser, n'est pas celle de la confédération. La Province qui porte au-delà de la moitié des charges publiques, n'a pas plus de voix que celle qui ne contribue que d'un centieme; & dans cette Province, une ville pauvre, déserte & inconnue, a légalement le même pouvoir que cette cité unique, dont l'activité & l'industrie font un sujet d'étonnement & de jalousie pour toutes les nations.

L'unanimité des villes & des Provinces, requise pour toutes les résolutions, même les moins importantes, n'est pas d'une politique plus judicieuse. Si les membres les plus considérables de la république se déterminent à se passer de l'adhésion des plus foibles, c'est un attentat manifeste contre les principes de l'union; s'ils mettent un grand intérêt à obtenir leur suffrage, ils n'y parviennent que par des complaisances ou des sacrifices. Auquel des deux expédients qu'on se soit arrêté, lorsque les esprits étoient partagés, l'harmonie des co-Etats a été ordinairement troublée, & l'a été souvent d'une manière violente & durable.

Les imperfections d'une constitution pareille n'échappèrent point vraisemblablement au Prince d'Orange, fondateur de la république. Si ce grand homme permit qu'elles servissent de base au gouvernement qu'on établissoit, ce fut sans doute dans l'espérance qu'elles rendroient un Stadhouder nécessaire, & qu'on le prendroit toujours dans sa famille. Cette vue d'une ambition profonde n'a pas été suivie d'un succès constant; & deux fois on a aboli une magistrature singulière, qui, à la disposition absolue des forces de terre & de mer, réu-

niffoit beaucoup d'autres prérogatives très-importantes.

A ces époques, remarquables dans l'histoire d'un Etat unique, dans les annales de l'Ancien & du Nouveau-Monde, sont arrivés de grands changements. Les auteurs de la révolution se sont hardiment partagé tous les pouvoirs. Une tyrannie intolérable s'est par-tout établie avec plus ou moins d'audace. Sous prétexte que les assemblées générales étoient tumultueuses, fatigantes & dangereuses, la multitude n'a plus été appelée à l'élection des dépositaires de l'autorité publique. Les Bourgmestres ont choisi leurs Echevins, & se sont emparés des finances dont ils n'ont rendu compte qu'à leurs égaux & à leurs clients. Les Sénateurs se sont arrogé le droit de compléter leurs corps. La magistrature s'est resserrée dans quelques familles, qui se sont attribué un droit presque exclusif de députation aux Etats-généraux. Chaque Province, chaque ville est tombée à la discrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, ont eu l'art d'é luder ses plaintes, ou de prévenir la fureur de son mécontentement. Le gouvernement est devenu presque aristocratique. Si l'on se fût borné à réformer ce que la constitution avoit de défectueux, la maison d'Orange pouvoit craindre de n'être plus rappelée au degré de splendeur dont on l'avoit fait descendre. Une conduite moins désintéressée a fait desirer le rétablissement du Stadhoudérat, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes.

Mais cette dignité doit-elle devenir avec le temps un instrument d'oppression? Des hommes très-éclairés n'en voient pas la possibilité. Rome, disent-ils, est toujours citée pour exemple à tous nos Etats libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppresseur de cette république,

c'est qu'elle avoit opprimé toutes les nations ; c'est que sa puissance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée ; c'est qu'une nation composée de soldats , ne pouvoit échapper au despotisme du gouvernement militaire. Elle tomba sous le joug , qui le croiroit ! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient seuls tributaires du fisc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution , la propriété ne paroissoit pas être attaquée ; & le citoyen crut qu'il seroit assez libre tant qu'il seroit le maître de ses biens.

La Hollande , au contraire , gardera sa liberté , parce qu'elle est sujette à des impôts très-considérables. Elle ne peut conserver son pays qu'à grands fraix. Le sentiment de son indépendance lui donne seul une industrie proportionnée au poids de ces contributions , & la patience d'en soutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenses énormes de l'Etat , celles qu'exige le faste d'une Cour ; si le Prince employoit à soudoyer les suppôts de la tyrannie , ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie sur la mer , il pousseroit bientôt les peuples au désespoir.

L'habitant Hollandois , placé sur ses toits , & découvrant au loin la mer s'élevant au-dessus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds , qui la voit s'avancer en mugissant contre ses digues qu'il a élevées , rêve , & se dit secrettement en lui-même : tôt ou tard , cette bête féroce fera la plus forte. Il prend en dédain un domicile aussi précaire , & sa maison en bois ou en pierre à Amsterdam , n'est plus sa maison ; c'est son vaisseau qui est son asyle , & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau est pour lui ce qu'est le voisinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces causes physiques de l'affoiblissement de l'esprit patriotique , se joignoit la perte de la liberté ,

les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres ? Ce peuple négociant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ses isles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du Nouveau-Monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvreroient un asyle. Quel Stadhouder, quel Prince révééré chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran ?

Un ambitieux insensé, un guerrier féroce, si l'on veut. Mais parmi ceux qui sont préposés au gouvernement des nations, cette espece d'hommes est-elle donc si rare ? Tout semble conspirer pour donner sur ce point important les plus vives inquiétudes à la république. A l'exception de quelques Officiers, il n'y a sur ses flottes que peu de nationaux. Ses armées sont composées, recrutées & commandées par des étrangers dévoués à un chef qui ne les armera jamais assez tôt à leur gré contre des peuples auxquels nul lien ne les attache. Les forteresses de l'Etat sont toutes soumises à des Généraux qui ne reconnoissent de loix que celles du Prince. On ne cesse d'élever aux places les plus importantes, des courtisans perdus de réputation, écrasés de dettes, dénués de toute vertu, & intéressés au renversement de l'ordre établi. C'est la protection qui a placé, c'est la protection qui maintient dans les colonies, des Commandants sans pudeur & sans talent, que la reconnoissance, que la cupidité inclinent à l'asservissement de ces contrées éloignées.

Contre tant de dangers, que pourront l'assoupissement, la soif de la richesse, le goût des commodités qui commence à s'introduire, l'esprit de commerce, des condescendances perpétuelles pour une autorité héréditaire ? Selon toutes les probabilités, ne faut-il pas qu'insensiblement, sans effusion de sang, sans violence, les Provinces Unies tombent

sous la monarchie ? Comme le desir de n'être contrarié dans aucune de ses volontés , ou le despotisme est au fond de toutes les ames plus ou moins exalté , il naîtra , & peut-être bientôt , quelque Stadhouder , qui , sans calculer les suites funestes de son entreprise , jettera la nation dans les chaînes. C'est aux Hollandois à peser ces observations.

L'Empire Romain crouloit de toutes parts , lorsque les Germains entrèrent dans les Gaules sous la direction d'un chef de leur choix , dont ils étoient moins les sujets que les compagnons. Ce n'étoit pas une armée qui bornât son ambition à s'emparer de quelques places fortes ; ce fut l'irruption d'un peuple qui cherchoit des établissemens. Comme on n'attaquoit que des esclaves mécontents de leur sort , que des maîtres amollis par les délices d'une longue paix , la résistance ne fut pas opiniâtre. Les conquérans s'approprièrent les terres qui leur convenoient , & se séparèrent peu de temps après pour jouir doucement de leur fortune.

Le partage ne fut pas l'ouvrage d'un hasard aveugle. C'étoit l'assemblée générale qui régloit les possessions , c'étoit sous son autorité qu'on en jouissoit. Elles ne furent d'abord accordées que pour une année. Ce terme se prolongea peu-à-peu , & s'étendit enfin à toute la vie. On alla même plus loin , lorsque les ressorts du gouvernement furent relâchés entièrement ; & sous les foibles descendants de Charlemagne , l'hérédité s'établit assez généralement. Cette usurpation fut consacrée par une convention solennelle à l'élévation de Hugues Capet au trône ; & alors , le plus destructeur de tous les droits , le droit féodal , régna dans toute sa force.

La France ne fut plus alors qu'un assemblage de petites Souverainetés , placées à côté les unes des autres , mais sans aucun lien. Dans cette anarchie ,

les Seigneurs entièrement indépendants du chef apparent de la nation, opprimoient à leur gré leurs sujets ou leurs esclaves. Si le Monarque vouloit s'intéresser pour ces malheureux, on lui faisoit la guerre. Si ces malheureux eux-mêmes osoient quelquefois réclamer les droits de l'humanité, ce n'étoit que pour voir s'appesantir les fers qui les écrasoient.

Cependant l'extinction de quelques maisons puissantes, des traités ou des conquêtes ajoutoient successivement au domaine royal des territoires plus ou moins étendus. Cette acquisition de plusieurs Provinces forma à la Couronne une masse de puissance qui lui donna de l'activité. Une lutte perpétuelle entre les Rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs : cette sorte de confusion dura, presque sans intervalle, jusque vers le milieu du quinzième siècle.

Alors changea le caractère des François, par une suite d'événements qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce Royaume depuis deux ou trois cents ans, y répandit l'allarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands, tout fit desirer à la nation que le Prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers, & soumettre les Seigneurs. Pendant que des Rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son père. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des Rois, qui dérhoit de la nation, & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'Etats, tantôt divisés, & tantôt unis. Depuis ce Prince, c'est l'histoire d'une grande Monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre : mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles, qui menent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les Ministres, qui seront toujours les hommes du Prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître ; & comme le peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les Rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les Princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans ; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts ; de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'Etat ; de caresser tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissants, a du moins aimé dans le Monarque l'ennemi de ses ennemis.

La nation déchue par son inadvertance du privilège de se gouverner, n'a pas cependant encore subi tous les outrages du despotisme. C'est que la  
perte

perte de sa liberté n'est pas l'ouvrage d'une révolution orageuse & subite, mais de la lime de plusieurs siècles. Le caractère national, qui a toujours influé dans l'esprit des Princes & des Cours, ne fut-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfants, a heureusement prévalu sur les systèmes de quelques Ministres despotes. Les Rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer qui auroit effrayé la société, & dissipé les frivoles amusements dont ils étoient idolâtres. L'intrigue qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appelé les grands à la Cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une manière insensible, les sujets ont conservé une sorte de dignité dans laquelle le Monarque même sembloit respecter la source ou l'effet de la sienne propre. Il s'est trouvé long-temps le suprême législateur, sans vouloir ou pouvoir abuser de toute sa puissance. Arrêté par le seul nom des loix fondamentales de sa nation, il a craint souvent d'en choquer les maximes. Il a senti qu'on avoit des droits à lui opposer. En un mot, il n'y a point eu de tyran lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus absolus encore, ont été les gouvernements d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Piémont, toutes les petites Principautés d'Italie. Les peuples du Midi, soit paresse d'esprit ou foiblesse de corps, semblent être nés pour le despotisme. L'Espagne avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré

tous les dons du génie , ont perdu tous les droits , toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie est illimitée , on ne peut assigner la forme du gouvernement , puisqu'elle varie , non-seulement avec le caractère de chaque Souverain , mais à chaque âge du même Prince. Ces Etats ont des loix écrites , ont des usages & des corps privilégiés : mais quand le législateur peut bouleverser les loix & les tribunaux ; quand son autorité n'a plus d'autre base que la force , & qu'il invoque Dieu pour se faire craindre , au-lieu de l'imiter pour se faire aimer ; quand le droit originel de la société , le droit inaliénable de la propriété des citoyens , les conventions nationales , les engagements du Prince sont en vain réclamés ; enfin , quand le gouvernement est arbitraire , il n'y a plus d'Etat , ce n'est plus que la terre d'un seul homme.

Dans ces sortes de pays , il ne se formera point des hommes d'Etat. Loin que ce soit un devoir de s'instruire des affaires publiques , c'est un crime , un danger d'être éclairé sur l'administration. Là , comme dans le ministère de l'Eglise , la vocation s'appelle grace ; on l'obtient par des prières. La faveur de la Cour , le choix du Prince , suppléent aux talents. Ce n'est pas qu'ils ne soient utiles ; on en a besoin quelquefois pour servir , jamais pour commander. Aussi dans ces contrées , le peuple finit par se laisser gouverner , pourvu qu'on le laisse dormir. Une seule législation mérite d'être observée dans ces belles régions de l'Europe ; c'est le gouvernement de Venise. Cet Etat présente trois grands phénomènes ; sa fondation première , sa puissance au temps des croisades , & son administration actuelle. Une ville , grande , magnifique , riche , inexpugnable , sans enceinte & sans forteresse , domine sur soixante-douze isles. Ce ne sont pas des rochers

& des montagnes élevés par le temps au sein d'une vaste mer : c'est plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les stagnations d'un petit golfe, sur la pente d'un terrain bas. Ces isles, séparées par des canaux, sont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées, les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquième siècle. Les habitants de l'Italie fuyant devant Attila, cherchent un asyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne composoient dans les premiers temps, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le besoin de se défendre, elles étoient du reste divisées en autant de gouvernements que d'isles soumises chacun à son tribun.

De la pluralité des chefs naquit la division des esprits, & la destruction du bien public. Ces peuples élurent donc, pour ne faire qu'un corps, un Prince qui, sous le nom de Duc ou de Doge, jouit long-temps de tous les droits de la souveraineté, dont il ne reste aujourd'hui que les marques. Les Doges furent élus par le peuple jusqu'en 1173. A cette époque, les Nobles s'approprièrent le droit exclusif de nommer le chef de la république ; ils s'emparèrent de l'autorité, & formerent une aristocratie.

Ceux des écrivains politiques qui ont donné la préférence à cette espèce de gouvernement, ont dit avec une apparence de raison, que toutes les sociétés, de quelque manière qu'elles se soient formées, ont été ainsi régies. Si dans les Etats démocratiques, le peuple vouloit régler lui-même son administration, il tomberoit nécessairement dans le délire, & le soin de sa conservation le force de se livrer à un Sénat plus ou moins nombreux. Si dans les monarchies, les Rois prétendoient tout voir,

tout faire eux-mêmes, rien ne se verroit, rien ne se feroit; & il a fallu recourir à des conseils pour préserver les Empires d'une stagnation plus funeste peut-être qu'une activité mal dirigée. Tout ramene donc à l'autorité de plusieurs & d'un petit nombre; tout se conduit aristocratiquement.

Mais dans cet ordre de choses, le commandement n'est pas fixe dans une classe de citoyens, & l'obéissance dans les autres; mais la carrière de l'honneur & des emplois n'est pas fermée à quiconque a les talents nécessaires pour y parvenir; mais les Nobles ne sont pas tout & le peuple rien. Substituez l'aristocratie, & vous ne trouverez que l'esclavage & le despotisme.

Dans l'origine, Venise tempéra, autant qu'il étoit possible, les vices de cet odieux & injuste gouvernement. On y distribua, on y balança les branches du pouvoir avec une harmonie remarquable. Des loix sages & sévères furent portées pour réprimer, pour épouvanter l'ambition des nobles. Les grands régnerent sans bruit, avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Ils dûrent se conformer extérieurement aux usages de tous les ordres de la république, pour que la distinction entre les patriciens & les plébéiens devînt moins choquante. L'espoir même de partager, avec le temps, la souveraineté, fut conservé à ceux qui en étoient exclus, si par leurs services & leur industrie ils acquéroient un jour de la considération & des richesses.

C'étoit le seul gouvernement régulier qui fût alors en Europe. Un pareil avantage éleva les Vénitiens à une grande opulence, les mit en état de soudoyer des armées, & leur donna des lumières qui en firent un peuple politique avant tous les autres. Ils régnerent sur les mers; ils eurent une

prépondérance marquée dans le continent; ils formerent ou dissipèrent des ligues, suivant qu'il convenoit à leur intérêt.

Lorsque la découverte du Nouveau-Monde & du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance eut ruiné le commerce de la république, elle se vit privée de tout ce qui lui avoit donné de la grandeur, de la force, du courage. A ces illusions qui consoloient en quelque sorte ses sujets de la perte de la liberté, fut substituée la séduction des voluptés, des plaisirs & de la mollesse. Les Grands se corrompirent comme le peuple, les femmes comme les hommes, les Prêtres comme les laïques, & la licence ne connut plus de bornes. Venise devint le pays de la terre où il y avoit le moins de vices & de vertus factices.

A mesure qu'on énervoit les bras, les esprits, les cœurs au-dedans, c'étoit une nécessité qu'on montrât moins de vigueur, moins d'action au-dehors. Aussi la république tomba-t-elle dans une circonspection pusillanime. Elle prit, elle renforça le caractère national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles que lui a coûté depuis deux siècles sa neutralité, elle se seroit peut-être à jamais délivrée des dangers dont à force de précautions elle s'environne.

Au milieu de tant de soins pour sa sûreté, la république ne paroît pas tranquille. Son inquiétude se manifeste par les principes de son gouvernement toujours plus sévères; par une horreur extrême de tout ce qui a quelque élévation; par l'éloignement qu'elle montre pour la raison, dont l'usage lui paroît un crime; par les voiles mystérieux & sombres dont elle couvre ses opérations; par la précaution qu'elle prend constamment de ne

placer que des chefs étrangers à la tête de ses foibles troupes, & de leur donner des surveillants; par la défense qu'elle fait indistinctement à tous ceux qui lui sont soumis d'aller se former aux combats sur le théâtre de la guerre; par l'espionnage, les raffinements d'une politique insidieuse, mille autres moyens qui décelent des craintes & des allarmes continuelles. Sa plus grande confiance paroît être dans un inquisiteur qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée sur le cou de quiconque pourroit, par ses actions ou par ses discours, troubler l'ordre public.

Cependant tout n'est pas blâmable à Venise. L'impôt qui fournit au fisc vingt-cinq millions, n'a ni augmenté ni diminué depuis 1707. Tout est combiné pour dérober au citoyen l'idée de son esclavage, & le rendre tranquille & gai. Le culte est tourné vers les cérémonies. Point de grandes fêtes sans spectacle & sans musique. Ne parlez en public ni de politique, ni de religion; & dites, faites à Venise tout ce qu'il vous plaira. Un orateur chrétien prêchant devant les chefs de la république, crut devoir ouvrir son discours par un éloge du gouvernement: aussi-tôt un satellite le fait descendre de sa chaire; & le tribunal des Inquisiteurs d'Etat devant lequel il est appelé le lendemain, lui dit: *Qu'avons-nous besoin de ton panegyrique? sois plus réservé.* On savoit-là qu'on ne tarde pas à censurer l'administration par-tout où il est permis de l'exalter. Les Inquisiteurs d'Etat ne restent en fonction que dix-huit mois. Ils sont choisis parmi les personnages les plus modérés, & la moindre injustice est suivie de leur déposition. Ils tutoient tout le monde; ils tutoyeroient le Doge. Quand on est appelé devant eux, il faut comparoître sans délai. Un Secrétaire d'Etat ne fut point

excusé par la nécessité de finir ses dépêches. Il est vrai qu'ils instruisent les procès portes fermées : mais ces épouvantails de l'étranger sont les vrais protecteurs du peuple & le contre-poids à la tyrannie des aristocrates. Il y a environ six ans qu'on mit en délibération dans le conseil, si l'on n'aboliroit pas ce redoutable tribunal. A l'instant les citoyens les plus opulents méditerent leur retraite ; & un Roi voisin annonça que Venise n'auroit pas dix ans d'existence après la suppression de cette magistrature. En effet, sans la terreur qu'elle inspire, les citoyens seroient sans cesse exposés aux vexations d'une foule de patriciens qui languissent dans l'indigence. Après de violents débats, l'inquisition fut confirmée à la pluralité des voix, & les quatre moteurs de la délibération ne furent punis que par des fonctions honorables qui les éloignèrent de la république.

Pendant le carnaval, les Moines & les Prêtres vont au spectacle & se masquent. On n'ignore pas qu'un Ecclésiastique avili ne peut rien. Un patricien qui se fait Moine ou Prêtre, n'est plus qu'un citoyen commun. On entretient l'horreur des exécutions par leur rareté. Le peuple est persuadé que les diables voltigent au-dessus du gibet pour se saisir de l'ame du supplicié. Un Capucin s'avisa de dire que *de cent noyés, aucun ne seroit sauvé ; que de cent pendus, aucun ne seroit damné.* Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé, & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eut ordre d'enseigner le contraire, malgré l'autorité de St. Augustin.

Si les armées navales des Vénitiens ne sont commandées que par un patricien, c'est depuis que le célèbre Morosini, Amiral de leur flotte à l'expédition du Péloponnèse, les avertit qu'il avoit été le

maître de les affamer. Si les troupes de terre ne peuvent avoir qu'un étranger pour Général, c'est par la juste crainte qu'un citoyen n'abusât de l'amour du soldat pour devenir le tyran de sa patrie.

Il y a une multitude de Magistrats préposés à différentes affaires; ce qui doit en accélérer l'expédition. Le Doge peut solliciter des graces & les obtenir: mais il n'en accorde aucune. Il y a des conservateurs des loix auxquels les réglemens nouveaux, proposés au conseil par le Sénat, sont renvoyés. Ils en font l'examen, & le Conseil décide sur leur rapport. Ainsi le Conseil représente la république, le Sénat le législateur subordonné au Conseil, & l'Inquisiteur d'Etat est une espece de tribun, protecteur du peuple.

Un Inquisiteur n'est pas, ce me semble, un personnage fort redoutable, si on peut le châtier lorsqu'il est insolent. Cherchez en France un huissier qui ose porter une assignation à un magistrat d'un ordre supérieur, vous ne le trouverez pas. A Venise, on procede juridiquement contre un patricien, contre un inquisiteur. On fait vendre ses biens; on se saisit de sa personne; on le conduit en prison.

Le ministere Vénitien a dans toutes les Cours des agents obscurs qui l'instruisent du caractère des hommes en faveur & des moyens de les séduire: il se soutient par la finesse. Une autre république tire sa force de son courage: c'est la Suisse.

Les Suisses, connus dans l'antiquité sous le nom d'Hélvétiens, ne devoient être subjugués, ainsi que les Gaulois & les Bretons, que par César, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie comme Province Romaine, sous l'Empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Al-

pes, diviserent des peuplades séparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes seigneuries. La plus considérable, occupée par la maison d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la servitude; l'oppression amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, sortit la liberté.

Treize cantons de paysans robustes qui gardent presque tous les Rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui sont mieux instruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne: ces treize cantons composent entr'eux, non pas une république comme les sept Provinces de la Hollande, ni une simple confédération comme le corps Germanique, mais plutôt une ligue, une association naturelle d'autant d'Etats indépendants. Chaque canton a sa souveraineté, ses alliances, ses traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens se trouvent liés directement avec chacun des autres. C'est par cette liaison de convenance, non de constitution, que si l'un des treize cantons se trouvoit attaqué, tous marcheroient à son secours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainsi les branches d'un arbre se trouvent liées entre elles, sans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suisses fut inaltérable jusqu'au commencement du seizième siècle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviser. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'Etat fut scié par l'Eglise. Toutes les affaires publiques se traitent dans les diètes particulières des deux communions, Catholique & Protestante. Les diètes générales ne s'assemblent que

pour conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissention, la Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucune contrée de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de la milice empêchèrent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplièrent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir sans crever, à moins qu'il ne fît des excursions au-dehors. Les habitants de ses montagnes devoient, comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se feroient détruits eux-mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matières pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvrirent aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Au-lieu de devenir conquérants, comme tant de circonstances réunies sembloient les y porter, ils tirèrent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matière de commerce.

Le Duc de Milan, maître d'un pays riche qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanais une sorte de trafic, où la force devint l'échange de la richesse. La nation engagea successivement des troupes à la France, à l'Empereur, au Pape, au Duc de Savoie, à tous les Potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des Puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal; comme si ses montagnes n'étoient qu'une mine d'armes & de soldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des instruments de guerre.

Chaque canton traite avec la Puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consume de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospere.

C'est de la guerre, ce fléau inséparable du genre-humain, sauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique sont forcées de vivre & de subsister. C'est par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitants en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, sans forcer aucun des ressorts du gouvernement, sans gêner l'inclination d'aucun individu. C'est par ce commerce de troupes avec les Puissances belligérantes, que la Suisse s'est préservée de la nécessité des émigrations subites qui font les invasions, & de la tentation des conquêtes qui eût causé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grece.

Autant que la prévoyance humaine peut lire dans l'avenir, la situation de ce peuple doit être plus permanente que celle de tous les autres, si des variétés dans le culte ne deviennent pour lui un instrument fatal de discorde. Du haut de ses stériles montagnes, il voit gémir sous l'oppression de la tyrannie, des nations entières que la nature a placées dans les contrées les plus abondantes, tandis qu'il jouit en paix de son travail, de sa frugalité, de sa modération, de toutes les vertus qui accompagnent la liberté. Si l'habitude pouvoit émousser sa sensibilité pour un sort si doux, il y seroit sans cesse ramené par cette foule de voya-

geurs qui vont chercher dans son sein le spectacle d'une félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Sans doute que l'amour des richesses a un peu altéré cette aimable simplicité de mœurs, dans ceux des cantons où les arts & le commerce ont fait des progrès assez considérables : mais les traits de leur caractère primitif ne sont pas entièrement effacés, & il leur reste toujours une sorte de bonheur inconnue aux autres hommes. Peut-on craindre qu'une nation puisse se lasser d'une pareille existence ?

Le poids des impôts ne sauroit corrompre les avantages de cette destinée. Ces fléaux du genre humain sont ignorés dans la plupart des cantons, & ne font rien ou presque rien dans les autres. Seulement en quelques endroits s'est introduit un abus bien dangereux. Des administrateurs, connus sous le nom de Baillis, se permettent d'ordonner arbitrairement des amendes dans leur juridiction, & de les détourner à leur utilité particulière. Ce délire des loix féodales ne peut durer, & l'on perdra bientôt jusqu'à la trace d'un usage odieux, qui, avec le temps, altérerait la félicité publique.

Le génie de la nation ne la troublera jamais. Ses penchants la portent à l'ordre, à la tranquillité, à l'harmonie. Ce qui pourroit s'y trouver de caractères inquiets & dangereux, amis des factions & des orages, vont chercher dans les guerres étrangères des aliments à leur inquiétude.

Il n'est pas possible que les divers cantons cherchent à se subjuguier réciproquement. Ceux où la démocratie est établie sont évidemment trop faibles pour concevoir un projet si déraisonnable ; & dans les autres, les patriciens & les plébéiens ne réuniront jamais leurs vœux & leurs forces pour un agrandissement dont les suites pourroient devenir funestes à l'un des ordres.

La tranquillité du corps Helvétique est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens. Comme dans les démêlés des Couronnes, les Suisses observent une neutralité très-impartiale ; comme ils ne se rendent garants d'aucun engagement, on ne leur connoît point d'ennemis. Une Puissance crûelle avoir à se plaindre d'eux, elle étoufferoit son ressentiment dans la crainte bien fondée d'échouer dans ses projets de vengeance contre un pays tout militaire, & qui compte autant de soldats que d'hommes. Fût-on même assuré de le conquérir, il ne feroit pas encore attaqué, parce que la politique la plus aveugle & la plus violente n'égorge pas un peuple pour n'occuper que des rochers. Tels sont les motifs qui peuvent faire croire à la stabilité de la république des Suisses.

Il nous reste à parler du gouvernement ecclésiastique. Si la fondation du christianisme présente à l'esprit un tableau qui l'étonne, l'histoire des révolutions du gouvernement de l'Eglise n'est pas moins surprenante. Quelle énorme distance de Pierre, pauvre pêcheur sur les bords du lac de Génézareth, & serviteur des serviteurs de Dieu, à quelques-uns de ses orgueilleux successeurs, le front ceint d'un triple diadème, maîtres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & se disant les Rois des Rois de la terre ! Prenons les choses à leur origine ; suivons rapidement les progrès de la splendeur & de la corruption de l'Eglise ; voyons ce que son gouvernement est devenu dans l'intervalle de dix-huit siècles ; & que les Souverains présents & à venir s'instruisent de ce qu'ils doivent attendre du sacerdoce, dont l'unique principe est de subordonner l'autorité des magistrats à l'autorité divine, dont il est le dépositaire.

Dans une bourgade obscure de la Judée, au

fond de l'atelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractère austere. L'hypocrisie des Prêtres de son temps revoltoit sa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans, ce vertueux personnage quitte les instruments de son métier, & se met à prêcher ses opinions. La populace des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le suit. Il s'associe un petit nombre de coopérateurs ignorants, pusillanimes, & tirés des conditions abjectes. Il erre quelque temps autour de la capitale. Il ose enfin s'y montrer. Un des siens le trahit, un autre le renie. Il est pris, accusé de blasphême, & supplicié entre deux voleurs. Après sa mort, ses disciples paroissent sur des places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux barbares & aux peuples policés, dans Athenes, à Corinthe, la résurrection de leur maître. Par-tout on croit à une doctrine qui revolte la raison. Par-tout des hommes corrompus embrassent une morale austere dans ses principes, infociable dans ses conseils. La persécution s'éleve. Les prédicateurs & leurs profélites sont emprisonnés, flagellés, égorgés. Plus on verse de sang, plus la secte s'étend. En moins de trois siècles, les temples de l'idolâtrie sont renversés ou déserts; & malgré les haines, les hérésies, les schismes & les querelles sanglantes qui ont déchiré le christianisme depuis son origine jusqu'à nos derniers temps, il ne reste presque d'autres autels élevés qu'à l'homme Dieu mort sur une croix.

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux payens l'absurdité de leur culte; & dans toutes leurs disputes en général, dans celles de religion en particulier, si l'on parvient à prouver à son adversaire qu'il se trompe, il en conclut aussi-tôt que vous

avez raison. La Providence, qui tend à ses fins par toutes sortes de moyens, voulut que cette mauvaise logique conduisît les hommes dans la voie du salut. Le fondateur du christianisme ne s'arrogea aucune autorité, ni sur les associés de sa mission, ni sur ses sectateurs, ni sur ses concitoyens. Il respecta l'autorité de César. En sauvant la vie à la femme adultère, il se garda bien d'attaquer la loi qui la condamnoit à mort. Il renvoie deux frères divisés sur le partage d'une succession, au tribunal civil. Persécuté, il souffre la persécution. Au milieu des intolérants, il recommande la tolérance. *Vous ne ferez point*, dit-il à ses disciples, *descendre le feu du ciel sur la tête de l'incrédule; vous secouerez la poussière de vos sandales, & vous vous éloignerez.* Attaché sur la croix, la tête couronnée d'épines, le côté percé d'une lance, il dit à Dieu son père: *Pardonne-leur, Seigneur; car ils ne savent ce qu'ils font.* Instruire les nations & les baptiser, voilà l'objet de la mission des Apôtres. Employer la persuasion, s'interdire la violence, aller comme Dieu avoit envoyé son fils, voilà les moyens. Dans aucun temps, le sacerdoce ne s'est conformé à ces maximes, & la religion n'en a pas moins prospéré.

A mesure que la doctrine nouvelle fait des progrès, il s'institue entre ses Ministres une sorte d'hierarchie, des Evêques, des Prêtres, des acolytes, des sacristains ou portiers. L'objet de l'administration est déterminé. Il embrasse le dogme, la discipline & les mœurs. Conférer les ordres sacrés fut le premier acte de la juridiction de l'Eglise. Lier, délier, ou assigner aux fautes une expiation spirituelle & volontaire, ce fut le second. Excommunier le pécheur rebelle ou hérétique, ce fut le troisième; & le quatrième, commun à toute association, d'instituer des réglemens de discipline. Ces

réglemens, secrets d'abord, principalement sur l'administration des Sacrements, deviennent publics. Il y eut des assemblées ou conciles. Les Evêques sont les représentans des Apôtres; le reste du clergé leur est subordonné. Rien ne se décide sans l'intervention des fideles. C'est une véritable DÉMOCRATIE. Dans les affaires civiles, on s'en rapportoit à l'arbitrage des Evêques. On blâmoit les chrétiens d'avoir des procès, on les blâmoit encore davantage de se traduire devant le Magistrat. Il est probable que les biens étoient en commun, & que l'Evêque en dispofoit à son gré.

Jusqu'ici tout se passe sans l'intervention de la puissance féculiere. Mais sous Aurélien, les chrétiens demandent main forte à l'Empereur contre Paul de Samozate; Constantin exile Arius, & condamne au feu ses écrits; Théodose sévit contre Nestorius, & ces innovations fixent l'époque d'un second état de la juridiction ecclésiastique; un écart de sa simplicité primitive; un mélange de puissance spirituelle & d'autorité coactive. Les fideles, en nombre prodigieux dès le second siecle, sont distribués en différentes églises, soumises à la même administration. Entre ces églises, il y en avoit de plus ou moins importantes; l'autorité féculiere se mêle de l'élection des Evêques, & la confusion des deux puissances s'accroît. Il y en avoit de pauvres & de riches; & voilà la premiere origine de l'ambition des Pasteurs. Dans chacune, il y avoit des fideles indigents; les Evêques furent les dépositaires des aumônes: & voilà la source la plus ancienne de la corruption de l'Eglise.

Que les progrès de l'autorité ecclésiastique depuis la fin du troisieme siecle sont rapides! On plaide devant les Evêques. Ils sont arbitres en matieres civiles. La sentence arbitrale de l'Evêque est sans appel,

pel, & son exécution renvoyée aux magistrats. Le procès d'un clerc ne peut être porté hors de la Province. La distinction du crime civil & du crime ecclésiastique, & avec cette distinction celle du privilege cléréal naissent. L'appel au Souverain est permis, s'il arrive que la sentence de l'Evêque soit infirmée au tribunal du magistrat. Long-temps avant ces concessions, les Evêques ont obtenu l'inspection sur la police & les mœurs; ils connoissent de la prostitution, des enfants-trouvés, des curatelles, des insensés, des mineurs; ils visitent les prisons; ils pressent les élargissements; ils déferent au Souverain la négligence des juges; ils s'immiscent de l'emploi des deniers publics, de la construction & réparation des grandes routes & d'autres édifices. Et c'est ainsi que, sous prétexte de s'entr'aider, les deux autorités se mêloient & préparoient les dissensions qui devoient un jour s'élever entre elles. Tel fut dans les premiers siècles, dans les beaux jours de l'Eglise, le troisième état de son gouvernement, MOITIÉ CIVIL, MOITIÉ ECCLÉSIASTIQUE, auquel on ne fait plus quel nom donner. Est-ce par la faiblesse des Empereurs? est-ce par leur crainte? est-ce par l'intrigue, est-ce par la sainteté des mœurs, que les chefs du christianisme se concilient tant & de si importantes prérogatives? Alors la terreur religieuse avoit peuplé les déserts de solitaires. On en comptoit plus de soixante-seize mille. C'étoit une pépinière de Diacres, de Prêtres & d'Evêques.

Constantin a transféré le siège de l'Empire à Bizance. Rome n'en est plus la capitale. Les barbares qui l'ont prise, reprise & pillée, se convertissent. La destinée du christianisme, vainqueur des dieux du capitol, étoit de s'emparer des destructeurs du trône des Césars: mais en changeant de religion, ces chefs de hordes ne changerent pas de mœurs. Les étrangères

chrétiens, s'écrie l'historien de l'Eglise, que Clovis & ses successeurs ! Malgré l'analogie du régime ecclésiastique avec le régime féodal, ce seroit une vision que de faire de l'un le modele de l'autre. Les études tombent ; les Prêtres emploient le peu de lumieres qu'ils ont conservées, à forger des titres & à fabriquer des légendes. Le concert des deux puissances s'altere. La naissance & la richesse des Evêques attachent les Romains qui n'ont & ne peuvent avoir que du mépris & de l'averfion pour de nouveaux maîtres, les uns payens, les autres hérétiques, tous féroces. Personne ne doute de la donation de Constantin : Charlemagne confirme celle de Pepin. La grandeur de l'Evêque de Rome s'accroît sous Louis-le-Débonnaire & sous Othon. Il s'attribue une souveraineté que les bienfaiteurs s'étoient réservée. La prescription fait son titre comme celui des autres potentats. L'Eglise étoit déjà infectée de maximes pernicieuses, & l'opinion que l'Evêque de Rome pouvoit déposer les Rois étoit générale. Originellement, la primauté de ce siege sur les autres n'étoit fondée que sur un jeu de mots : *Tu es pierre, & sur cette pierre, j'édifierai mon église.* Différentes causes concoururent dans la suite à cimenter cette prérogative. Le Prince des Apôtres avoit été le premier Evêque de Rome. Rome étoit le centre de réunion de toutes les autres églises dont elle soulageoit l'indigence. Elle avoit été la capitale du monde, & le nombre des chrétiens n'étoit nulle part aussi grand. Le titre de Pape étoit un titre commun à tous les Evêques sur lesquels celui de Rome n'obtint la supériorité qu'au bout de onze siècles. Alors le gouvernement ecclésiastique ne penche par seulement vers la MONARCHIE, il a fait des pas vers LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

Sur la fin du huitieme siecle paroissent les fameux

ses décrétales d'Isidore de Séville. Le Pape s'annonce comme infallible. Il s'affranchit de la soumission aux conciles. Il tient dans sa main deux glaives, l'un symbolique de la puissance spirituelle, l'autre de la puissance temporelle. Il n'y a plus de discipline. Les Prêtres sont les esclaves du Pape; les Rois sont ses vassaux. Il leur impose des tributs; il anéantit les anciens juges; il en crée de nouveaux. Il fait des Primats. Le clerc est soustrait à toute juridiction civile. Le décret du moine Gratien comble le mal causé par les décrétales. Le clergé s'occupe du soin d'accroître ses revenus par toute voie. La possession de ses biens est déclarée immuable & sacrée. On effraya par des menaces spirituelles & temporelles. La dixme fut imposée. On trafiqua des reliques; on encouragea les pèlerinages. Ce fut la ruine des mœurs & le dernier coup porté à la discipline de l'Eglise. On exploita une vie criminelle par une vie vagabonde. On imagina les jugements de Dieu, ou les décisions par l'eau, par le feu, par le sort des Saints. Aux opinions superstitieuses se joignit la folie de l'astrologie judiciaire. Tel fut l'état de l'Eglise d'Occident  
UN DESPOTISME ABSOLU avec toutes ses atrocités.

L'Eglise d'Orient eut aussi ses calamités. L'Empire Grec avoit été démembré par les Arabes Musulmans, les Scythes modernes, les Bulgares & les Russes. Ces derniers n'étoient pas sortis meilleurs des eaux du baptême. Le mahométisme ravit au christianisme une partie de ses sectateurs, & jeta l'autre dans l'esclavage. En Occident, le barbare christianisé avoit porté ses mœurs dans l'Eglise. En Orient, le Grec s'étoit dépravé par le commerce avec une race d'hommes toute semblable. Cependant les études parurent se réveiller sous le savant & scélérat Photius. Tandis que ce clergé lutte contre les ténèbres, le nôtre devient chasseur & guerrier, & possède des seigneurs

ries à la charge du service militaire ; des Evêques & des moines marchent sous des drapeaux , massacrent & sont massacrés. Les privileges de leurs domaines les ont engagés dans les affaires publiques. Ils errent avec les cours ambulantes , ils assistent aux assemblées nationales , devenues parlements & conciles ; & voilà l'époque de l'entiere confusion des deux puissances. C'est alors que les Evêques se prétendent nettement juges des Souverains ; que Vamba est mis en pénitence , revêtu d'un froc & déposé ; que le droit de régner est contesté à Louis-le-Débonnaire ; que les Papes s'immiscent des querelles de nation à nation , non comme médiateurs , mais comme despotes ; qu'Adrien II défend à Charles-le-Chauve d'envahir les Etats de Clotaire son neveu , & que Grégoire IX écrit à St. Louis : *Nous avons condamné Frédéric II , soi-disant Empereur : nous l'avons déposé , & élu à sa place le Comte Robert , votre frere.*

Mais si les clerics empiètent sur les droits de la puissance temporelle , des Seigneurs laïques nomment & installent des Pasteurs sans la participation des Evêques ; des bénéfices réguliers passent à des séculiers ; les cloîtres sont mis au pillage. On ne rougit , ni de l'incontinence , ni de la simonie. Les Evêchés sont vendus. Les abbayes sont achetées. Le Prêtre a sa femme ou sa concubine. Les temples publics sont abandonnés. Ce désordre amène l'abus & le mépris des censures. Elles pleuvent sur les Rois , sur leurs sujets , & le sang coule dans toutes les contrées. L'Eglise & l'Empire sont dans L'ANARCHIE. Les pèlerinages servent de prélude aux croisades , ou à l'expiation des crimes par des assassinats. Des Ecclésiastiques de tous les ordres , des fideles de toutes les conditions s'enrôlent. Des gens écrasés de dettes sont dispensés de les payer.

Des malfaiteurs échappent à la poursuite des loix. Des moines pervers rompent la clôture de leur solitude. Des maris dissolus quittent leurs femmes. Des courtisannes vont exercer leur infâme métier au pied du sépulcre de leur Dieu & proche de la tente de leur Roi. Mais il est impossible de suffire à ces expéditions & aux suivantes sans finances. On leve un impôt; & de-là naît la prétention du Pape sur tous les biens de l'Eglise, l'institution d'une multitude d'ordres militaires; l'alternative pour les vaincus de l'esclavage ou du christianisme, de la mort ou du baptême; & pour consoler le lecteur de tant de maux, l'accroissement de la navigation & du commerce qui enrichirent Venise, Genes, Pise, Florence; la décadence du gouvernement féodal par le dérangement de la fortune des Seigneurs, & l'habitude de la mer qui peut-être prépara de loin la découverte du Nouveau-Monde. Mais je n'ai pas le courage de suivre plus loin la peinture des désordres & l'accroissement exorbitant de l'autorité papale. Sous Innocent III, il n'y a plus qu'un tribunal au monde : il est à Rome. Il n'y a plus qu'un maître : il est à Rome, d'où il regne sur l'Europe par ses Légats. La hiérarchie ecclésiastique s'étend d'un degré par la création des Cardinaux. Il ne manquoit plus au despote que des janissaires : il en eut par la création d'une multitude d'ordres monastiques. Rome, autrefois la maîtresse du monde par les armes, l'est devenue par l'opinion. Eh pourquoi les Papes, tout-puissants sur les esprits, oublièrent-ils de conserver aux foudres spirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les Souverains ambitieux & injustes? Qui fait si ce tribunal tant désiré, où les têtes couronnées pussent être citées, n'auroit pas existé dans Rome; & si la menace d'un pere commun, appuyée d'une

superstition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres ?

La milice papale, laborieuse & sévère dans son origine, les Moines se corrompent. Les Evêques excédés des entreprises des Légats, des Magistrats séculiers & des Moines sur leur juridiction, attentent de leur côté sur la juridiction séculière, avec une audace dont il est difficile de se faire une idée. Si le clerc eût pu se résoudre à faire élever des gibets, nous serions peut-être à présent sous un gouvernement tout-à-fait sacerdotal. C'est la maxime que *l'Eglise abhorre le sang* qui nous en a garantis. Il y avoit des écoles en France & en Italie. Celles de Paris étoient célèbres vers la fin du onzième siècle. Les collèges se multiplioient, & toutefois cet état de l'Eglise que nous avons exposé sans fiel & sans exagération, se perpétue dans tous les pays chrétiens depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle, intervalle de quatre à cinq cents ans. Les Empereurs ont perdu l'Italie. Les Papes y ont acquis une grande puissance temporelle. Personne ne s'est encore élevé contre leur puissance spirituelle. Les intérêts de ce Souverain sont embrassés par tous les Italiens. La dignité de l'épiscopat reste éclipsée par le cardinalat. Le clergé séculier est toujours dominé par le clergé régulier. Venise seule a connu & défendu ses droits. L'irruption des Maures en Espagne y a jetté le christianisme dans une abjection dont il s'est à peine relevé depuis deux cents ans ; & l'Inquisition l'y montre jusqu'à nos jours sous l'aspect le plus hideux : l'Inquisition, tribunal terrible, tribunal insultant à l'esprit de J. C., tribunal qui doit être détesté, & des Souverains, & des Evêques, & des Magistrats, & des sujets ; des Souverains, qu'il ose menacer & contre lesquels il a quelquefois cruel-

lement sévi ; des Evêques, dont il anéantit la juridiction ; des Magistrats, dont il usurpe l'autorité légitime ; des sujets, qu'il tient dans une continuelle terreur, qu'il réduit au silence, & qu'il condamne à la stupidité, par le péril de s'instruire, de lire, d'écrire & de parler ; tribunal qui n'a dû son institution, & qui ne doit sa durée dans les contrées où il s'est maintenu, qu'à une politique sacrilege & jalouse d'éterniser des préjugés & des prérogatives qui ne pourroient être discutées sans s'évanouir.

Avant le schisme de Henri VIII, l'Angleterre étoit soumise au Pape, même pour le temporel. Londres a secoué le joug de Rome ; mais on voit moins dans la réforme l'ouvrage de la raison que de la passion. L'Allemagne a opposé des excès à des excès ; & depuis Luther, les Catholiques & les Schismatiques s'y sont montrés également ivres, les uns de la tyrannie papale, les autres de l'indépendance. Le christianisme s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. En France, on regardoit la puissance temporelle comme subordonnée à la puissance spirituelle. Au sentiment des auteurs des opinions ultramontaines, ce Royaume, ainsi que tous ceux de la terre, relevoit de l'Eglise de Rome, les Princes pouvoient être excommuniés, & les sujets déliés du ferment de fidélité. Mais le colosse papal y chanceloit, & dès le quatorzième siècle, il touchoit au moment de sa chute. Alors les études se renouvellent. On s'applique aux langues anciennes. La première grammaire Hébraïque est publiée. Le collège royal est fondé. Vers le milieu du quinzième, l'art de l'imprimerie est inventé. Une multitude d'ouvrages en tout genre sortent de la poussière des bibliothèques monastiques pour passer dans les mains des peuples. La langue vulgaire se perfectionne. On traduit. Le Souverain &

des particuliers forment d'amples collections de livres. Les conciles, les peres, l'écriture sainte sont lus. On s'occupe du droit canonique. On s'instruit de l'histoire de l'Eglise. L'esprit de critique naît. Les apocryphes sont démasqués; les originaux restitués dans leur pureté. Les yeux des Souverains & des Ecclésiastiques s'ouvrent; les disputes de religion les éclairent. On recherche l'origine des immunités, des exemptions, des privileges, & l'on s'en démontre la vanité. On remonte aux temps anciens, & l'on en compare la discipline avec les usages modernes. L'ordre hiérarchique de l'Eglise se relève; les deux puissances rentrent dans leurs limites. Les décisions de l'Eglise reprennent leur vigueur; & si la tyrannie papale n'a pas été étouffée en France, elle y gémit sous des chaînes très-étroites. Notre clergé, en 1681, décida que la puissance temporelle étoit indépendante de la spirituelle, & que le Pape étoit soumis aux canons de l'Eglise. Si la mission du Prêtre est de droit divin; s'il lui appartient de lier & de délier, peut-il ne pas excommunier l'impénitent & l'hérétique, Souverain & particulier? Dans nos principes, c'est un pouvoir qu'on ne fauroit lui refuser: mais les hommes sages voyent à cette procédure violente de si fâcheuses conséquences, qu'ils ont déclaré qu'il n'y falloit presque jamais recourir. L'excommunication entraîne-t-elle la déposition du Souverain, & délie-t-elle les sujets du serment de fidélité? Ce seroit un crime de lèse-Majesté de le penser. D'où l'on voit que le gouvernement ecclésiastique, du moins en France, a passé de la TYRANNIE ANARCHIQUE à une sorte D'ARISTOCRATIE TEMPÉRÉE.

Mais s'il m'étoit permis de m'expliquer sur une matiere aussi importante, j'oserois assurer que ni en Angleterre, ni dans les contrées hérétiques de

l'Allemagne, des Provinces-Unies & du Nord, on n'est remonté aux véritables principes. Mieux connus, que de sang & de troubles ils auroient épargné; de sang payen, de sang hérétique, de sang chrétien, depuis la première origine des cultes nationaux jusqu'à ce jour; & combien ils en épargneroient dans l'avenir, si les maîtres de la terre étoient assez sages & assez fermes pour s'y conformer.

L'Etat, ce me semble, n'est point fait pour la religion, mais la religion est faite pour l'Etat. Premier principe.

L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'Etat. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité souveraine dépositaire de la sienne, a seule le droit de juger de la conformité de quelque institution que ce soit avec l'intérêt général. Troisième principe.

Ces trois principes me paroissent d'une évidence incontestable, & les propositions qui suivent n'en sont que des corollaires.

C'est donc à cette autorité, & à cette autorité seule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la discipline d'une religion; les dogmes, pour s'assurer, si, contraires au sens commun, ils n'exposeroient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux, que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueroient avec le zèle pour la gloire de Dieu & la soumission à des vérités qu'on regardera comme révélées; la discipline, pour voir si elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'esprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'industrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la sociabilité, n'inspire pas le fanatisme & l'intolérance, ne sème point la division entre les pro-

ches de la même famille , entre les familles de la même cité , entre les cités du même Royaume , entre les différents Royaumes de la terre , ne diminue point le respect dû au Souverain & aux Magistrats , & ne prêche ni des maximes d'une austerité qui attriste , ni des conseils qui menent à la folie.

Cette autorité , & cette autorité seule , peut donc proscrire le culte établi , en adopter un nouveau , ou même se passer de culte , si cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier instant de son adoption , comment la religion pourroit-elle prescrire par sa durée ?

L'Etat a la suprématie en tout. La distinction d'une puissance temporelle & d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable ; & il ne peut & ne doit y avoir qu'une seule & unique juridiction , par-tout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre.

Pour quelque délit que ce soit , il n'y aura qu'un tribunal ; pour quelque coupable , qu'une prison ; pour quelque action illicite , qu'une loi. Toute prétention contraire blesse l'égalité des citoyens ; toute possession est une usurpation du prétendant aux dépens de l'intérêt commun.

Point d'autre concile que l'assemblée des Ministres du Souverain. Quand les administrateurs de l'Etat sont assemblés , l'Eglise est assemblée. Quand l'Etat a prononcé , l'Eglise n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des Princes & les arrêts des Cours de judicature.

Qu'est-ce qu'un délit commun & un délit privilégié , où il n'y a qu'une loi , une chose publique , des citoyens ?

Les immunités & autres privilèges exclusifs sont

autant d'injustices commises envers les autres conditions de la société qui en sont privées.

Un Evêque, un Prêtre, un Clerc peut s'expatrier, s'il lui plaît : mais alors il n'est plus rien. C'est à l'Etat à veiller à sa conduite ; c'est à l'Etat à l'installer & à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre chose que le salaire que tout citoyen doit recueillir de son travail, c'est un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.

Et pourquoi le Prêtre ne pourroit-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter & tester comme un autre citoyen ?

Qu'il soit chaste, docile, humble, indigent même ; s'il n'aime pas les femmes, s'il est d'un caractère abject, & s'il préfère du pain & de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui soit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chasteté répugne à la nature & nuit à la population ; le vœu de pauvreté n'est que d'un inepte ou d'un paresseux ; le vœu d'obéissance à quelqu'autre puissance qu'à la dominante & à la loi, est d'un esclave ou d'un rebelle.

S'il existoit donc dans un recoin d'une contrée soixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'auroit à faire de mieux le Souverain, que de s'y transporter avec un nombre suffisant de satellites armés de fouets, & de leur dire : Sortez, canaille fainéante, sortez : aux champs, à l'agriculture, aux ateliers, à la milice ?

L'aumône est le devoir commun de tous ceux qui ont au-delà du besoin absolu.

Le soulagement des vieillards & des infirmes indigents, celui de l'Etat qu'ils ont servi.

Point d'autres apôtres que le législateur & les magistrats.

Point d'autres livres sacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Je pourrois étendre ces conséquences à beaucoup d'autres objets : mais je m'arrête ici, protestant que si dans ce que j'ai dit, il y a quelque chose de contraire au bon ordre d'une société raisonnable, & à la félicité des citoyens, je le rétracte ; quoique j'aie peine à me persuader que les nations puissent s'éclairer, & ne pas sentir un jour la vérité de mes principes. Au reste, je prévient mon lecteur que je n'ai parlé que de la religion extérieure. Quant à l'intérieure, l'homme n'en doit compte qu'à Dieu. C'est un secret entre lui & celui qui l'a tiré du néant, & qui peut l'y replonger.

Maintenant, si nous revenons sur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernements sont compris sous quelque une des formes que nous avons décrites, & qui sont diversement modifiées, par la situation locale, la masse de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la vicissitude des événements qui agissent sur l'organisation des corps politiques, comme l'impression des fluides environnants agit sur les corps physiques.

Ne croyez pas, comme on le dit souvent, que les gouvernements soient à-peu-près les mêmes, sans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent. Cette maxime est peut-être vraie dans les gouvernements absolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le Prince leur donne : élevées, fieres & courageuses sous un Monarque actif, amoureux de la gloire : indolentes & mornes sous un Roi superstitieux : pleines d'espérances ou

de crainte, sous un jeune Prince : de foiblesse & de corruption sous un vieux despote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, sous les Ministres que l'intrigue suscite. Dans ces Etats, le gouvernement prend le caractère de l'administration : mais dans les Etats libres, l'administration prend le caractère du gouvernement.

Quoi qu'il en soit de la nature & du ressort des constitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la législation étant celui qui demande le plus de perfection, est aussi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La science du gouvernement ne contient pas des vérités isolées, ou plutôt elle n'a pas un seul principe qui ne tienne à toutes les branches d'administration.

L'Etat est une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir sans en connaître toutes les pièces. On n'en sauroit presser ou relâcher une seule, que toutes les autres n'en soient dérangées. Tout projet utile pour une classe de citoyens ou pour un moment de crise, peut devenir funeste à toute la nation, & nuisible pour un long avenir. Détruisez ou dénaturez un grand corps, ces mouvements convulsifs, qu'on appelle coups d'Etat, agiteront la masse nationale, qui s'en ressentira peut-être durant des siècles. Toutes les innovations doivent être insensibles, naître du besoin, être inspirées par une forte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'est empirer le mal & corrompre le bien. Agir sans consulter la volonté générale, sans recueillir, pour ainsi dire, la pluralité des suffrages dans l'opinion publique, c'est aliéner les cœurs & les esprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à désirer que les Souverains, convaincus de la nécessité de perfectionner la science

du gouvernement, voulussent imiter un établissement de la Chine. Dans cet Empire, on distingue les ministres en deux classes, celle des *penseurs* & celle des *seigneurs*. Tandis que la dernière est occupée du détail & de l'expédition des affaires, la première n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui présente. Au sentiment des admirateurs du gouvernement Chinois, c'est la source de tous les réglemens judicieux qui font régner dans ces régions la législation la plus savante, par l'administration la plus sage. Toute l'Asie est sous le despotisme : mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion ; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du Prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Mais dans ces Empires, c'est la persuasion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumière où l'Europe est parvenue, on sent bien que cette conviction des esprits, qui opere une obéissance libre, aisée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas foudoyer des *penseurs*, qui peut-être deviendroient suspects ou corrompus dès qu'ils seroient mercenaires, qu'ils permettent du moins aux esprits supérieurs de veiller en quelque sorte sur le bien public. Tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie. Il doit l'éclairer s'il le peut. Son droit, c'est son talent. Citoyen obscur ou distingué, quels que soient son rang ou sa naissance, son esprit toujours noble, prend ses titres dans ses lumières. Son tribunal, c'est la nation entière ; son juge est le public, non le despote qui ne l'entend pas, ou le Ministre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, sans doute ;

mais il est toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penser, que de l'abandonner à sa pente, à sa fougue. La raison & la vérité triomphent de l'audace des esprits ardents, qui ne s'empotent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la persécution. Rois & Ministres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous serez heureux. Ne craignez alors ni les esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchants. Celle des cœurs est bien plus dangereuse: car la vertu s'aigrit & s'indigne jusqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'est que celui de la nation. Quiconque divise en deux cet intérêt si simple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque les volontés particulières sont substituées à l'ordre établi. Les loix, & les loix seules doivent régner. Cette règle universelle n'est pas un joug pour le citoyen, mais une force qui le protège, une vigilance qui assure sa tranquillité. Il se croit libre; & cette opinion qui fait son bonheur décide de sa soumission. Les fantaisies arbitraires d'un administrateur inquiet & entreprenant viennent-elles renverser cet heureux système; les peuples qui, par habitude, par préjugé ou par amour-propre, sont assez généralement portés à regarder le gouvernement sous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illusion que rien ne peut remplacer.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsqu'elle persévère opiniâtement dans une erreur où elle est tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la ramèneront au vrai & au bon, loin d'affoiblir ses ressorts, les fortifieront.

Revenir d'une méprise dangereuse, ce n'est pas se démentir, ce n'est pas étaler aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en démontrer la sagesse & la droiture. Si leur respect devoit diminuer, ce seroit pour la puissance qui ne connoîtroit jamais ses torts ou les justifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsqu'elle sacrifie à l'éclat terrible & passager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aisance & le sang des peuples. Vainement cherche-t-on à justifier ces penchants destructeurs par des statues & des inscriptions. Ces monuments de l'arrogance & de la flatterie seront détruits un jour par le temps, ou renversés par la haine. Il n'y aura de mémoire respectée que celle du Prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ses sujets heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui; qui aura regardé son Empire comme sa famille; qui n'aura usé de son pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié. Son nom & son caractère seront généralement chéris. Les peres instruiront leur postérité du bonheur dont ils ont joui. Ces enfants le rediront à leurs neveux; & ce délicieux souvenir conservé d'âge en âge se perpétuera dans chaque foyer & dans tous les siècles.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque celui aux mains de qui la naissance ou l'élection ont mis les rênes du gouvernement, les laisse flotter au gré d'un hasard aveugle; lorsqu'il préfère un lâche repos à la dignité, à l'importance des fonctions dont il a été chargé. Son inaction est un crime, est une infamie. L'indulgence qu'on auroit eue pour ses fautes, on la refusera justement à son indolence. Cette sévérité sera d'autant plus légitime, que son caractère l'aura décidé à se laisser remplacer par les premiers

miers ambitieux qui se feront offerts, & presque nécessairement par des hommes incapables. Eût-il eu le bonheur infiniment rare de faire un bon choix, il seroit encore impardonnable, parce qu'il n'est pas permis de se décharger de ses devoirs sur d'autres. Il mourra sans avoir vécu. Son nom sera oublié; ou si l'on se souvient de lui, ce sera comme de ces Rois fainéants dont l'histoire a dédaigné avec raison de compter les années.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque les places qui décident du repos public, sont confiées à des intrigants vils & corrompus, lorsque la faveur obtient les récompenses dues aux services. Alors sont brisés ces ressorts puissants qui assurent la grandeur & la durée des Empires. Toute émulation s'éteint. Les citoyens éclairés & laborieux se cachent ou se retirent. Les méchants, les audacieux se montrent insolemment & prospèrent. La présomption, l'intérêt, les passions les plus défordonnées menent tout, décident de tout. On compte pour rien la justice. La vertu tombe dans l'avilissement, & les bienséances qui pourroient en quelque sorte la remplacer, sont regardées comme des préjugés antiques, comme des usages ridicules. Le découragement au-dedans, l'opprobre au-dehors : voilà ce qui reste à une nation autrefois puissante & respectée.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontents : mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique, c'est alors que le gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre-humain est ce qu'on veut qu'il soit; c'est la manière dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal.

Un Etat ne doit avoir qu'un objet, & cet objet est la félicité publique. Chaque Etat a sa manière

d'aller à ce but, & cette manière est son esprit, son principe auquel tout est subordonné.

Un peuple ne sauroit avoir d'industrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, sans confiance & sans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame, une nation n'est plus rien, un Prince est exposé à mille entreprises au-dehors, à mille dangers au-dedans. Méprisé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son Royaume & sur sa propre vie. C'est un bonheur pour une nation que le commerce, les arts & les sciences y fleurissent. C'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si facile à conduire que des esprits justes : mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la servitude. Donnez des peuples éclairés aux Monarques; laissez les brutes aux despotes.

Le despotisme s'éleve avec des soldats, & se dissout par eux. Dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croître. Dans sa force, c'est un frénétique qui déchire son corps avec ses bras. Dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfants, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Le gouvernement peut se diviser en législation & en politique. La législation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

III.  
Politique.

Les peuples sauvages & chasseurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les sociétés des temps anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'a-

voient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre en fixant les limites d'un Etat, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une Cour par les maîtresses ou les favoris du Prince, ils employoient des hommes éloquents; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'Ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout jusqu'à la justice, se décidoit par la force; où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits Etats qu'il multiplioit par sa constitution, les négociations n'avoient guere d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités que pour des treves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la Cour de Rome. Elle y étoit née des artifices qui avoient fondé le gouvernement des Papes. Comme les Pontifes influoient par les loix de la religion & par les regles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélitisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les Evêques établit de bonne heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle entroit dans presque toutes les entreprises, ou comme motif, ou comme moyen; & les Papes ne manquoient jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la Chrétienté, d'être instruits de tous les mouvements, & de profiter de tous les événements. Ils y avoient le plus grand intérêt: celui de parvenir à la monarchie universelle.

La barbarie des siècles où ce projet fut conçu ; n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit pour soumettre sans troupes des nations toujours armées ! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé ! Quelle adresse à remuer , à secouer les trônes les uns après les autres , pour les tenir tous dans la dépendance ! Un dessein si profond & si vaste ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté , ne sauroit convenir à une monarchie héréditaire , où les passions des Rois & les intrigues des Ministres mettent tant d'instabilité dans les affaires. Ce projet , & le plan général de conduite qu'il exige , ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif , où le chef est pris dans un corps toujours animé du même esprit , imbu des mêmes maximes ; où une Cour aristocratique gouverne le Prince , plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne étoit dans toute l'Europe , & faisoit les occasions d'agrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique , chaque Souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres Etats , à disputer les branches du pouvoir aux différents corps qui en étoient en possession , ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme : ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzième siècle fit éclore un autre ordre de choses. Quand les Princes eurent rassemblé leurs forces , ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors , les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontières. Le temps de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque Baron devoit toujours

lentement. C'étoient des escarmouchés entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un Prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différents Etats, les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillèrent. Il fallut des troupes réglées à la solde du Monarque, pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'Etat. La Couronne d'Angleterre cessa d'avoir des Provinces au cœur de la France : mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talents, les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naissance au système actuel de la politique moderne. Avant ces deux Rois, les deux nations Espagnole & Française, s'étoit disputé le Royaume de Naples, au nom des Maisons d'Arragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux Puissances étrangères. Les Allemands prirent part à ces mouvements, ou comme auxiliaires, ou comme intéressés. L'Empereur & le Pape s'y engagèrent avec presque toute la Chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attachèrent à leur sort les regards, les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les Puissances semblerent se partager entre deux maisons rivales, pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune seconda l'habileté, la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, son caractère emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de son côté, mais ne plia pas sans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de son pere, hérita des projets & des vues de son ambition, & trouva des temps favorables à son agrandissement. Il épuisa son Royaume d'hommes & de vaisseaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du Nouveau-Monde, & laissa une monarchie plus vaste, mais l'Espagne plus foible qu'elle n'avoit été sous son pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de sa maison qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il suivit du reste les principes erronnés, étroits, superstitieux & pédantesques de son prédécesseur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'Eglise ne cessa de dévorer l'Etat. L'Inquisition, ce monstre informe, qui cache sa tête dans les cieux & ses pieds dans les enfers, tarit la population dans sa racine, tandis que les guerres & les colonies en moissonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ses entreprises, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui se nuisent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne, de la foiblesse du Roi qu'il maîtrisoit, pour remplir son siecle de ses intrigues, & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne étoient comme liées par la Maison d'Autriche : à cette ligue, il opposa par contre-poids celle de la France avec la Suede. Ce systême auroit été l'ouvrage de son temps, s'il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave-Adolphe en-

chaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entière concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien, & la paix des Pyrénées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle ; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnément à cœur d'étendre leur Empire, en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux Princes ordinaires, nés sans aucun talent, & aux Monarques d'un esprit supérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulsion de l'âme à tout braver, qui fait les héros conquérants : ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on sema des allarmes utiles. On ne sauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'éleve des Puissances formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des Rois que la crainte opere la sûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'Europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce Monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin, les insultes de la France multipliées avec ses victoires, la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule, le mépris pour la foi des traités, son ton de hauteur & d'autorité, acheverent de

changer l'envie en haine , de répandre l'inquiétude. Les Princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé l'accroissement de sa puissance , sentirent la nécessité de réparer cette erreur de politique , & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une masse de forces supérieures à la sienne , pour l'empêcher de tyranniser les nations.

Des ligues se formerent , mais long-temps sans effet. Un seul homme fut les conduire & les animer. Echauffé de cet esprit public , qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuses , ce fut un Prince , mais né dans une république , qui se pénétra pour l'Europe entière de l'amour de la liberté , si naturel aux esprits justes. Cet homme tourna son ambition vers l'objet le plus élevé , le plus digne du temps où il vivoit. Jamais son intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui , il fut braver les défaites qu'il prévoyoit , attendant moins de succès de ses talents militaires , qu'une heureuse issue de sa patience & de son activité politique. Telle étoit la situation des choses , lorsque la succession au trône d'Espagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'Empire des Perses & celui des Romains , jamais une si riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le Prince qui auroit pu la joindre à sa couronne , seroit monté naturellement à cette monarchie universelle , dont le fantôme épouvantoit tous les esprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une Puissance déjà formidable , & tenir la balance égale entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon , qui seules y pouvoient aspirer par le droit du sang.

Des hommes versés dans la connoissance des mœurs & des affaires de l'Espagne , ont prétendu , si l'on en croit Bolingbrock , que , sans les hostilités

que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V aussi bon Espagnol que les Philippes ses prédécesseurs, & que le Conseil de France n'auroit eu aucune influence sur l'administration d'Espagne : mais que la guerre faite aux Espagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une Couronne, qui seule pouvoit les aider à prendre un Roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juste a été confirmée par un demi-siècle d'expérience. Jamais le génie Espagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Espagne, par le caractère de ses habitants, semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événements répondirent au vœu général. Les armées & les conseils de la quadruple alliance, prirent un égal ascendant sur l'ennemi commun. Au-lieu de ces campagnes languissantes & malheureuses qui avoient éprouvé, mais non rebuté le Prince d'Orange, on vit toutes les opérations réussir aux confédérés. La France, à son tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à sa ruine, lorsque la mort de l'Empereur la releva.

Alors on sentit que l'Archiduc Charles venant à hériter de tous les Etats de la Maison d'Autriche, s'il joignoit les Espagnes & les Indes à ce grand héritage, surmonté de la couronne impériale, auroit dans ses mains cette même puissance exorbitante que la guerre arrachoit à la Maison de Bourbon. Les ennemis de la France s'obstinoient cependant à détrôner Philippe V, sans songer à celui qui rempliroit sa place, tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, se lassoient d'une guerre dont les succès devenoient toujours des maux quand ils cessoient d'être des remèdes.

Cette diversité d'opinions brouilla les alliés, &

cette dissention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient se promettre de leurs prospérités. Les meilleures barrières dont on pouvoit couvrir les Provinces des alliés, étoit de découvrir les frontières de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ses voisins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute puissance forte qui se met en défense, projette d'attaquer. Philippe resta sur le trône d'Espagne, & les bords du Rhin, la Flandre restèrent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occasion ne s'est présentée pour réparer l'imprudence commise à la paix d'Utrecht. La France a toujours conservé sa supériorité dans le continent ; mais la fortune en a souvent diminué les influences. Les bassins de la balance politique ne seront jamais dans un parfait équilibre, ni assez justes pour déterminer les degrés de puissance avec une exacte précision. Peut-être même ce système d'égalité n'est-il qu'une chimère. La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune solidité, tant qu'ils ne sont faits qu'entre des Souverains absolus, & non entre des nations. Ces actes doivent subsister entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la sûreté qui sont leurs plus grands biens : mais un despote sacrifie toujours ses sujets à son inquiétude, & ses engagements à son ambition.

Mais ce n'est pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru jusqu'à nos jours. Depuis un demi-siècle, le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les Puissances du continent mesuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ses ligues, ses traités & ses combinaisons, mettoit

toujours en équilibre, un peuple maritime formoit, pour ainsi dire, un nouveau système, & soumettoit par son industrie la terre à la mer, comme la nature l'y a soumise elle-même par ses loix. Elle créoit ou développoit ce vaste commerce qui a pour base une excellente agriculture, des manufactures florissantes, & les plus riches possessions des quatre parties du monde. C'est cette espèce de monarchie universelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque Etat maritime la liberté, la puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un système de bien public fondé sur l'équité naturelle. Ici, la justice est l'expression de l'intérêt général. On ne sauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les ressources que leur offrent le climat & le sol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils sont nés.

Si les lumières étoient assez répandues en Europe, & que chaque nation connût ses droits & ses vrais biens, ni le continent, ni l'océan ne se feroient mutuellement la loi : mais il s'établirait une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'industrie & de puissance, qui les feroit tous communiquer ensemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueillerait sur l'élément qui lui est propre. Les divers Etats auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les Provinces d'un même Empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'est celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ses ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, sans préparer & avancer son affermissement. Sans doute, il est des moments où la fortune offre tout-à-coup un grand accroissement de

puissance à un peuple : mais une prospérité subite est peu durable. Souvent il vaudroit mieux soutenir des rivaux , que de les opprimer. Sparte refusa de rendre Athenes esclave , & Rome se repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de sentiments épargneroit bien des mensonges , bien des crimes à la politique , qui , depuis deux ou trois siècles , a eu des objets plus variés & plus importants. Son action étoit autrefois très-resserrée. Rarement passoit-elle les frontières de chaque peuple. Sa sphere s'est singulièrement agrandie à mesure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé des liaisons entre elles. Elle a sur-tout reçu un accroissement immense , lorsque , par des découvertes heureuses ou malheureuses , toutes les parties de l'univers ont été subordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acqueroit la politique multiplioit ses opérations , chaque Puissance crut convenable à ses intérêts de fixer dans les Cours étrangères des agents qui n'y avoient été employés que pour un temps fort court. L'habitude de traiter sans interruption donna naissance à des maximes inconnues jusqu'à cette époque. A la franchise , à la célérité des négociations passageres , succéderent des longueurs & des ruses. On se tâta , on s'étudia ; on chercha à se lasser , à se surprendre réciproquement. Les secrets qui n'avoient pu être pénétrés devinrent le prix de l'or , & la corruption acheva ce que l'intrigue avoit commencé.

Il paroissoit nécessaire d'offrir des aliments continuels à cet esprit d'inquiétude qu'on avoit versé dans l'ame de tous les Ambassadeurs. Semblable à l'insecte insidieux qui fabrique ses filets dans l'obscurité , la politique tendit sa toile au milieu de l'Europe , & l'attacha en quelque maniere à toutes

les Cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un seul fil sans les tirer tous. Le moindre Souverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes Puissances. Deux petits Princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, sans être croisés ou secondés par les Cours de Vienne, de Versailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans tous les cabinets, pour un léger arrondissement de terrain. Le sang des peuples est la seule chose qu'on ne marchandé pas. Une guerre est décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart sont des ignorants qui traitent avec quelques hommes instruits. Le Chancelier Oxenstiern ordonnoit à son fils de se disposer à partir pour la Westphalie, où devoient se pacifier les troubles de l'Empire... *Mais, répondit le jeune homme, je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commission...* Je vous y préparerai, lui repliqua son pere. Quinze jours après, sans avoir parlé depuis à son fils, Oxenstiern lui dit : *Mon fils, vous partirez demain...* *Mais, mon pere, vous m'aviez promis de m'instruire, & vous n'en avez rien fait ?...* *Allez toujours,* ajouta l'expérimenté Ministre, en haussant les épaules, *& vous verrez par quels hommes le monde est gouverné.* Il y a peut-être deux ou trois cabinets sages & judicieux en Europe. Tout le reste est livré à des intrigants, parvenus au maniement des affaires par les passions & les plaisirs honteux d'un maître & de ses maîtresses. Un homme arrive à l'administration sans la connoître; prend le premier systême qu'on offre à son caprice; le suit sans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumieres;

renverse tout l'édifice de ses prédécesseurs pour jeter les fondements du sien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, Ministre, fut : *Le Conseil a changé de maximes*. Ce mot qui se trouva bon une fois dans la bouche d'un seul homme, peut-être n'est-il pas un des successeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou pensé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-seulement de mesurer le faste de leur dépense, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place, mais aussi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur esprit par l'influence de leur autorité.

Quand une nation est grande & puissante, que doivent être ceux qui la gouvernent ? La Cour & le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les Ministres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raison, parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement devroient être réglés par les besoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelle que soit leur origine, sont gouvernées presque toutes par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractère des Princes.

Qu'un Roi soit foible & changeant, son gouvernement variera comme ses Ministres, & sa politique avec son gouvernement. Il aura tour-à-tour des Ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni système, ni suite dans sa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront assavoir des vues & des mesures constantes. La poli-

tique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour & du moment; c'est-à-dire selon l'humeur du Prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaisons subordonnées à l'instabilité du Ministère, sous un regne foible & changeant.

Une autre cause de cette instabilité, c'est la jalousie réciproque des dépositaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de sa conscience & de ses lumières, croise, par une basse jalousie, une opération utile dont la gloire appartiendrait à son rival. Le lendemain celui-ci joue un rôle aussi infâme. Le Souverain accorde alternativement ce qu'il avoit refusé, ou refuse ce qu'il avoit accordé. Il sera toujours facile au négociateur de deviner quel est de ses Ministres le dernier qu'il a consulté, mais il lui est impossible de pressentir quel sera son dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adressera-t-il? A l'avarice & aux femmes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par un homme. A l'avarice & aux hommes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'Ambassadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le seul qui puisse lui réussir. C'est l'or : & quoi encore? l'or qu'il substituera à la plus profonde politique. Mais si, par un hasard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque son effet, que fera-t-il? Il ne lui reste qu'à solliciter son rappel.

Mais le sort des nations & l'intérêt politique sont bien différents dans les gouvernements républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée d'un ministère, ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général, qui vit & se perpétue dans la nation, est la seule règle des négociations. Ce n'est

pas qu'un citoyen puissant, un démagogue éloquent, ne puisse entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique : mais on en revient aisément. Là, les fautes sont des leçons, comme les succès. Ce sont de grands événements, & non des hommes, qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramènent toujours à ses intérêts permanents, & tous les engagements y cedent à la loi suprême. Là, c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspects ou odieuses les constitutions populaires à tous les Souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers. Aussi s'aperçoit-on d'une conspiration secrète entre toutes les monarchies, pour détruire & saper insensiblement les Etats libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs : elle passera, par les écrits publics, dans les âmes éclairées, & par la tyrannie dans l'âme du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instruments du despotisme en deviendront les destructeurs ; & les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour sa défense.

IV.  
Guerre.

Ici j'allois parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injustice, par l'ambition ou par la vengeance, rassemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés, les précipite

cipite les uns sur les autres , trempe la terre de leur sang , la jonche de leurs cadavres , & prépare la pâture aux animaux qui les suivent , mais qui sont moins féroces qu'eux.

Tout-à-coup je me suis arrêté , & je me suis demandé , qu'est-ce que la paix ? Existe-t-elle ? Ici , au centre de ma propre cité , une multitude d'intérêts opposés aux miens me pressent , & je les repousse. J'ai passé les limites de l'espace que j'appelle ma patrie ; on me regarde avec inquiétude ; on s'approche de moi ; on m'interroge ; qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? J'obtiens un lit , & j'allois prendre un peu de repos , lorsqu'un cri subit me force de m'éloigner. Je suis proscrit , si je reste ; & demain des assassins qui parlent ma langue , incendieront l'asyle où je fus reçu , égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curiosité ou le desir de m'instruire me promene dans une autre contrée ; je l'observe , je deviens suspect , & un espion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma manière qui n'est pas celle du pays ? le prêtre & le bourreau m'entourent ; je m'enfuis , en disant avec douleur : la paix ! Cette paix si désirée n'existe donc nulle part !

Cependant l'homme de bien a ses rêves ; & j'avouerai que , témoins des progrès des connoissances qui ont affoibli tant de préjugés , & porté dans les mœurs tant de douceur , je m'écriai : que l'esprit de discorde cesse ou se perpétue entre les nations , non , il n'est pas possible que l'art infernal des combats s'éternise ! Il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionneront seront maudits ; & le moment où ces redoutables instruments de mort seront généralement brisés ne sauroit être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérants qui aimoient mieux être la terreur de leurs

voisins que les peres de leurs sujets , & envahir des Provinces que de gagner des cœurs ; qui vouloient que les cris de la douleur fussent le seul hymne qui accompagnât leurs victoires ; qui élevoient les monuments lugubres destinés à immortaliser leur fureur & leur vanité sur des campagnes qu'ils avoient dépouillées , sur des cités qu'ils avoient réduites en cendres , sur des cadavres que leur glaive avoit entassés , qui prétendoient que l'histoire de leur regne ne fût que le souvenir des maux qu'ils auroient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité sur les sujets de son admiration. Aveugle & rampante , elle ne se prosternerá plus devant ceux qui la fouloient aux pieds. Les fléaux seront regardés comme des fléaux ; & des crimes éclatants cesseront d'occuper les veilles ou les talents des grands artistes. Les Princes eux-mêmes partageront la sagesse de leur siècle. La voix de la philosophie ira réveiller au fond de leurs ames des sentiments trop long-temps assoupis , & leur inspirera de l'horreur & du mépris pour une gloire sanguinaire. Ils seront affermis dans ces idées par les ministres de la religion , qui , usant du privilege sacré de leur état , les traîneront au tribunal du grand juge , où ils auroient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haines ou à leurs caprices. S'il étoit arrêté dans les décrets du ciel que les Souverains persévéreront dans leur frénésie , ces innombrables hordes d'affassins qu'on soudoie , jetteront leurs armes loin d'eux. Remplis d'une juste horreur pour leur détestable métier , d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faisoit de leurs bras & de leur courage , ils enverront leurs insensés despotes vuides eux-mêmes leurs querelles.

Mon illusion dura peu. Bientôt je pensai que les disputes des Rois ne finiroient non plus que leurs

passions, & qu'elles ne pourroient se décider que par le fer. Je pensai qu'on ne dégoûteroit jamais des horreurs de la guerre des peuples qui, tandis que toutes les cruautés, toutes les dévastations possibles s'exerçoient sans scrupule & sans remords sur le théâtre des discordes, trouvoient encore dans leurs paisibles foyers qu'il n'y avoit pas assez de sièges, assez de batailles, assez de catastrophes pour satisfaire leur curiosité, pour amuser leur oisiveté. Je pensai qu'il n'y avoit rien de raisonnable & d'humain à se promettre d'un troupeau de bouchers subtilernes, qui, loin de s'abandonner au désespoir, de s'arracher les cheveux, de se détester & de verser des ruisseaux de larmes à l'aspect d'une vaste plaine, semée de membres déchirés, la traversoient d'un air triomphant, trempant leurs pieds dans le sang, marchant sur les cadavres de leurs amis, de leurs ennemis, & mêlant des chants d'allégresse aux accents plaintifs des moribonds. Il me sembla que j'entendois le discours d'un de ces tigres, qui, mêlant la flatterie à la férocité, disoit à un Monarque consterné à l'aspect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitants & encore chauds : *Seigneur, ce n'est pas nous, ce sont ceux-là qui sont trop heureux ;* & arrêta dans les yeux du jeune Prince des larmes prêtes à couler, des larmes qu'il auroit dû hâter en lui disant : » Tiens, regarde » les effets de ton ambition, de ta folie, de tes » fureurs, des nôtres ; & sens descendre sur tes » joues les gouttes de sang qui tombent du laurier » dont nous venons de ceindre ton front ». D'affligeantes réflexions me plongèrent dans la tristesse, & ce ne fut pas sur le champ que je repris le fil de mes idées, & que je dis :

La guerre fut de tous les temps & de tous les pays ; mais l'art militaire ne se trouve que dans cer-

tains siècles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituerent & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnerent & conquièrent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, dûrent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menerent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'Empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appelée *la bataille*, ou l'armée. La noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces appanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un temps où le cheval faisoit la distinction du Gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le Chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches, alors la cavalerie décidoit du sort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme siècles, l'Europe n'avoit, pour ainsi dire, que de la cavalerie. L'adresse & la force des hommes ne se montroient plus à la lutte, au ceste, dans l'exercice des bras & dans tous les muscles du corps: mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance au galop.

Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errants qu'à des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérants, qui portoit par-tout ses droits dans son épée, qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guere aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes où l'on étoit gardé par des murs & des eaux?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siècles une guerre sans interruption entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattants qu'on combattoit sans cesse. Il falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les Rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, & à des temps marqués. Les Seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les règles emportoient tout le temps à la guerre, comme elles consomment tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin, les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laisserent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les Rois leverent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut là l'origine de l'abaissement de la noblesse, & de l'accroissement de la monarchie; de

la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale que pour tomber un jour sous le despotisme des Rois, tant le genre-humain semble né pour l'esclavage! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice, & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des soldats. Ceux-ci furent distribués dans les différentes places du Royaume, sous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi: mais au fond, pour contenir & opprimer les sujets. Les Officiers, les Commandants, les Gouverneurs, furent des instrumens toujours armés contre la nation même. Ils cessèrent de se regarder, eux & leurs soldats, comme des citoyens de l'Etat, dévoués uniquement à la défense des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le Royaume que le Roi, prêts à égorger, en son nom, & leurs peres & leurs freres. Enfin, la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenses & de grands préparatifs, des forges, des magasins, des arsenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des Rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté étoit un homme nul ou perdu; un cheval sans guide portoit le trouble & le désordre par tous les rangs. L'artillerie & la mousqueterie faisoient, dans les escadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin, les hommes pouvoient s'acheter & se discipliner à moins de fraix que les chevaux: c'est ce qui fit que les Rois eurent aisément des soldats.

C'est ainsi que l'innovation de Charles VII, fu-

neffe à ses fujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par son exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut besoin de se tenir en défense contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un temps où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les Princes eussent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au-lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vite, qu'elle paroiffoit le seul remede au danger d'une invasion, le seul garant de la fécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoiffances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La maniere de combattre que les Suiffes avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaiffes, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque Puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suiffes sentant le besoin qu'on avoit de leurs bras, & se faifant acheter trop cher, il fallut se résoudre à s'en passer, & composer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandoit que la force du corps, & la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent presque à la réputation de l'in-

fanterie Suisse, sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine & de lenteur un genre de milice qui contraignoit tous les mouvements, & qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légère sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérèrent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composèrent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit, cessoient par-tout l'usage & le service de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La constitution nationale n'avoit guere permis durant des siècles aux différents peuples, de franchir les barrières de leurs Etats pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontières, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arrière-ban des nations, parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre, mais les Rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur personne ou de leur famille, sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les Princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples; mais uniquement pour affoiblir ou pour soumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps contre l'autorité absolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combustion. On vit les

Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Espagnols tout-à-la-fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguifant, en trempant leurs armes dans leur sang, se formerent dans la science de se battre & de se détruire avec un ordre, une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les François contre les François; mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un Roi bigot & despote; d'un Prince superstitieux & sanguinaire; de deux Philippes & d'un Duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une république sortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'Inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places: tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands Etats n'avoient besoin que de fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre plusieurs Princes, furent hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Nassau, armé pour assurer l'indépendance de sa patrie, renouvelloit la science des fortifications, la passion de la gloire pouffoit Gustave à chercher, sur les traces des anciens, les principes presque entièrement perdus de la guerre de campagne. Il eut la gloire de les trouver, de les appliquer, de les répandre: mais s'il en faut croire les

juges les plus expérimentés, il n'y mit pas les modifications qu'auroit exigées la différence des esprits, des constitutions & des armes. Ses élèves, tout grands Capitaines qu'ils étoient, n'osèrent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui ; & cette timide circonspection empêcha les changements, arrêta les progrès qu'on auroit dû faire. Seulement, Cohorn & Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe sur l'art de défendre, mais sur-tout d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui se remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus, il arriva que, malgré son caractère bouillant & impétueux, le François se montra plus propre qu'aucun peuple aux sieges, & qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience & le sang-froid qui lui manquent le plus souvent dans les autres opérations militaires.

Le Roi de Prusse parut, & avec lui naquit un ordre inconnu de choses. Sans se laisser imposer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avoient précédé, ce Prince créa une tactique presque entièrement nouvelle. Il fit voir que des troupes, en quelque nombre qu'elles fussent, pouvoient être disciplinées & manœuvrières ; que les mouvements des plus grandes armées n'étoient pas assujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus foibles corps, & que les mêmes ressorts qui mettoient en action un bataillon, pouvoient, bien maniés, combinés par un grand Général, faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développements savants dont personne n'avoit eu l'idée ; & donnant, en quelque sorte, l'avantage aux jambes sur les bras, il introduisit dans ses évolutions, dans ses marches, une célérité devenue nécessaire & presque décisive depuis que les armées ont été si malheureusement multipliées, &

qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce Prince qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talents; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens; enfin, ce Monarque qui mérita plus que tout autre d'attacher son nom à son siècle, & qui aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection dont elle ne peut heureusement que descendre, Frédéric a vu l'Europe entière se jeter avec enthousiasme sur ses institutions. A l'exemple du peuple Romain, qui en s'instruisant à l'école de ses ennemis, s'étoit mis en état de leur résister, de les vaincre, de les asservir, les nations modernes ont voulu copier un voisin redoutable par sa capacité militaire, & qui pouvoit devenir dangereux par ses succès. Ont-elles atteint leur but? sans doute, on a réussi à imiter quelques pratiques extérieures de sa discipline: mais ses grands principes ont-ils été bien saisis, bien approfondis, bien combinés? il seroit peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine sublime & terrible seroit devenue commune aux Puissances, l'usage en seroit-il égales pour toutes? Les Prussiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connoissent ni les intrigues des Cours, ni les délices des villes, ni l'oisiveté des campagnes. Leurs drapeaux sont leur toit; des chants guerriers, leur amusement; les récits de leurs premiers exploits, leur conversation; de nouveaux lauriers, le motif de leurs espérances. Sans cesse sous les armes, sans cesse dans les exercices, ils ont continuellement sous les yeux l'image, presque la réalité d'une guerre savante & opiniâtre, soit qu'ils soient réunis dans

des camps, soit qu'ils soient dispersés dans des garnisons.

Militaires de tous les pays, opposez à ce tableau celui de votre éducation, de vos loix, de vos mœurs, & comparez-vous à de tels hommes, si vous l'osez. Le son des trompettes vous tirera, j'y consens, de votre assoupissement. Du bal, des spectacles, du sein de vos maîtresses, vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue passagere tiendra-t-elle lieu de cette vigilance, de cette activité, de cette application, de cette prévoyance qui seules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne? Un corps énervé par de molles habitudes résistera-t-il aux horreurs de la disette, à la rigueur des faisous, à la diversité des climats? Un esprit dominé par le goût des plaisirs, se pliera-t-il à des méditations suivies, profondes & sérieuses? Dans un cœur rempli d'objets frivoles & divers, ne s'en trouvera-t-il aucun qui soit l'écueil du courage? Sur les bords du Pô, du Rhin, du Danube; au milieu de ces destructions, de ces ravages qui suivent toujours ses pas, un François couvert de poussiere, épuisé de forces, dénué de tout, ne tournera-t-il pas ses tristes regards vers les bords riants de la Loire ou de la Seine? Ne soupirera-t-il pas après ces fêtes ingénieuses, ces douces liaisons, ces sociétés charmantes; après tant de voluptés qu'il y a laissées, & qui l'y attendent? Imbu de l'absurde & malheureux préjugé que la guerre, qui est un métier pour les autres nations, n'est qu'un état pour lui, ne quittera-t-il pas les camps aussi-tôt qu'il croira le pouvoir, sans exposer trop ouvertement sa réputation? Si l'exemple ou les circonstances ne lui permettent pas de suivre son inclination, n'épuisera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour

métamorphoser un fourrage en amusement, ou pour étaler son luxe à la tête d'une tranchée ? Le dégoût de ses devoirs & son indifférence pour la chose publique, ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différents & une autre conduite ?

Ce n'est pas au Roi de Prusse, c'est à Louis XIV qu'il faut attribuer cette excessive multiplication de troupes qui nous offre le spectacle de la guerre jusque dans le sein de la paix. En tenant toujours sur pied des armées prodigieuses, l'orgueilleux Monarque réduisit ses voisins ou ses ennemis à des efforts à-peu-près semblables. La contagion gagna même les Princes trop foibles pour allumer des incendies, trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le sang de leurs légions aux grandes Puissances, & le nombre des soldats s'éleva peu-à-peu en Europe jusqu'à deux millions.

On parle avec horreur des siècles de barbarie, & cependant la guerre étoit alors un état violent, un temps d'orage : aujourd'hui, c'est presque un état naturel. La plupart des gouvernements sont ou deviennent militaires. La perfection même de la discipline en est une preuve. La sûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, soit que les troupes y passent ou qu'elles y séjournent, la police qui regne autour des camps & dans les places de garnison, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout est soumis au pouvoir des armes.

Heureusement les hostilités de nos jours ne ressemblent pas à celles des temps anciens. A ces époques éloignées, les Provinces conquises étoient dévastées; les villes prises réduites en cendres; les citoyens vaincus, égorgés ou réduits en servitude. La guerre est aujourd'hui beaucoup moins cruelle.

Après le combat, il n'y a plus d'atrocités. On respecte les prisonniers. Les cités ne sont plus détruites, ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples assujettis en contributions, équivaut à peine à ce qu'ils payoient d'impôts avant leur désastre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens, leur état se trouve n'avoir pas changé. Des traités assument-ils au vainqueur leur soumission, ils jouissent des mêmes avantages que tous les sujets, quelquefois même de plusieurs prérogatives très-importantes. Aussi les nations, même les moins éclairées, s'occupent-elles peu de ces dissensions des Princes. Aussi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouvernement à gouvernement. Aussi veroient-elles ces événements d'un œil tout-à-fait indifférent, sans l'obligation de soudoyer les mercenaires chargés d'appuyer l'ambition, l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercenaires sont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui est précisément nécessaire pour les empêcher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes, les Généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les instruments de guerre, que leur entretien a fait le désespoir des peuples. Pour subvenir à ces dépenses, il a fallu surcharger toutes les classes de la société, qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la dernière, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts & la difficulté des recouvrements font mourir de faim & de misère ces mêmes familles qui sont les meres & les nourrices des armées.

Si une oppression universelle est le premier inconvénient de la multiplication de soldats, leur oisiveté en est le second. Qu'on les occupe sans excès,

mais sans relâche , aussi-tôt que le bruit des armes aura cessé de se faire entendre , & leurs mœurs seront moins dissolues , moins contagieuses ; les forces pour supporter les fatigues de leur profession ne leur manqueront plus , & leur santé sera rarement altérée ; on ne les verra plus consumés par la faim , par l'ennui & par le chagrin ; la désertion & les querelles cesseront d'être communes parmi eux ; après le temps de leur service , ils pourront être encore utiles à la société. Pour une modique augmentation de solde , ils feront gayement les chemins par lesquels ils doivent marcher ; ils applaniront les montagnes qu'ils doivent gravir ; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre ; ils creuseront les canaux qui doivent porter leurs subsistances ; ils perfectionneront les ports dans lesquels ils doivent s'embarquer ; ils délivreront le peuple de la plus cruelle , de la plus ignominieuse des vexations , la corvée. Après avoir expié dans des travaux utiles , le malheur d'être dévoués par état à désoler la terre , à en massacrer les habitants , peut-être cesseront-ils d'être détestés ; peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avoient saisi ces vérités , & en avoient fait la base de leur conduite. Comment est-il arrivé que nous , autrefois les esclaves , & aujourd'hui les disciples de ces maîtres du monde , nous nous soyons si fort écartés sur ce point important de leurs principes ? C'est que l'Europe a cru , c'est que l'Europe croit encore , que des mains destinées à manier des armes , à cueillir des lauriers , feroient avilies par des instruments uniquement maniés par les dernières classes du peuple. Jusques à quand cet absurde préjugé formé dans des temps barbares , subsistera-t-il ? Jusques à quand ferons-nous au douzième siècle ?

Troisième inconvénient : augmentation de sol-

dat, diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantent des soldats; où les enfants s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chansons guerrières; où l'éducation dénaturait les hommes, faisoit d'eux des êtres d'une nouvelle espèce, tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos pères, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres, & les guerres plus décisives. Il falloit être noble ou riche pour faire le service militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit sous les drapeaux que des volontaires. Les engagements finissoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de sang & de cette fierté de sentiments, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prient par leur paie, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement! Quel honneur d'aspirer au commandement des armées sous la maligne influence des Cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crime; où l'on confie le ministère de la guerre à un protégé, qui ne s'est distingué dans aucune occasion, & à qui l'art n'est connu ni par la pratique ni par la méditation; où une favorite trace, avec des mouches, sur une carte étendue sur sa toilette, la marche que suivront les armées; où, pour livrer une bataille, il faut envoyer solliciter la permission de la Cour, délai funeste pendant lequel l'ennemi

L'ennemi a changé de position, & le moment de la victoire s'est perdu; où, à l'insu du Prince, on a quelquefois ordonné à un Général, sous peine de disgrâce, de se laisser battre; où la jalousie, la haine, mille autres motifs détestables, font échouer les espérances d'une campagne heureuse; où, par négligence ou par foiblesse, on laisse manquer les camps de vivres, de fourrages & de munitions; où celui qui doit obéir, s'arrêter ou marcher, exécuter des mouvements combinés, trahit son chef, & brave la discipline, sans compromettre sa tête? Aussi, hormis les Empires naissants & les moments de crise, plus il y a de soldats dans un Etat, plus la nation s'affoiblit; & plus un Etat s'affoiblit, plus on multiplie les soldats.

Quatrième inconvénient : la multiplication de la milice achemine au despotisme. Les troupes nombreuses, les places fortes, les magasins & les arsenaux, peuvent empêcher les invasions : mais en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le sauvent pas des attentats d'un despote. Tant de soldats ne font que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus foible est alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les seules armes, il brave l'opinion, & force les volontés. Avec des soldats, il leve des impôts; avec des impôts, il leve des soldats. Il croit exercer & manifester sa puissance, en détruisant ce qu'il a créé : mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement sa milice, sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain qu'il arme des bras toujours levés sur la tête du peuple. Si ses sujets tremblent devant ses troupes, ses troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille est celle d'un Royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes sous un joug

étranger, parce qu'avec un conquérant, il reste de l'espérance, & qu'avec un despote, on ne sent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes sont bientôt insolentes & détestées; les familles se dessèchent & dépérissent dans la stérilité de la misère & du libertinage. L'esprit de désunion & de haine gagne entre tous les Etats, alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, & se livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, il les vanne, il les presse dans sa main, les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre, qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.

V.  
Marine.

Les anciens nous ont transmis presque tous les arts qui sont ressuscités avec les lettres : mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sidon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglants : mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainsi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares qui dévorèrent le cadavre & le squelette

de Rome , vinrent de la mer Baltique , sur des radeaux ou des pirogues , ravager & piller nos côtes de l'océan , mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages , mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course , & ne savoient guere se battre que sur terre.

Enfin , le hasard ou la Chine donna la bouffole à l'Europe , & la bouffole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord , les enhardit à tenter les plus longues courses , à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres , à fixer par eux les longitudes , & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'est ou à l'ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur , à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes , l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation , pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant elle débuta par des galeres qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne , fut celle de Lépante , qui fut livrée , il y a deux cents ans , entre deux cents cinq galeres des Chrétiens , & deux cents soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé , l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avoit le double du commerce , des richesses , de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs , ces galeres n'étoient ni si longues , ni si larges que celles de nos jours , comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiour-

me confiftoit en cent cinquante rameurs, & les trou- pes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâ- timent. Aujourd'hui Venife a de plus belles gale- res, & moins de puiffance fur cette mer qu'elle époufe, & que d'autres fillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des for- çats; il falloit de plus forts vaiiffeaux pour des fol- dats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, Roi de toutes les Ef- pagnes & des deux Indes, employa tous les chan- tiers d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poffédoit alors, à conftruire des navi- res d'une grandeur, d'une force extraordinaire; & fa flotte prit le nom de *l'invincible Armada*. Elle étoit compofée de cent trente vaiiffeaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus fur l'océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, fuivoient cette flotte, voguoient & combattoient fous fes aîles. L'enflure Espagnole du feizieme fie- cle s'eft prodigieufement appesantie fur une descrip- tion exagérée & pompeufe de cet armement fi for- midable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admi- ration il y a deux fiecles, ferviroit de rifée aujour- d'hui. Les plus grands de ces vaiiffeaux ne feroient que du troifieme rang dans nos efcadres. Ils étoient fi peffamment armés & fi mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient prefque fe remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manoevre dans des temps orageux. Les matelots étoient auffi lourds que les vaiiffeaux étoient maffifs, les pilotes pref- qu'auffi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoiffoient déjà toute la foi- bleffe & le peu d'habileté de leurs ennemis fur la mer, fe reposerent du foin de leur défaite fur leur inexpérience. Contents d'éviter l'abordage de ces peffantes machines, ils en brûlerent une partie. Quel-

ques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désarmés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus: abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chute de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des Rois. Lorsque cette république levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les Etats, la persécution lui préparoit des citoyens. L'Inquisition que la Maison d'Autriche vouloit étendre dans les pays de sa domination, les bûchers que Henri II allumoit en France, les émissaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre, tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mer dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faisoient presque tout le commerce de l'Europe sous un même Souverain, que sa puissance & son ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à sa tyrannie, excités par le ressentiment & le besoin, se firent corsaires, & se formerent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais qu'ils détestoient. La France

& l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la Maison d'Autriche dans les progrès de la république naissante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoissoient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurèrent des établissemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquisitions avant qu'on pût en être jaloux, & se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie, & de toutes les mers, par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favorisèrent quelque temps cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin, Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au-lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales, & cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva, du moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis : mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuisé, du moins ralenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV, voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son Royaume, ce Prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris ; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jeter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & son ami Sully de-

voient pourtant avoir conçu le projet : mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siècle de la nation Française. Louis, qui faisoit du moins toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, fit passer dans l'ame de ses sujets la passion qui le dévorait. Cinq ports furent ouverts à la marine militaire. On créa des chantiers & des arsenaux, également commodes & magnifiques. L'art des constructions, encore très-imparfait par-tout, reçut des regles moins incertaines. Un code fort supérieur à celui des autres nations, & qui depuis leur servit de guide, obtint la sanction des loix. Des hommes de mer sortirent, pour ainsi dire, comme tout formés du sein de l'océan. En moins de vingt ans, les rades du Royaume comptèrent cent vaisseaux de ligne.

Ces forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, presque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Française, fut en 1692, lorsque avec quarante vaisseaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un Roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II sentit un plaisir involontaire en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales, & il étoit impossible qu'il fût autrement.

Accoutumé à mettre plus de fierté que de mé-

thode dans ses entreprises, plus jaloux de paroître puissant que de l'être en effet, Louis XIV avoit commencé par poser le faite de sa marine guerriere avant d'en avoir assuré les fondemens. L'unique base solide qu'on eût pu lui donner, c'eût été une navigation marchande, vive, étendue, & il n'en existoit presque pas un commencement dans le Royaume. Le commerce des Indes Orientales ne faisoit que de naître. Les Hollandois s'étoient approprié le peu de denrées que produisoient alors les isles de l'Amérique. On n'avoit pas songé à donner aux grandes pêcheries l'extension dont elles étoient susceptibles. Les rades du Nord ne recevoient pas un navire François, & celles du Sud n'en voyoient que rarement. L'Etat avoit abandonné jusqu'à son cabotage à des étrangers. N'étoit-ce donc pas une nécessité qu'au premier échec remarquable que recevroit cet orgueilleux étalage de puissance, le colosse croulât, & que l'illusion fût dissipée?

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la premiere sur toutes les mers, s' imagine aisément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au temps de César, tantôt elle veut avoir régné sur l'océan, du moins au neuvieme siecle. Peut-être un jour, les Corfes, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la Méditerranée. Telle est la vanité de l'homme; il a besoin d'agrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui subsiste avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere chrétienne jusqu'au seizieme siecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas besoin, tant qu'ils fu-

rent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick : mais sur-tout de Gênes & de Venise, qui savoient seules construire & conduire une marine ; qui fournissoient les navigateurs & les Amiraux ; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verzani, ces hommes divins, par qui le monde est devenu si grand. Elisabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseaux, pour courir sur les ennemis de l'Etat. Cette permission forma des soldats matelots. La Reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embrassa Drake, en le créant Chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I & Charles I ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône : mais les Commandants de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts avoit peu de nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illustrèrent la marine Angloise.

Charles II, en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son regne jusqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II, son frere, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand Amiral avant d'être Roi, il

avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes par les signaux des pavillons. Heureux s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre ! Quand le Prince d'Orange, son gendre, prit sa couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette Puissance est sur mer ce qu'étoit Rome sur la terre quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'est dans la paix comme dans la guerre, le pivot de ses espérances. Aussi leve-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique pour avoir des hommes de mer.

Les fondemens de cette Puissance furent jettés au milieu du dernier siècle par ce fameux acte de navigation qui assuroit aux Anglois toutes les productions de leur vaste Empire, & qui leur promettoit une grande partie de celles des autres régions. Par cette loi, on sembloit dire à chaque peuple de ne penser qu'à soi. Cependant cette leçon a été inutile jusqu'à nos jours, & aucun gouvernement ne l'a prise pour règle de sa conduite. Il est possible que les yeux s'ouvrent & qu'ils s'ouvrent bientôt : mais la grande-Bretagne aura toujours joui pendant plus d'un siècle des fruits de sa prévoyance, & peut-être acquis, dans ce long intervalle, assez de force pour perpétuer ses avantages. On

doit la croire disposée à employer tous les moyens possibles, pour arrêter l'explosion de cette mine que le temps creuse d'une main lente sous les fondements de sa fortune, & à déclarer la guerre au premier qui tentera d'y mettre le feu. Ses flottes redoutables attendent avec impatience le signal des hostilités. Leur activité & leur vigilance ont redoublé, depuis qu'il a été décidé que les prises appartiendroient en totalité aux Officiers & à l'équipage du vaisseau vainqueur; depuis que l'Etat a accordé une gratification de cent trente-deux livres dix sols à chacun des combattants qui s'élanceroit sur un navire ennemi, pris ou coulé à fond. Cet appât du gain fera, s'il le faut, augmenté par d'autres récompenses. Les nations, si habituellement divisées par leurs intérêts & leurs jalousies, se concerteront-elles pour réprimer tant d'audace; & si une seule l'entreprend séparément, sortira-t-elle avec succès de cette terrible lutte?

La marine est un nouveau genre de puissance qui a donné, en quelque sorte, l'univers à l'Europe. Cette partie si bornée du globe a acquis, par les escadres, un empire absolu sur les autres beaucoup plus étendues. Elle s'y est emparée des contrées qui étoient à sa bienséance, & a mis dans sa dépendance les habitants & les productions de toutes. Une supériorité si avantageuse durera toujours, à moins que quelque événement, qu'il est impossible de prévoir, ne dégoûtât nos descendants d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur restera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promèneront le destin des peuples, elles feront le levier du monde.

Mais ce n'est pas seulement aux extrémités de la terre ou dans des régions barbares que les vaisseaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action

s'est fait vivement sentir , même au milieu de nous ; & a dérangé les anciens systêmes. Il s'est formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a passé aux nations maritimes. Comme la nature de leurs forces les rapprochoit de tous les pays qui bordent l'océan & ses différents golfes, il leur a été possible de faire du bien ou du mal à plus d'Etats : elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de considération & plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernements que leur situation mettoit à portée de les partager , & il n'en est presque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réussir.

Puisque la nature a décidé que les hommes s'agiteroient éternellement sur notre planète, & qu'ils la fatigueroient sans cesse par leur inquiétude, c'est un bonheur pour les temps modernes que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une Puissance qui a des côtes à garder ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses, des troupes innombrables, des arsenaux de toute espece, une double provision de moyens & de ressources pour exécuter ses projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité. Ses guerres sont peut-être aussi fréquentes, aussi sanglantes ; mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systêmes. Il y a plus d'efforts & moins de secousses. Toutes les passions y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales qui est le commerce.

L'importance où s'est élevée la marine, conduira,

avec le temps, tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il est susceptible. Jusqu'au milieu du dernier siècle, des routines vagues présidoient à la construction des vaisseaux. *On ne fait ce que la mer veut*, étoit encore un proverbe. A cette époque, la géométrie porta son attention sur cet art qui devenoit tous les jours plus intéressant, & y appliqua quelques-uns de ses principes. Depuis elle s'en est occupée plus sérieusement, & toujours avec succès. Cependant on est bien éloigné des démonstrations, puisqu'il regne tant de variété dans les dimensions que suivent les différents ateliers.

A mesure que la marine devenoit une science, c'étoit une nécessité qu'elle fût étudiée par ceux qui suivoient cette profession. On parvint lentement, mais enfin on parvint à leur faire comprendre que les Commandants qui auroient des idées générales fondées sur des regles mathématiques, auroient une grande supériorité sur des Officiers qui, n'ayant que des habitudes, ne pourroient juger des choses qu'ils auroient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auroient déjà vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés, & des jeunes gens y furent instruits dans la tactique navale & dans d'autres connoissances aussi importantes.

C'étoit quelque chose, mais ce n'étoit pas tout. Dans un métier où la disposition de la mer & des courants, le mouvement des vaisseaux, la force & la variété des vents, les fréquents accidents du feu, la rupture ordinaire des voiles & des cordages, cent autres circonstances multiplient à l'infini les combinaisons; où, sous le tonnerre du canon & au milieu des plus grands dangers, il faut prendre sur le champ un parti qui décide de la victoire & de la fuite; où les résolutions doivent être si rapi-

des qu'elles paroissent plutôt l'effet du sentiment que le fruit de la réflexion : dans une telle profession, la théorie la plus savante ne sauroit suffire. Dénuée de ce coup-d'œil sûr & rapide que la pratique seule & la pratique la plus suivie peut donner, elle perdrait en méditations le temps de l'action. Il faut donc que l'expérience acheve l'homme de mer que l'étude des sciences exactes aura commencé. Cette réunion doit se faire avec le temps partout où il y a des navigateurs, mais nulle part aussi promptement que dans une isle, parce que les arts se perfectionnent plutôt où ils sont d'une nécessité plus indispensable.

Par la même raison, il y aura de meilleurs & plus de matelots, mais seront-ils traités avec la justice & l'humanité qui leur sont dues ? Un d'eux, qui a heureusement échappé aux feux dévorants de la ligne, à l'horreur des tempêtes, à l'intempérie des climats, revient d'un voyage de plusieurs années & des extrémités du globe. Son épouse l'attend avec impatience ; ses enfants soupirent après la vue d'un pere dont on leur a cent fois répété le nom ; lui-même il charme ses ennuis par le doux espoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde ; il hâte, par ses desirs, le moment délicieux où il soulagera son cœur dans les tendres embrassements de sa famille. Tout-à-coup, à l'approche du rivage, à la vue de sa patrie, on l'arrache avec violence du navire, où, pour enrichir ses concitoyens, il vient de braver les flots, & il se voit précipité par d'infâmes satellites dans une flotte où trente, quarante mille de ses braves compagnons doivent partager son infortune jusqu'à la fin des hostilités. C'est vainement que leurs larmes couleront, c'est vainement qu'ils réclameront les loix ; leur destinée est irrévocablement fixée. Voilà une

foible image des atrocités de la presse Angloise.

Dans nos gouvernements absolus, c'est une autre méthode plus cruelle peut-être en effet, quoique en apparence plus modérée. Le matelot y est enrôlé, & enrôlé pour sa vie. On le met en mouvement, on le retient dans l'inaction, quand on veut & comme on veut. Un caprice décide de sa solde, un caprice règle l'époque où elle lui sera payée. Durant la paix, durant la guerre, il n'a jamais de volonté qui lui soit propre : sans cesse il est sous la verge d'un despote subalterne le plus souvent injuste, féroce & intéressé. La plus grande différence que j'observerois entre la presse & les classes, c'est que l'une est une servitude passagere, & que l'esclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologistes, des admirateurs peut-être de ces usages inhumains. Il faut, vous dira-t-on, que dans l'état de société, les volontés particulières soient soumises à la volonté générale, & que les convenances des individus soient sacrifiées aux besoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations & de tous les âges. C'est sur cette base unique que les institutions, bien ou mal conçues, ont été fondées. Jamais elles ne s'écarteront de ce point central sans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute, la république doit être servie, & doit l'être par ses citoyens : mais n'est-il pas de la justice que chacun y contribue selon ses moyens ? Faut-il que, pour conserver à un millionnaire, souvent injuste, la jouissance entière de sa fortune & de ses délices, on réduise l'infortuné matelot au sacrifice des deux tiers de son salaire, des besoins de sa famille, du plus précieux des biens, la liberté. La patrie ne seroit-elle pas servie avec plus de zèle,

de vigueur & d'intelligence par des hommes qui lui voueroient volontairement les facultés physiques & morales qu'ils ont acquises ou exercées sur toutes les mers, que par des esclaves nécessairement & sans cesse occupés du soin de briser leurs chaînes? Mal-à-propos, les administrateurs des Empires diroient-ils pour justifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuseroient aux combats leurs bras & leur courage, si on ne les y traînoit contre leurs penchans. Tout assure qu'ils ne demanderoient pas mieux que d'exercer leur profession, & il est démontré que quand ils y auroient quelque répugnance, des nécessités toujours naissantes les y forceroient.

Le dirons-nous? & pourquoi ne le dirions-nous pas? les gouvernements sont aussi convaincus que ceux qui les censurent, du tort qu'ils font à leurs matelots: mais ils aiment mieux ériger la tyrannie en principe, que de convenir de l'impossibilité où ils sont d'être justes. Dans l'état actuel des choses, tous, quelques-uns principalement, ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettoit. Jusqu'ici leur orgueil n'a pu se résoudre à descendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étoient enivrés, dont ils avoient enivré leurs voisins. Le moment arrivera pourtant, & il ne doit pas être éloigné, où ce sera une nécessité de proportionner les armemens aux ressources d'un fisc obéré. Ce sera une époque heureuse pour l'Europe si elle suit un si bel exemple. Cette partie du monde, qui compte aujourd'hui trois cents quatre-vingt-douze vaisseaux de ligne, & quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, tirera de grands avantages de cette révolution. L'océan fera sillonné alors par moins de flottes, & sur-tout par des flottes moins nombreuses. La navigation marchande s'enrichira des débris

débris de la marine militaire ; & le commerce recevra dans l'univers entier une extension nouvelle.

Le commerce ne produit rien lui-même , il n'est pas créateur. Ses fonctions se réduisent à des échanges. Par son ministère , une ville , une Province , une nation , une partie du globe sont débarassées de ce qui leur est inutile ; par son ministère , elles reçoivent ce qui leur manque. Les besoins respectifs de la société des hommes l'occupent sans cesse. Ses lumières , ses fonds , ses veilles , tout est consacré à cet office honorable & nécessaire. Son action n'existeroit pas sans les arts & la culture : mais sans son action , la culture & les arts feroient peu de chose. En parcourant la terre , en franchissant les mers , en levant les obstacles qui s'opposoient à la communication des peuples , en étendant la sphere des besoins & le desir des jouissances , il multiplie les travaux , il encourage l'industrie , il devient en quelque sorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négociants dont l'histoire ait conservé le souvenir. Situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie & l'Afrique , pour recevoir & pour répandre toutes les richesses de ces vastes contrées , ils ne fonderent des colonies , ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr , ils étoient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage , ils jetterent les fondemens d'une république qui commença par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succéderent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre : mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux , en Italie , toutes les richesses de l'Afrique , de l'Asie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi , tout perdu , le commerce retourna , pour

VI.  
Commerce;

ainsi dire , à sa source vers l'Orient. C'est-là qu'il se fixa , tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'Empire fut divisé. Les armes & la guerre restèrent dans l'Occident : mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant , où couloient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuiserent en Asie toutes les fureurs de zèle & d'ambition , de guerre & de fanatisme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapportèrent dans nos climats le goût du luxe Asiatique , & elles racheterent par un genre de commerce & d'industrie , le sang & la population qu'elles avoient coûté. Trois siècles de guerre & de voyage en Orient donnerent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consommation interne : ils préparèrent cette effervescence de génie & d'activité qui , depuis , s'exhala & se déploya dans la conquête des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique ; mais avec lenteur & circonspection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux & de combats ; qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte Occidentale de cette vaste région , qu'ils se hasardèrent à doubler le cap de Bonne-Espérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable étoit réservé à Vasco de Gama , qui , en 1497 , atteignit enfin le Malabar , où devoient se porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Asie. Tel fut le théâtre de la grandeur Portugaise.

Tandis que cette nation avoit les marchandises , l'Espagne s'emparoit de ce qui les achete , des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule , mais encore une matière de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reste , & comme signe , & comme marchandise. Toutes les

nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes, négligerent les arts & la culture. Pensant que l'or devoit tout leur donner, sans songer au travail qui seul attire l'or, elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'industrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richesses qu'elles acquéroient; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols & les Portugais devinrent ou restèrent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, sans terres & sans mines. Aussi-tôt que ces intrépides républicains furent réfugiés au sein de l'Océan avec leur divinité tutélaire, la liberté, ils s'aperçurent que leurs marais ne seroient jamais que le siege de leur domicile, & qu'il leur faudroit chercher ailleurs des ressources & des subsistances. Leur vue se promena sur la face du globe, & ils se dirent: » Notre domaine » est le monde entier: nous en jouirons par la navigation & par le commerce. Les révolutions qui » se passeront sur ce théâtre immense & continuellement agité, ne nous feront jamais étrangères. » L'indolence & l'activité, l'esclavage & l'indépendance, la barbarie & la civilisation, l'opulence & » la pauvreté, la culture & l'industrie, les achats & » les ventes, les vices & les vertus des hommes, » tout tournera à notre avantage. Nous encouragerons les travaux des nations, ou nous arrêterons leur fortune; nous les pousserons à la guerre, ou nous travaillerons à rétablir le calme entre elles, selon qu'il conviendra à nos intérêts. »

Jusqu'à cette époque , la Flandre avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies qui s'en étoient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes , prirent sa place , & devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les Puissances qui avoient à faire plus ou moins d'échanges.

Ce premier succès ne borna pas l'ambition de la nouvelle république. Après avoir appelé dans ses ports les productions des autres contrées , ses navigateurs allèrent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magasin immense , où ce que fournissoient les divers climats se trouvoit réuni ; & cette réunion de tant d'objets importants augmenta toujours , à mesure que les besoins des peuples se multiplioient , avec les moyens de les satisfaire. Une marchandise attiroit une marchandise. Les denrées de l'ancien monde appelloient celles du nouveau. Un acheteur amenoit des acheteurs , & les trésors acquis étoient une voie assurée pour en acquérir encore.

Tout favorisa la naissance & les progrès du commerce de la république : sa position sur les bords de la mer , à l'embouchure de plusieurs grandes rivières : sa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ses liaisons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne , qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de son terrain qui forçoit ses habitants à devenir pêcheurs , navigateurs , courtiers , banquiers , voituriers , commissionnaires ; à vivre , en un mot , d'industrie au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat & du sol , pour établir & hâter sa prospérité. La liberté de son gouvernement , qui ouvrit un asyle à tous les étrangers mécontents du leur , la liberté de sa religion , qui

laissoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'est-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion universelle de toutes les ames justes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin, la république commerçante fut tourner à son profit tous les événements, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotisme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotisme nourrissoit chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

L'industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui seme la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres Puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précéderent la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contre-poison. Ce fut elle qui la première envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances qu'une augmentation d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation, ce fut là l'esprit de son gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuse constitu-

tion, c'est l'Etat ou la nation entiere : toujours fans doute avec le desir de dominer qui renferme celui d'affervir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guere plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour-à-tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se sont long-temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que dans la fermentation où l'Europe se trouvoit de son temps, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Par ses soins s'éleverent de tous côtés des manufactures. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent, tout acquit dans les établissemens dont il dirigeoit les opérations, une perfection que les autres ateliers ne pouvoient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts, il en falloit posséder les matériaux. La culture en fut encouragée selon la diversité des climats & du territoire. On en demanda quelques-uns aux Provinces même du Royaume, & les autres aux colonies que le hasard lui avoit données dans le Nouveau-Monde, comme à tous les navigateurs, qui, depuis un siecle, infestoient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, & sur les matieres premières, & sur

la main-d'œuvre. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoient laisser long-temps ses rivaux en-arrière ; & la France jouit encore de sa supériorité sur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'Etat, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure, le François domine sur toutes les cours, dans toutes les régions, pour ce qui est d'agrément ou de magnificence ; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par les mœurs simples & rustiques qui font les vertus guerrières ; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres, par des coups d'autorité sans principe & sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des ressources de son opulence & des ressorts de son activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu & de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ses ambitieux voisins s'enrichir des dépouilles de la mer & des deux Indes. Son action a été gênée même sur ses frontières, continuellement ravagées par des guerres destructives, & jusques dans l'intérieur de ses Provinces par la nature d'une constitution singulièrement compliquée. Il falloit beaucoup de temps, des lumières étendues & de grands efforts pour établir un commerce de quelque importance dans une région que tout sembloit en repousser. Cette époque approche. Déjà le lin & le chanvre sont vivement cultivés, & reçoivent

une forme agréable. On travaille la laine & le coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou sont perfectionnées. Si, comme le caractère laborieux & solide de ses habitants permet de l'espérer, l'Empire parvient jamais à payer avec ses productions, avec ses manufactures, les manufactures, les productions qu'il est réduit à tirer d'ailleurs, & à retenir dans son sein l'argent qui sort de ses mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il seroit absurde d'annoncer aux nations du Nord une destinée aussi brillante, quoique le commerce ait aussi commencé d'améliorer leur sort. Le fer de leur âpre climat, qui ne seroit autrefois qu'à leur destruction mutuelle, a été converti en des usages utiles au genre-humain; & une partie de celui qu'ils livroient brut n'est vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles n'avoient pas, avant que la navigation eût reçu cette prodigieuse extension qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont porter eux-mêmes dans des rades étrangères, & cette activité étend leurs idées, leurs opérations & leurs bénéfices.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est infinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore

plus heureux d'énerver l'espece humaine sous les toits des ateliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus & d'une vie entièrement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oisives qui jouissent des délices du luxe, au séjour des intrigues & des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple : mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire ; dans les villes maritimes, à naviguer ; dans le centre d'un Etat, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature : sans cesse il la modifie, & sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolissent & dégradent l'espece, elle s'endurcit & se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des temps héroïques. Sans doute, il est facile, il est beau de peindre les Romains avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes les nations oisives ou commerçantes, policées ou féroces ; brisant ou méprisant les vases de Corinthe, plus heureux sous des dieux d'argille qu'avec les statues d'or de leurs Empereurs de boue. Mais il est encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses, qui roulent sans cesse autour du globe, pour le défricher & l'ap-

propre à l'homme ; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie , tous les germes reproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'Océan , aux entrailles des rochers , ou de nouveaux soutiens , ou de nouvelles jouissances ; remuer & soulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémisphères , par les progrès heureux de l'art de naviguer , comme des ponts volants de communication , qui rejoignent un continent à l'autre ; suivre toutes les routes du soleil , franchir les barrières annuelles , & passer des tropiques aux pôles sous les aîles des vents ; ouvrir , en un mot , toutes les sources de la population & de la volupté , pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors , peut-être , que la divinité contemple avec plaisir son ouvrage , & ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des astres , il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre , que les conditions n'en sont pas simples , abstraites & déterminées comme en géométrie : mais dépendent des caprices des hommes & de l'instabilité de mille événements compliqués. Cette justesse de combinaisons que devoient avoir Cromwel & Richelieu , l'un pour détruire , l'autre pour cimenter le despotisme des Rois , il la possède , & va plus loin : car il embrasse les deux mondes dans son coup-d'œil , & dirige ses opérations sur une infinité de rapports , qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'Etat , ou même au philosophe , de saisir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons , sur l'abondance , la disette , la qualité des den-

rées, sur le départ ou le retour des vaisseaux; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandises, dans la masse & le choix des approvisionnements, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les suites que peut avoir sous la Zone Torride l'alliance de deux nations du Nord; les progrès, soit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera sur l'Afrique & sur l'Amérique la chute d'une Puissance d'Europe dans l'Inde; les stagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'industrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches du commerce, & le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles: en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, & de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession du négociant, & ce n'est pas toute son étendue.

Le commerce est une science qui demande encore plus la connoissance des hommes que des choses. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les conduisent. Il faut donc traiter avec eux, en apparence, comme si l'on étoit assuré de leur bonne foi, & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous les principes.

Presque tous les hommes sont honnêtes hors de leur état: mais il n'y en a que peu qui, dans l'exercice de leur profession, se conforment aux regles d'une

probité scrupuleuse. Ce vice qui regne, depuis la première jusqu'à la dernière des conditions, naît du grand nombre des malversations introduites par le temps, excusées par l'usage. L'intérêt personnel & l'habitude générale en dérobent le crime & la bassesse. *Je fais, dit-on, comme font les autres;* & l'on se plie à des actions contre lesquelles la conscience cesse bientôt de réclamer.

Ces espèces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui se les permettent. Communes à toutes les professions, ne s'expiant-elles pas les unes par les autres? Je reprends dans la bourse de ceux qui traitent avec moi, ce que ceux avec lesquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand, un ouvrier, un particulier, quel qu'il soit, souffre la vexation sourde & secrète de tous ceux à qui ses besoins journaliers l'adressent, sans avoir jamais son recours sur aucun d'eux? Puisque tout se compense par une injustice générale, tout est aussi-bien que sous un état de justice rigoureuse.

Mais peut-il y avoir aucune sorte de compensation entre ces rapines de détail d'une classe de citoyens sur toutes les autres, & celles-ci sur la première? Toutes les professions ont-elles un besoin égal des autres? Plusieurs, exposées à des vexations qui se renouvellent sans cesse, ne manquent-elles pas la plupart d'occasions de vexer à leur tour? Les circonstances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations? Ces observations paroîtront peut-être minutieuses. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme sage pourra-t-il penser qu'il soit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément & presque d'un consentement universel dans tous les Etats; que la masse d'une nation soit corrompue, & d'une cor-

ruption qui n'a ni frein, ni limite, & qu'il y ait bien loin d'un larcin autorisé, & journallement répété, à quelque injustice que ce puisse être?

Cependant, il faut bien qu'on croie le mal sans remède, au moins pour les industries de détail, puisque toute la morale applicable à ceux qui les exercent, se réduit à ces maximes: » Tâchez de » n'être point décrié dans votre profession. Si vous » vendez plus cher que les autres, ayez au moins » la réputation de vendre de meilleures marchan- » dises. Gagnez le plus que vous pourrez. Sur-tout » n'ayez pas deux prix. Faites votre fortune, & » faites-la le plus promptement. Si vous n'êtes ni » mal famé, ni déshonoré, tout est bien ». On pourroit substituer à ces principes, des principes plus honnêtes; mais ce seroit inutilement. Les petits profits journaliers; ces économies mesquines, qui font la ressource essentielle de quelques professions, abaissent l'ame, l'avilissent, y éteignent tout sentiment de dignité, & il n'y a rien de vraiment louable à recommander, ni à attendre d'une espèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en est pas ainsi de ceux dont les spéculations embrassent toutes les contrées de la terre; dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profession; & il est presque inutile de dire à la plupart d'entre eux: ayez de la bonne foi, parce que la mauvaise foi en vous nuisant à vous-même, nuirait aussi à vos concitoyens, & calomnieroit votre nation.

N'abusez point de votre crédit; c'est-à-dire qu'en cas de revers inattendus, vos propres fonds puissent remplacer les fonds que vous avez obte-

nus de la confiance qu'ont eue vos correspondants dans vos lumieres, dans vos talents, dans votre probité. Qu'on vous voie, au milieu du renversement de votre fortune, comme ces grands arbres que la foudre a frappés, & qui conservent cependant toute leur majesté.

Vous vous méfiez d'autant plus de vous-mêmes, que presque toujours vous êtes les seuls juges de votre probité.

Je fais bien que si vous êtes opulents, vous ferez toujours honorés aux yeux de la multitude: mais aux vôtres? Si votre propre estime vous touche peu, entassez des monceaux d'or sur des monceaux d'or, & soyez heureux, si l'homme immoral peut l'être.

Il vous reste, & il doit vous rester des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richesses mal acquises, qu'il faudra restituer; à moins que vous ne braviez, en insensés, un juge prêt à vous en demander un compte sévère.

Servez toutes les nations: mais quelque avantage qu'une spéculation vous présente, renoncez-y si vous nuisez à la vôtre.

Que votre parole soit sacrée. Ruinez-vous, s'il le faut, plutôt que d'y manquer, & montrez que l'honneur vous est plus précieux que l'or.

N'embrassez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que soit votre tête, quelque étendue de génie que vous ayez, songez que la journée commune de l'homme laborieux n'a guere plus de six heures, & que toutes les affaires qui l'exigeroient plus longue, seroient abandonnées nécessairement à vos coopérateurs subalternes. Bientôt il se formeroit autour de vous un cahos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités du sommet

de la prospérité où vous vous croyez, dans l'abyme sans fond de l'infortune.

Je ne cesserai de vous crier, de l'ordre, de l'ordre. Sans ordre, tout devient incertain. Rien ne se fait, ou tout se fait à la hâte & mal. La négligence & la précipitation rendent également les entreprises ruineuses.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement assez honnête, pour qu'un particulier doive le secourir de son crédit, je vous exhorte à en courir les hasards : mais que ce secours n'excede pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays, mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être subordonné aux loix de l'honneur & de la justice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes & votre désespoir à une Cour qui vous payera froidement du motif de la nécessité publique, & de l'offre honteuse d'un sauf-conduit. Ce n'est pas dans le ministère d'une nation, c'est en vous que l'étranger & le citoyen ont eu confiance. C'est dans vos mains qu'ils ont déposé leurs fonds ; & rien ne peut vous sauver de leurs reproches & de ceux de votre conscience, si vous en avez une.

Vous ferez bien sages, si vous ne formez d'autres entreprises que celles qui peuvent échouer, sans attrister votre famille & sans troubler votre repos.

Ne soyez ni pusillanimes, ni téméraires. La pusillanimité vous fixeroit dans la médiocrité ; la témérité vous raviroit en un jour le fruit du travail de plusieurs années.

Il n'y a nulle comparaison entre la fortune & le crédit. La fortune, sans crédit, est peu de chose. Le crédit, sans fortune, n'a point de limites. Tant

que le crédit reste , la ruine n'est pas consommée. Le moindre ébranlement en crédit peut être suivi du dernier désastre. J'ai vu qu'au bout de vingt années , on n'avoit pas encore oublié que la caisse d'une compagnie opulente avoit été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une espece de miracle qui puisse faire cesser une allarme qui se répand en un clin-d'œil d'un hémisphere de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de son crédit , que le militaire de son honneur.

Si vous avez de l'élévation dans l'ame , vous aimerez mieux servir vos concitoyens avec moins d'avantage , que l'étranger avec moins de hafards , moins de peines & plus de profits.

Suivez une spéculation honnête , de préférence à une spéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant , le banquier , le commissionnaire , cosmopolites par état , n'étoient citoyens d'aucun pays. Faites cesser ce propos injurieux.

Si , quand vous quitterez le commerce , vous ne jouissez parmi vos concitoyens que de la considération accordée à de grandes richesses , vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvoit vous rendre.

Le mépris de la richesse est peut-être incompatible avec l'esprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet esprit seroit exclusif du sentiment de l'honneur.

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre classes de citoyens : au philosophe qui cherche la vérité , qui éclaire les nations , & qui prêche d'exemple la vertu aux hommes : au magistrat qui fait tenir égale  
la

la balance de la justice : au militaire qui défend sa patrie ; & au commerçant honnête qui l'enrichit & qui l'honore. J'oubliois l'agriculteur qui la nourrit, & je lui en demande pardon.

Si le négociant ne se voit pas lui-même dans ce rang distingué des citoyens , il ne s'estime pas assez. Il oublie que, dans sa matinée, quelques traits de sa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute basse jalousie de la prospérité d'un autre. Si vous traversez ses opérations sans motif, vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ses opérations, & que vous vous les appropriez, vous l'aurez volé.

L'influence de l'or est aussi funeste aux particuliers, qu'aux nations. Si vous n'y prenez garde, vous en aurez l'ivresse. Après avoir entassé, vous voudrez entasser encore, & vous deviendriez avares ou dissipateurs. Avares, vous serez durs, & le sentiment de la commisération, de la bienfaisance s'éteindra en vous. Dissipateurs, après avoir consumé vos belles années à acquérir la richesse, vous serez jettés dans l'indigence par des dépenses extravagantes ; & si vous échappez à ce malheur, vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourse à l'homme industrieux & malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie & après votre mort, consacrez une portion de votre fortune à quelques monuments d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers, si cette dépense les afflige !

Songez que quand celui qui n'a que de la richesse vient à mourir, il n'y a rien de perdu.

Ces maximes, que nous nous sommes permis de rappeler, ont toujours été, seront toujours vraies.

S'il arrivoit qu'elles parussent problématiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions, il faudroit s'en prendre à l'autorité publique. Par-tout le fisc avide & rampant encourage à des injustices particulieres par les injustices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts sans nombre dont il le surcharge. Il dégrade les négociants par les soupçons injurieux qu'il ne cesse de jeter sur leur probité. Il rend, en quelque sorte, la fraude nécessaire, par la funeste invention des monopoles.

Qu'est-ce donc que le monopole? C'est le privilege exclusif d'un citoyen sur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition, tout homme sensé s'arrête, & dit: Entre des citoyens, tous égaux, tous servant la société, tous contribuant à ses charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entr'eux peut-il avoir un droit dont un autre soit légitimement privé? Quelle est donc cette chose si sacrée par sa nature, qu'un homme, quel qu'il soit, ne puisse l'acquérir si elle lui manque, ou s'en défaire si elle lui appartient.

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilege, ce seroit sans doute le Souverain. Cependant il ne le peut pas; car il n'est que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier; mais alors c'est un acte de déférence, & non la conséquence d'une prérogative qui seroit nécessairement tyrannique. Que si le Souverain ne peut se l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais si contre la nature des choses, il existe un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, & où le chef se soit toutefois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été

la suite de cette infraction au droit général ? La ré-  
volte, sans doute ? Non, cela auroit dû être, mais  
n'a pas été. Et pourquoi ? C'est qu'une société est  
un assemblage d'hommes occupés de différentes  
fonctions, divisés d'intérêt, jaloux, pusillanimes,  
préférant la jouissance paisible de ce qu'on leur laisse  
à la défense armée de ce qu'on leur enlève, vivant  
à côté les uns des autres, se pressant sans aucun  
concours de volontés ; c'est que ce concert, si rai-  
sonnable, si utile, quand il subsisteroit entr'eux,  
ne leur donneroit ni le courage, ni la force qui  
leur manque, ni par conséquent ou l'espoir de vain-  
cre, ou la résolution de périr ; c'est qu'ils verroient  
pour eux un danger éminent dans une tentative  
infructueuse, & qu'ils ne verroient dans le succès  
que l'avantage de leurs descendants, qu'ils aiment  
moins qu'eux. . . . Cependant il est arrivé quelque-  
fois. . . . Oui, par l'enthousiasme du fanatisme. . . .

Mais en quelque contrée que le monopole ait  
eu lieu, qu'y a-t-il produit ? Ce qu'il y a produit ?  
la dévastation. Les privilèges exclusifs ont ruiné  
l'Ancien & le Nouveau-Monde. Aucune colonie  
naissante dans l'autre hémisphère dont ils n'ayent  
prolongé la foiblesse ou qu'ils n'ayent étouffée au  
berceau. Sous le nôtre, aucune contrée florissante  
dont ils n'ayent détruit la splendeur ; aucune entre-  
prise, quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'ayent dé-  
tériorée ; aucune circonstance plus ou moins flat-  
teuse qu'ils n'ayent tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela est-il arrivé ? Ce  
n'étoit point une fatalité, c'étoit une nécessité. Cela  
s'est fait, parce qu'il falloit que cela se fît. Et pour-  
quoi ? C'est qu'un possesseur privilégié, quelque puis-  
sant qu'il soit, ne peut jamais avoir ni le crédit, ni  
les ressources d'une nation entière. C'est que son  
monopole ne pouvant toujours durer, il en tire

parti le plus rapidement qu'il peut; il ne voit que le moment. Tout ce qui est au-delà du terme de son exclusif, n'est rien à ses yeux. Il aime mieux être moins riche sans attendre, que plus riche en attendant. Par un instinct naturel à l'homme dont la jouissance est fondée sur l'injustice, la tyrannie & les vexations, il craint sans cesse la suppression d'un droit fatal à tous. C'est que son intérêt est tout pour lui, & que l'intérêt de la nation ne lui est rien. C'est que pour un petit bien, pour un avantage momentané, mais sûr, il ne balance pas à faire un grand mal, un mal durable. C'est qu'en mettant le pied dans le lieu de son exercice, le privilege exclusif y introduit avec lui le cortège de toutes les sortes de persécutions. C'est que par la folie, le vague, l'étendue ou l'extension des conditions de son octroi, & par la puissance de celui qui l'a accordé ou qui le protège, maître de tout, il s'immisce en tout, il gêne tout, il détruit tout, il découragera, il anéantira un genre d'industrie qui sert à tous, pour y forcer un genre d'industrie qui nuit à tous, mais qui lui sert; il prétendra commander au sol comme il a commandé aux bras, & il faudra qu'il cesse de produire ce qui lui est propre, pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir stérile: car il préférera la stérilité à une fertilité qui le croise, la disette qu'il ne sentira pas à l'abondance qui diminueroit ses rentrées. C'est que selon la nature de la chose dont il a le commerce exclusif, si elle est de première nécessité, il affamera tout-à-coup une contrée ou la mettra toute nue; si elle n'est pas de première nécessité, il parviendra à la rendre telle par des contre-coups, & affamera, mettra encore toute nue la contrée à laquelle il saura bien ôter les moyens de se la procurer. C'est qu'il est presque toujours pos-

sible à celui qui est vendeur unique, de se rendre, par des opérations aussi subtiles, aussi profondes qu'atroces, le seul acheteur, & qu'alors il met à la chose qu'il vend un prix aussi exorbitant, à celle qu'on est forcé de lui vendre un prix aussi bas qu'il lui plaît. C'est qu'alors le vendeur se dégoûtant d'une industrie, d'une culture, d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ses dépenses, tout périt. La nation tombe dans la misère.

Le terme de l'exclusif expire, & son possesseur se retire opulent : mais que produit l'opulence d'un seul élevé sur la ruine de la multitude ? Un grand mal. Si c'est un grand mal, pourquoi n'y a-t-on pas obvié ? Pourquoi ne s'y oppose-t-on pas ? Par le préjugé aussi *cruel* qu'*absurde*, qu'il est indifférent pour l'État, que la richesse soit dans la bourse de celui-ci ou de celui-là ; dans une ou plusieurs bourses. *Absurde*, parce que dans tous les cas, dans les grandes nécessités principalement, le Souverain s'adresse à la nation, c'est-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont presque rien, & qu'on acheve d'écraser par le peu qu'on en arrache, & à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne donnent jamais en proportion de ce qu'ils ont, & dont la contribution, fût-elle au niveau de leur richesse, ne rendroit jamais la centième partie de ce qu'on auroit obtenu sans exaction, sans plainte, d'un peuple nombreux & aisé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y auroit de l'inhumanité à condamner la multitude, à manquer & à souffrir.

Mais le privilège exclusif se donne-t-il pour rien ? Quelquefois. C'est alors une marque de reconnaissance ou pour de grands services, ou pour de longues bassesses, ou le résultat des intrigues d'une chaîne de subalternes, achetés, vendus, dont une des extrémités part des dernières conditions de la

société, l'autre touche au trône ; & c'est ce qu'on appelle la protection. Lorsqu'il se vend, est-il vendu son prix ? Jamais. Non, jamais, & pour plusieurs raisons. Il est impossible que le prix qu'on en tire puisse compenser le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation qui ne s'entend à rien, ni de son représentant, souvent aussi peu instruit, & quelquefois traître à son maître & à la patrie ; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours son acquisition d'après son moindre produit. Enfin, ces honteux marchés se faisant le plus souvent dans des temps de crise, l'administration accepte une somme peu proportionnée à la valeur réelle de la chose, mais avancée dans le moment d'un besoin, ou ce qui est plus ordinaire, d'une fantaisie urgente.

Et quel est, en dernière analyse, le résultat de ces opérations répétées, des désastres qui les suivent ? La ruine de l'Etat, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut se prononcer sans rougir, la nation est plongée dans la désolation. Au milieu de plusieurs millions de malheureux, s'élève la tête altière de quelques concussionnaires, gorgés de richesses, & insultant à la misère de tous. L'Empire énervé chancelle quelque temps au bord de l'abyme, dans lequel il tombe, aux éclats du mépris & de la risée de ses voisins ; à moins que le ciel ne lui suscite un fauteur qu'il attend, & qui ne vient pas toujours, ou que la persécution générale des scélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obstacles que les divers gouvernements mettent au commerce que leurs sujets font ou devroient faire entre eux, sont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendroit cette jalousie, presque moderne, des Puissances,

pour une conspiration secrète de se ruiner toutes, sans avantage pour aucune. Ceux qui conduisent les peuples mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des intrigants qui les entourent. Par-tout on repousse, par-tout on est repoussé. Quelques hommes ignorants, bas ou corrompus, ont rempli l'Europe, le monde entier de mille contraintes insoutenables qui se font de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse, qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable sans le savoir ni le vouloir, & l'on est arrêté, taxé, dépouillé, sans avoir de reproche à se faire. Tel est le commerce en temps de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourse, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance, & qu'il aille, le glaive à la main, couper les moissons d'un autre peuple; la faim qui, n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire subsister plusieurs Etats du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrieuses; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme si la mer devoit être divisée en arpents de même que la terre? Sans doute on voit le motif de ces guerres; on fait que la jalousie de commerce n'est qu'une ja-

lousie de Puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oïfiveté, parce qu'elle s'y dévoue.

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre : mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce, est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre, c'est une perte pour l'une & pour l'autre : car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraissent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuelle de la mer sur la terre, & de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrasement devient général ; & que les dissentions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de sang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tonnant d'un pôle à l'autre, entre l'Afrique, l'Asie & l'Amérique, sur l'Océan qui nous sépare du Nouveau-Monde, sur la vaste étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les Puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secouffes & frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats, & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient desséchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arrosent pas l'agriculture. Les emprunts de l'Etat ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses succomboient sous le faix des conquêtes ; & s'emparant

de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantissoient, pour ainsi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & souffroient des insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'esprit de discorde avoit passé des Souverains aux peuples. Les citoyens des divers Etats armoient pour se dépouiller réciproquement. On ne voyoit que vaisseaux marchands changés en vaisseaux corsaires. Ceux qui les montoient, n'étoient pas poussés par leurs besoins à ce vil métier. Quelques-uns avoient de la fortune, & des salaires avantageux s'offroient de toutes parts aux autres. Une passion effrénée pour le brigandage excitoit seule leur perversité. La rencontre d'un navigateur paisible les remplissoit d'une joie féroce qui se manifestoit par les plus vifs transports. Ils étoient cruels & homicides. Un ennemi plus heureux, plus fort ou plus hardi, pouvoit ravir à son tour leur proie, leur liberté, leur vie; mais la vue d'un péril si ordinaire ne ralentissoit ni leur avarice, ni leur rage. Cette frénésie n'étoit pas nouvelle. On l'avoit connue dans des siècles les plus reculés. Elle s'étoit perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même sans être pressé par l'aiguillon indomptable de la faim, cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'étoit jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à mesure que les mers ont fourni plus d'aliments à son avidité, à son inquiétude.

Les nations ne se convaincront-elles donc jamais de la nécessité de mettre fin à ces barbaries? Un frein qui les arrêteroit ne seroit-il pas d'une utilité sensible? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes soient abymées dans les gouffres de l'Océan avec les bâtimens qui les transportent, ou qu'elles

servent d'aliment aux vices & aux débauches de quelques vagabonds sans mœurs & sans principes? Cet aveuglement durera-t-il encore, ou les administrateurs des Empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumière? Si quelque jour on réussit à leur faire connoître leurs vrais intérêts, les intérêts essentiels des sociétés dont ils sont les chefs, leur politique ne se bornera pas à purger la mer des forbans, elle s'élèvera jusqu'à laisser un libre cours aux liaisons de leurs sujets respectifs durant ces hostilités meurtrières & destructives qui fatiguent, qui ravagent si souvent le globe.

Ils sont heureusement passés ces temps déplora- bles où les nations se battoient pour leur mutuel anéantissement. Les troubles qui divisent aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but si funeste. Rarement se proposa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injustice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les Empires. Sans doute, les Puissances belligé- rantes chercheront à se nuire, à s'affoiblir autant qu'il leur sera possible; mais si elles ne pouvoient faire que le mal qu'elles recevroient, ne seroit-il pas d'une utilité commune qu'on arrêtât ces calamités? Or, c'est ce qui arrive assez constamment lorsque la guerre suspend les opérations du commerce.

Alors un Etat repousse les productions & l'in- dustrie de l'Etat ennemi, & voit repousser ses pro- ductions & son industrie. C'est des deux côtés une diminution de travail, de gain & de jouissances. L'intervention des peuples neutres, dans ces cir- constances, n'est pas aussi favorable qu'on est peut- être accoutumé à le penser. Outre que leur minis- tere est nécessairement fort cher, ils cherchent en- core à s'élever sur les ruines de ceux qu'ils sem- blent servir. Ce que leur sol, ce que leurs ateliers peuvent fournir est substitué, autant qu'il est possi-

ble, à ce qui sortoit du sol & des ateliers des Puissances armées, qui souvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hostilités leur avoient fait perdre. Il sera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui se combattront de continuer, sans aucune entrave, les échanges qu'elles faisoient avant leurs querelles.

Toutes les vérités se tiennent. Que celle dont on vient d'établir l'importance dirige la conduite des gouvernements, & bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans le temps même de la plus profonde tranquillité, séparent les nations, quels que soient les rapports que la nature ou le hasard ayent formés entre elles.

Les démêlés les plus sanglants n'étoient autrefois qu'une explosion passagère, après laquelle chaque peuple se reposoit sur ses armes brisées ou triomphantes. La paix étoit la paix. Elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde. Tout Etat repousse les productions étrangères, ou par des prohibitions, ou par des gênes souvent équivalentes à des prohibitions; tout Etat refuse les siennes aux conditions qui pourroient les faire rechercher, en étendre la consommation. L'ardeur de se nuire réciproquement s'étend d'un pôle à l'autre. En vain la nature avoit réglé que, sous ses sages loix, chaque contrée seroit opulente, forte & heureuse de la richesse, de la puissance, du bonheur des autres. Elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance universelle, au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'isoler, & cette situation solitaire leur a fait desirer une prospérité exclusive. Alors le mal a été rendu pour le mal. On a opposé les artifices aux artifices, les proscriptions aux proscriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations se sont énervées en voulant énerver les nations riva-

les, & il étoit impossible qu'il en fût autrement. Les rapports du commerce sont tous très-intimes. Une de ses branches ne peut éprouver quelque contrariété, sans que les autres n'en ressentent le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'est un tout dont les diverses parties s'attirent, se soutiennent & se balancent. Il ressemble au corps humain dont toutes les parties sont affectées lorsqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étoient destinées.

Voulez-vous terminer les maux que des systèmes mal combinés ont faits à la terre entière ? abattez les funestes murs dont les nations se sont entourées. Rétablissez cette heureuse fraternité qui faisoit le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le sort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils soient soumis, quelque culte qu'ils professent, communiquent aussi librement entre eux que les habitants d'un hameau avec ceux d'un hameau voisin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même Empire ; c'est-à-dire sans droits, sans formalités, sans prédilection.

Alors, mais pas plutôt, le globe se remplira de productions, & de productions toutes d'une qualité exquisite. La manie des impositions, des prohibitions, réduisoit chaque Etat à cultiver des denrées que son sol, que son climat repoussent, & qui n'étoient jamais ni bonnes, ni abondantes. Il donnera une autre direction à ses travaux, lorsqu'il pourra satisfaire à ses besoins plus agréablement & à meilleur compte. Toute son activité se tournera vers les objets que la nature lui avoit destinés, & qui, étant ce qu'ils doivent être, trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors, mais pas plutôt, toutes les nations arriveront au degré de prospérité où il leur est permis d'aspirer : elles jouiront de leurs propres richesses & des richesses des autres nations. Les peuples qui avoient eu quelque succès dans le commerce, ont cru jusqu'à nos jours que leur voisin ne pourroit faire fleurir le sien qu'aux dépens du leur. Cette persuasion leur avoit fait jeter un œil inquiet & soupçonneux sur les efforts qu'il faisoit pour améliorer sa situation, les avoit poussés à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active & injuste des travaux dont ils redoutoient les conséquences. Ils changeront de conduite lorsqu'ils auront compris que l'ordre physique & moral est interverti par l'état actuel des choses; que l'oïveté d'une contrée nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs, ou parce qu'elle les prive de quelques jouissances; que l'industrie étrangère, loin de rétrécir la leur, l'élargira; que plus les biens se multiplieront autour d'eux, plus il leur sera facile d'étendre leurs commodités & leurs échanges; que leurs moissons & leurs ateliers tomberont nécessairement, si les débouchés & les retours doivent leur manquer; que les Etats comme les particuliers ont visiblement intérêt à vendre habituellement au plus haut prix possible, à acheter habituellement au meilleur prix possible, & que ce double avantage ne se peut trouver que dans la plus grande concurrence; dans la plus grande aisance des vendeurs & des acheteurs. C'est l'intérêt de chaque gouvernement, c'est donc l'intérêt de tous.

Et qu'on ne dise pas que dans le système d'une liberté générale & illimitée, quelques peuples prendroient un ascendant trop décidé sur les autres. Les nouvelles combinaisons n'ôteront à aucun Etat ni son sol, ni son génie. Ce que chacun avoit d'avan-

tages dans les temps de prohibition, il les conservera sous de meilleurs principes. Leur utilité augmentera même & augmentera beaucoup, parce que ses voisins, jouissant de plus de richesses, étendront de plus en plus leurs consommations.

S'il existoit un pays auquel il fût permis d'avoir quelque éloignement pour l'abolition du régime prohibitif, ce seroit celui-là sans doute qu'une nature avare a condamné à une éternelle pauvreté. Accoutumé à repousser par des loix somptuaires les délices des contrées plus fortunées, il pourroit craindre qu'une communication absolument libre avec elles ne dérangerât ses maximes, ne corrompît ses mœurs, ne préparât sa ruine. Ces allarmes seroient mal fondées. Hors quelques instants d'illusion, peut-être tout peuple réglera ses besoins sur ses facultés.

Heureuse donc, & infiniment heureuse la Puissance qui, la première, se débarrassera des entraves, des taxes, des prohibitions qui arrêtent & oppriment par-tout le commerce. Attirés par la liberté, par la facilité, par la sûreté, par la multiplicité des échanges, les vaisseaux, les productions, les marchandises, les négociants de toutes les contrées de la terre rempliront ses ports. Les causes d'une prospérité si éclatante ne tarderont pas à être pénétrées, & les nations, abdiquant leurs anciennes erreurs, leurs préjugés destructeurs, se hâteront d'adopter des principes si féconds en bons événements. La révolution sera générale. Par-tout seront dissipés les nuages. Un jour serain luira sur le globe entier. La nature reprendra les rênes du monde. Alors, ou jamais, éclora cette paix universelle qu'un Roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. Si un bien si désiré & si peu attendu ne sort pas de ce nouvel ordre de choses, de ce grand

développement de la raison, du moins la félicité générale des hommes portera-t-elle sur une base plus solide.

Le commerce qui sort naturellement de l'agriculture, y revient par sa pente & sa circulation. Ainsi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaison de ses eaux en vapeurs, & par la chute de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport & la consommation des fruits de la terre, retombe enfin sur les campagnes, pour y reproduire tous les aliments de la vie & les matieres du commerce. Sans la culture des terres, tout commerce est précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui sont les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce : mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la première & la véritable richesse d'un Etat.

On ne jouissoit pas de ses bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitants du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du hasard & de leur adresse. Ils erroient de région en région. Sans cesse occupés de leurs besoins ou de leurs craintes, ils se fuyoient, ils se détruisoient réciproquement. La terre fut fouillée, & les miseres d'une vie vagabonde se trouverent adoucies. A mesure que l'agriculture s'étendit, les hommes se multiplierent avec les subsistances. Il se forma des peuples & de grands peuples. Quelques-uns dédaignerent les sources de leur prospérité, & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invasion. Sur les débris de vastes Monarchies, engourdies par l'abandon des travaux utiles, s'éleverent de nouveaux Etats, qui ayant contracté à leur tour l'habitude de se reposer sur leurs esclaves du soin de leur nour-

VII.  
Agriculture.

riture, ne purent résister à des nations poussées par l'indigence & la barbarie.

Tel fut le sort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers, elle méprisa les occupations champêtres de ses fondateurs, de ses plus illustres citoyens. Des retraites délicieuses couvrirent ses campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangères. Le peuple corrompu par des largesses continuelles, abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes distributions de bled. La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain & par des spectacles. Alors succomba l'Empire, plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirèrent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver, ce mépris se perpétua. Il fut adopté par ces hordes de sauvages, qui, détruisant par le fer une puissance établie par le fer, laisserent à des serfs l'exploitation des champs, dont ils se réservoient les fruits & la propriété. On méconnut ce premier des arts, même dans le siècle qui suivit la découverte des deux Indes, soit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion, soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Espagne, au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le temps vint où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le Nouveau-Monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établissements.

sements. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des aliments auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplerent, & que leurs productions multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des aliments par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes dûrent devenir en même-temps les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau système. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix proposés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au Duc de Bedford, avec cette inscription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptoleme & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres semblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéants ! O Dieu de la nature ! tu veux donc que les hommes périssent ! Non tu as gravé dans les ames généreuses, dans tous les esprits sublimes, dans le cœur des peuples & des Rois éclairés, que le travail est le premier devoir de l'homme, & que le premier travail est celui de la terre. L'éloge de l'a-

griculture est dans sa récompense, dans la satisfaction de nos besoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au-lieu d'un*, disoit un Monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques*. Pourquoi faut-il que ce Roi, que ce mot, ne soient qu'une fiction du philosophe Swift ! Mais une nation qui produisit de tels écrivains, devoit réaliser cette belle sentence. L'Angleterre doubla le produit de sa culture. L'Europe eut sous les yeux pendant plus d'un demi-siècle ce grand exemple, sans en être assez vivement frappée pour le suivre. Les François, qui, sous le ministère de trois Cardinaux, n'avoient guere pu s'occuper d'idées publiques, osèrent enfin vers l'an 1750, écrire sur des matieres solides, & d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un Dictionnaire universel des sciences & des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'Esprit des Loix parut, & l'horison du génie fut aggrandi. L'Histoire naturelle d'un Plin François, qui surpassa la Grece & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique ; cette histoire hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. Alors un assez grand nombre de citoyens furent éclairés sur les vrais besoins de leur patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richesses sortoient de la terre. Il accorda quelques encouragements à l'agriculture, mais sans avoir le courage de lever les obstacles qui s'opposoient à ses progrès.

Le laboureur François ne jouit pas encore du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ses facultés. Des impôts arbitraires continuent à l'inquiéter & à l'écraser. Des voisins jaloux ou avides peu-

vent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne cesse d'ajouter au poids de sa contribution des fraix plus considérables que la contribution même pour hâter un payement injuste & impossible. Un receveur cruel, un Seigneur orgueilleux, un privilégié arrogant, un parvenu plus despote que tous les autres, peuvent l'humilier, le battre, le dépouiller, le priver en un mot de tous les droits de l'homme, de la propriété, de la sûreté, de la liberté. Abruti par cette espece d'abjection, son vêtement, ses manieres, son langage, deviennent un objet de dérision pour tous les autres ordres, & l'autorité appuye souvent par sa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet administrateur stupide & féroce, & peu s'en faut que dans l'indignation dont je suis pénétré, je ne le nomme, & que je ne livre sa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes & sensés; je l'ai entendu. Il disoit que les travaux de la campagne étoient si pénibles, que si l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aisance, il abandonneroit sa charrue, & laisseroit ses terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la misere, & de condamner à l'indigence l'homme sans les sueurs duquel il seroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraisser le bœuf, & il retranchoit la subsistance du laboureur. Il gouvernoit une Province, & il ne concevoit pas que c'est l'impossibilité d'amasser un peu d'aisance, & non le péril de la fatigue, qui dégoûtent le travailleur de son état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on se presse d'entrer, est celle dont on espere de sortir par la richesse; & que quelque dure que soit la journée de l'agriculteur, l'agriculture trouvera d'autant plus de bras que la récompense de ses peines sera plus sûre & plus abondante. Il n'avoit pas vu dans

les villes une multitude de professions abrégé la vie des ouvriers sans en être moins remplacés. Il ne savoit pas que dans de vastes contrées, des mineurs se résignoient à périr dans les entrailles de la terre, & à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de recueillir de ce sacrifice le vêtement & la nourriture de leurs femmes & de leurs enfants. Il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit que, dans tous les métiers, l'aifance qui permet d'appeller des auxiliaires, en adoucit la fatigue, & que d'exclure inhumainement le paysan de la classe des propriétaires, c'étoit arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pouvoit devenir florissant, tant que celui qui bêchoit la terre seroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'Etat n'avoit jamais comparé avec ses immenses côteaux, le petit quartier de vigne qui appartenoit à son vigneron, & connu la différence de la terre cultivée pour soi, & de la terre cultivée pour les autres.

Heureusement pour la France, tous les agents du gouvernement n'ont pas eu des préjugés aussi destructeurs, & plus heureusement encore, on y a souvent surmonté les obstacles qui s'opposoient à l'amélioration des terres & de la culture. L'Allemagne, & le Nord ensuite, ont été entraînés par le goût du siècle, que les bons esprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vastes régions ont enfin compris que les contrées les plus étendues étoient sans valeur, si des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles; que de défricher un sol, c'étoit l'agrandir; & que les campagnes les moins favorisées de la nature, pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes & variées ont été la récompense d'une conduite si judicieusement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du nécessaire, se sont trouvés en

état de fournir des aliments, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés sur un terrain si riche ont-ils pu avoir besoin de secours étrangers pour vivre? Peut-être par la raison même que le terrain étoit excellent. Dans les pays que le sort n'a pas traité favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds considérables, se condamnât à des veilles assidues, pour arracher des entrailles d'un sol ingrat ou rebelle, des moissons un peu abondantes. Il n'a eu, pour ainsi dire, qu'à gratter la terre sous un ciel plus fortuné, & cet avantage l'a plongé dans la misère & dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamités, & les institutions religieuses y ont mis le comble.

Le sabbat, à ne l'envisager même que sous un point de vue politique, est une institution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes, pour qu'ils eussent le temps de se dresser, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer sur les événements passés, de raisonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les sociétés, un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage? Un sol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueroient trois cents jours chaque année, ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperait que cent cinquante? Quel singulier aveuglement! Mille fois on a fait couler des ruisseaux de sang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire; & les Puissances chargées du maintien, du bonheur des Empires, ont patiemment souffert qu'un Prêtre, & quelquefois un

Prêtre étranger, envahît successivement le tiers de ce territoire, par la diminution équivalente du travail, qui pouvoit seul le fertiliser. Ce désordre inconcevable a cessé dans plusieurs Etats : mais il continue au midi de l'Europe. C'est un des plus grands obstacles à la multiplication de ses subsistances, à l'accroissement de sa population. On y commence cependant à sentir l'importance du labourage. L'Espagne même s'est remuée; & faute d'habitants qui voulussent s'en occuper, elle a du moins attirés des laboureurs étrangers dans ses Provinces en friche.

Malgré cette émulation presque universelle, on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaissance des lettres, le génie de l'homme a mesuré la terre, calculé le mouvement des astres, pesé l'air. Il a percé les ténèbres qui lui cachotent le système physique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de secrets dont toutes les sciences se sont enrichies. Son empire s'est étendu sur mille objets nécessaires au bonheur des peuples. Dans cette fermentation des esprits, la physique expérimentale, qui n'avoit que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philosophie, a trop rarement tourné ses observations vers la partie du regne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre est infiniment varié; quelles sont les plus propres à chaque production; la quantité, la qualité des semences qu'il convient de leur confier; les temps propices pour les labourer, les ensemencer, les dépouiller; les especes d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'est pas mieux instruit sur la maniere la plus avantageuse de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toison meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour sur ce qui peut concerner les

arbres. Nous n'avons guere, sur toutes ces matieres de nécessité premiere, que des notions imparfaites, telle qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie ont dû nous les transmettre. L'Europe seroit encore plus reculée, sans les méditations de quelques Ecrivains Anglois, qui ont réuffi à déraciner un assez grand nombre de préjugés, à introduire plusieurs méthodes excellentes. Ce zele pour le premier des arts s'est communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair-Child, un d'entr'eux, a poussé l'enthousiasme jusqu'à ordonner que la dignité de sa profession seroit annuellement célébrée par un discours public. Sa volonté a été exécutée pour la premiere fois en 1760, dans l'église de St. Léonard de Londres; & une cérémonie si utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en avant; & comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel homme avide & curieux, qui s'expatrie dans sa jeunesse, las de courir le monde, revient vivre & mourir sous le toit de sa naissance.

Tout, en effet, dépend & résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des Etats; elle y attire les richesses du dehors. Toute Puissance qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle & précaire, soit dans le physique, soit dans le moral. L'industrie & le commerce qui ne s'exercent pas en

premier lieu sur l'agriculture d'un pays, sont au pouvoir des nations étrangères, qui peuvent, ou les disputer par émulation, ou les ôter par envie; soit en établissant la même industrie chez elles, soit en supprimant l'exportation de leurs matières en nature, ou l'importation de ces matières en œuvre. Mais un Etat bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon qu'il sème pour enfanter des soldats qui se détruisent; c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des mères & des nourrices toujours fécondes; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaisseaux, semblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richesses qu'ils n'en possèdent, n'attirent cependant tous les trésors qu'ils versent qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol que de ses habitants. Quelques contrées, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manières. Par-tout où la nation est attachée à sa patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres fleurissent & prospèrent. Par-tout où les privilèges ne seront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes,

on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses peres, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfants à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfants.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'Etat, comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête, & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licencieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, revient à la Cour mendier, pour récompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageants & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution, alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'Etat & de la nation. Il ne lui reste de saint & de respectable que cette classe de pasteurs, la plus avilie & la plus surchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même sur les manufactures & les arts,

soit mécaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société. Favoriser les arts & négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondements d'une pyramide pour en élever le sommet. Les arts mécaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit séparé des honneurs & des agréments de la société. Il ne peut ni donner à ses enfants une éducation civile sans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue & les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux lorsqu'ils sont élevés loin de ses yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaisirs, s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du gouvernement ? Tout est onéreux & humiliant pour lui, jusqu'aux impôts, dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une sorte de passion ; par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, sans estimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il

possede & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de son état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; si les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher son fils, ses bœufs & ses grains, que lui restera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera son champ & sa patrie.

Un gouvernement sage ne sauroit donc, sans se couper les veines, refuser ses premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la seconder, c'est de favoriser la multiplication de toutes les espèces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même-temps un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur sur le commerce, les vues du négociant sur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports suivis & continus. Tous les hommes tiennent ensemble aux campagnes & aux villes. Les Provinces se connoissent & se fréquentent. La circulation des denrées amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres sont mises en valeur. Les prés favorisent le labourage par les bestiaux qu'ils engraisent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fournissant une subsistance toujours assurée à celui qui ne sème, ni ne moissonne: mais plante, taille & cueille.

Prenez un système opposé. Entrez de régler l'agriculture & la circulation de ses produits par des loix particulières: que de calamités! L'autorité voudra non-seulement tout voir, tout savoir, mais tout faire, & rien ne se fera. Les hommes seront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils se-

ront ramassés en tas, & dispersés au gré d'un despote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement sur les flottes & dans les colonies. La vie d'un Etat en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront prospérer, & les Etats marcheront promptement à leur dissolution; à ce démembrement, qui est toujours précédé du massacre des peuples & des tyrans: Que deviendront alors les manufactures?

VIII.  
Manufactures.

Les arts naissent de l'agriculture, lorsqu'elle est portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laisse aux hommes le loisir d'imaginer & de se procurer des commodités; lorsqu'elle produit une population assez nombreuse pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut nécessairement qu'un peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émouffé la rudesse & la férocité d'une nation robuste; dès qu'elle a circonscrit à-peu-près l'étendue d'un Empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'industrie: car la terre qui nourrissoit tant d'hommes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siècles & de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout temps, avec l'abondance de tous les fruits,

une population nombreuse. La stabilité des Empires y fonda les loix & les arts, enfants du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, posséderent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monuments du génie; mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hyvers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printemps avec le même amour du travail & de l'ordre, certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuisèrent leur fanatisme & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crèche & mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapportèrent la pompe Asiatique dans les Cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome Chrétienne, qui avoit emprunté ses rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avoit des vaisseaux sous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens éleverent des manufactures, & furent long-

temps en possession de tous les arts ; même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les siens de la Flandre, & la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas qui travaille dix fois plus vite que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer, se consacrerent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse & les tentures de Flandre, par ses dessins & ses teintures; les glaces de Venise, par la transparence & la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie pour une partie de ses soies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la supériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agréments de la vie, semble appartenir aux François, soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire les moyens d'y réussir par tous les dehors brillants, soit qu'en effet la grace & l'aisance accompagnent partout un peuple vif & gai, qui possède le goût par un instinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matieres, & doit augmenter ses productions pour entretenir ses artisans. Si elle ne connoissoit que les travaux de la terre, son industrie seroit bornée dans ses causes, ses moyens & ses effets. Avec peu de desirs & de besoins, elle seroit peu d'efforts, elle employeroit moins de bras, & travailleroit moins de temps. Elle ne sauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ses

manufactures, en faisant baisser le prix de son luxe, & monter le prix de sa subsistance. Mais quand un peuple agricole réunit l'industrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence & de sa conservation, tous les germes de sa grandeur & de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'est plus favorable à la liberté que les arts. Elle est leur élément, & ils sont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talents fuyent par-tout l'esclavage, que des soldats trouvent par-tout. Les Protestants, chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les Etats civilisés de l'Europe; & des Prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'asyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie & de l'engourdissement de toute une nation.

Que d'objets d'instruction & d'admiration dans les manufactures & les ateliers pour l'homme le plus instruit! Il est beau sans doute d'étudier les productions de la nature: mais les différents moyens que les arts employent, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agréments de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressants à connoître? Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, & vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les

étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton, & j'ose assurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problème plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets dont on est environné, se répéter dans une glace, & d'ignorer comment la glace se coule & se met au teint; de se garantir des rigueurs du froid par le velours, & de ne pas savoir comment il se fabrique? Hommes instruits, allez aider de vos lumières ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglément sa routine, & soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes, des modes, des instruments, des éléments qui leur sont communs. La mécanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences se sont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la sphere de la physique & de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet les ornements au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillent aussi-tôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits & ses nuances sur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la pensée & de la parole médite à loisir les chefs-d'œuvres de la poésie & de l'éloquence, ou ces heureux systèmes de la politique & de la philosophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux Sou-

verains

verains toute leur gloire, celle de régner sur les esprits & sur les cœurs, sur l'opinion & sur la volonté, par la raison & l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toute sorte de divertissements agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui font sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mène au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes; mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux continuels des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des Etats policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce sont donc les peuples foibles qui subjuguent les forts; car la balance de l'Europe est dans les mains des nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de manufactures, l'esprit & le cœur humain semblent avoir changé de pente. Le desir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices: mais, du moins, elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par degrés toute espece de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin

de luxe , on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain , du moins , n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; & peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violents & féroces , qui , dans tous les états , naissent ennemis & perturbateurs de l'ordre , sans autre talent , sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissention , en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir , même aux plus basses une sorte de considération & d'importance , pour l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier , à l'âge de quarante ans , a plus valu d'argent à l'Etat , qu'une famille entière de serfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aïfance dans un village que vingt châteaux de vieux Barons chasseurs ou guerriers n'en rendoient dans une Province.

S'il est vrai que dans l'état actuel du monde , les peuples les plus industrieux doivent être les plus heureux & les plus puissants ; soit que dans des guerres inévitables ils fournissent par eux-mêmes , ou qu'ils achètent par leurs richesses plus de soldats , de munitions & de forces maritimes ou terrestres ; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix , ils évitent ou terminent les querelles par des négociations ; soit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail ; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux , plus éclairé , malgré les instruments de corruption & de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie : si les arts , en un mot , civilisent les nations , un Etat doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat , qui , dit Po-

lybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures, qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différents travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-Grand alla vainement chercher dans les Etats les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail s'ils veulent y séjourner. En vain les Protestants que Louis XIV persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des proscriptions, apportèrent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuses, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un Etat. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à désirer pour sa stabilité; s'il est voisin de la mer pour l'abord des matières & l'issue des ouvrages, entre des Puissances à mines de fer pour exercer son industrie, & des Etats à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts: cet Etat aura tous les

dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore, c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, où les campagnes se trouveront dépeuplées par les atteliers; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers en haussant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui consommeroit beaucoup de subsistances, absorberoit tout le gain de son industrie. Quand le luxe monte plus vite & plus haut que le travail, il dépérit dans sa source, il flétrit & dessèche le tronc qui lui donne sa sève. Quand l'ouvrier veut se nourrir & se vêtir comme le fabricant qui l'emploie, la fabrique est bientôt ruinée. La frugalité que les républicains observent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'est pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux Républiques qu'aux Monarchies : car la pauvreté du peuple dans un Etat monarchique, n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle : mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple est propre à l'invention par la légèreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre aux arts par sa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choses frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui

la délivre de ses ennemis. L'une de ces nations doit mieux réussir que sa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer sur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'est le gouvernement qui fait prospérer les fabriques. Si l'industrie favorise la liberté nationale, à son tour la liberté doit favoriser l'industrie. Les privilèges exclusifs sont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence seule peut encourager. C'est encore une espèce de monopole que le droit d'apprentissage & le prix des maîtrises. Cette sorte de privilège qui favorise les corps de métiers, c'est-à-dire, des petites communautés aux dépens de la grande, est nuisible à l'Etat. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choisir la profession qui leur convient, on remplit toutes les professions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent sont exercées par les mains qui ont le plus d'argent, les plus viles & les moins chères tombent souvent à des gens nés pour exceller dans un art distingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art : les premiers, parce qu'ils sont au-dessous ; les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus. Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes ? Le fait a décidé la question. Les arts de première nécessité sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges sont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'industrie & de luxe ne sauroient ha-

biter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vivre. Dispersez dans les différentes Provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, & vous anéantirez le goût qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins; l'art de filer les laines & les soies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée? Comment trouver au fond d'une Province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une Cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocents & simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les Provinces les draps communs qui habitent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie, vous aurez des manufactures, vous aurez une grande population.

IX. *Population.* Le monde a-t-il été plus peuplé dans un temps que dans un autre? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire, parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitants de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse.

Mais où est ce siècle d'or ? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du soleil ? Est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les espèces, une enfance foible & stérile, avant de parvenir à l'âge de sa fécondité. Tous les pays ont été long-temps morts sous les eaux, incultes sous les sables & les marécages, déserts sous les ronces & les forêts, jusqu'à ce que le germe de l'espèce humaine ayant par hasard été jetté dans ces fondrières & ces solitudes sauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde, aux influences du soi & de l'atmosphère qui sont sujets à mille fléaux, elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le sort de chaque espèce semble avoir été résigné, pour ainsi dire, à ses facultés, c'est dans l'histoire du développement de l'industrie humaine, qu'il faut chercher en général l'histoire des populations de la terre. D'après cette base de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laissons l'Asie sous le voile de cette antiquité qui nous la montre de tout temps couverte de nations innombrables, & d'essaims si prodigieux, que, malgré la fertilité d'un sol qui n'a besoin que d'un regard du soleil pour engendrer toutes sortes de fruits, les hommes ne faisoient qu'y paroître, & les générations s'y succédoient par torrents, engloutis par la famine, par la peste, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui semble avoir pris la place

de l'Asie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider si notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il faudroit savoir si la sûreté publique y étoit mieux établie, si les arts y étoient plus florissans, si la terre y étoit mieux cultivée. C'est ce qu'il faut examiner.

D'abord à ces époques reculées, la plupart des institutions politiques étoient très-vicieuses. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naissoient de ces divisions, étoient fréquentes & cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit massacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur, se réfugioient sur un territoire mal affectonné. De cet asyle ils causoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit possible, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante & complete des maux qu'on leur avoit fait souffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit si borné, qu'il se réduisoit à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étoient si peu variées, que les deux sexes s'habilloient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faisoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'industrie étoient si peu avancés, qu'il n'existoit pas une seule ville qui leur dûnt son accroissement ou sa prospérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cause du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverses occupations.

Il étoit difficile que, dans des régions où les arts languissoient, les denrées trouvassent un débouché sûr & avantageux. Aussi la culture se ressentoit-elle de ce défaut de consommation. La preuve que la

plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'est que le climat y étoit sensiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenses forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à souffrir de la rigueur des saisons que nous ?

Ces faits, sur lesquels il n'est pas possible d'élever un doute raisonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors excessivement borné en Europe ; & qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchu de leur antique population, tout le reste ne comptoit que peu d'habitants ?

Cette multitude de peuples que César comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chose que des especes de nations sauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre ? Tous ces Bretons, qui furent subjugués dans leur isle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le sont les Corfes ? Le Nord ne devoit-il pas être moins peuplé encore ? Des régions où l'astre du jour paroît à peine au-dessus de l'horizon, où le cours des ondes est suspendu huit mois de l'année, où des neiges entassées ne couvrent pas moins de temps un sol souvent stérile, où le souffle des vents fait éclater le tronc des arbres ; où les graines, les plantes, les sources, tout ce qui soutient la vie est mort ; où la douleur sort de tous les corps ; où le repos, plus funeste que les fatigues excessives, est suivi des pertes les plus cruelles ; où les bras que l'enfant tend à sa mere se roidissent, & ses larmes se vitrifient sur ses joues ; où la nature... de telles régions ne dûrent être habitées que tard, & ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'esclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne se multiplièrent sous ce ciel de fer,

Sur le globe entier, les sociétés nombreuses ont laissé des monuments durables ou des ruines : mais dans le Nord, il n'est rien resté, rien absolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'espace de trois ou quatre siècles, par les habitants des régions hyperborées, paroît déposer au premier coup d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais observez que ce fut la population d'un terrain décuple qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations ; que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'Empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquises, parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne se défendoient qu'avec la centième de leurs habitants. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, est plus fort que dix armées de Princes ou de Rois.

Au reste, ces guerres longues & cruelles qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au dedans, les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête, dont ils étoient dévorés, consumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On fait avec quelle rage les peuples anciens faisoient la guerre ; que souvent, dans le siège d'une ville, hommes, femmes, enfants, tout se jettoit dans les flammes,

plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les assauts, tous les habitants étoient passés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces usages barbares de la guerre ne s'opposoient-ils pas à la population? Si l'esclavage des vaincus conservoit des victimes, comme on ne peut en disconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établissant, dans un Etat, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la division des sociétés en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la division des terres, elle brouilloit aussi plus souvent les nations entre elles; & comme ces petits Etats se touchoient, pour ainsi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitants prissent les armes. Les grands corps résistent au mouvement par leur masse, les petits sont dans un choc perpétuel qui les brise.

Si la guerre détruisoit les populations anciennes, la paix ne les rétablissoit pas toujours. Autrefois, tout étoit sous le despotisme ou l'aristocratie; & ces deux sortes de gouvernements ne multiplient pas l'espece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix si compliquées, qu'il en résultoit une dissention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de suffrage, ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces Etats, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien culti-

vées & bien peuplées, sous un gouvernement démocratique : mais il y avoit peu de démocraties ; & comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'agrandir que la guerre, si l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit longtemps fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent, au plus, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repoussa, contint & subjuga l'Asie ; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant ; après Rome, qui soumit & détruisit tous les peuples connus, où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & sur la route des capitales ? Que de vastes forêts changées en guérets ! Que de moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais ? Que de peuples policés, qui vivent de poissons séchés & de viandes boucanées ?

Cependant il s'est élevé depuis quelques années, un cri presque universel sur la dépopulation de tous les Etats. Quelle peut être la cause de ces étranges déclamations ? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en se repoussant, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ont laissé derrière eux des contrées moins habitées, & l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente distribution.

Pendant une longue suite de siècles, les Empires furent partagés en autant de souverainetés qu'il y avoit de Seigneurs particuliers. Alors les sujets ou les esclaves de ces petits despotes étoient fixés, & fixés pour toujours sur le territoire qui les avoit vus naître. A la chute du système féodal, lorsqu'il n'y eut plus qu'un maître, un Roi, une Cour, on se

porta avec affluence au lieu d'où découloient les graces, les richesses & les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuses capitales, où les peuples se sont successivement entassés, & qui sont devenues peu-à-peu comme l'assemblée générale de chaque nation.

D'autres villes, moins monstrueuses, mais pourtant très-considérables, se sont aussi élevées dans chaque Province, à mesure que l'autorité suprême s'affermissoit. Ce sont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, & le goût des commodités, des plaisirs, de la société qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établissemens ne pouvoient se faire qu'aux dépens des campagnes. Aussi n'y est-il guere resté d'habitants que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres & pour les métiers qui en sont inséparables. Les productions n'ont pas souffert de cette révolution. Elles sont devenues même plus abondantes, plus variées & plus agréables; parce qu'on en a demandé davantage, & qu'on les a mieux payées; parce que les méthodes & les instrumens ont acquis un degré de simplicité & de perfection qu'ils n'avoient pas; parce que les cultivateurs, encouragés de mille manieres, sont devenus plus actifs & plus intelligents.

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des causes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens: mais on y voit aussi des obstacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette sorte de progrès, qui, dans notre espece, doit être le comble de sa perfectibilité. Car jamais les hommes ne seront plus nombreux, s'ils ne sont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la distribution des biens-fonds. Les familles se multiplient

comme les possessions; & quand elles sont trop vastes, leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui seul, consacre une moitié de ses terres à ses revenus, & l'autre à ses plaisirs. Tout ce qu'il donne à la chasse est doublement perdu pour la culture, parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrain des hommes, au-lieu de nourrir des hommes dans le terrain des bêtes. Il faut des bois dans un pays pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc, & des parterres, des potagers si grands pour un château? Ici, le luxe, qui, dans son étalage, alimente les arts, favorise-t-il autant la population des hommes qu'il pourroit la seconder par un meilleur emploi des terres? Trop de grandes terres, & trop peu de petites; premier obstacle à la population.

Second obstacle, les domaines inaliénables du Clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficiaire de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne; de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne? Loin de retrancher sur ses revenus pour augmenter sa terre, ne risquera-t-il pas de détériorer son bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères?

Les substitutions des biens nobles ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espèce. Elles diminuent à la fois, & la noblesse & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison, les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substi-

tuées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ses successeurs, qui ne doivent pas être ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de substitution, est donc une loi qu'on dit faite à dessein de diminuer la population de l'Etat.

De ces obstacles qu'un vice de législation apporte à la multiplication des hommes, en naît un autre, qui est la pauvreté du peuple. Par-tout où les paysans n'ont point de propriété foncière, leur vie est misérable & leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfants à la campagne, quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres, sont perdus pour eux & pour leurs enfants. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompense, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir son enfant & cultiver son champ, tandis que le pere augmenteroit au-dehors, du prix de son travail, l'aisance de sa famille. Sans propriété, ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul, ou l'enfant périt des travaux de sa mere.

Que de maux naissent d'une législation vicieuse ou défectueuse ! Les vices & les fléaux ont une filiation immense ; ils se reproduisent pour tout dévorer, & croissent les uns des autres jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplica-

tion des troupes ; fardeau ruineux par sa nature , destructeur des hommes durant la guerre , & des terres durant la paix. Oui, les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas, parce que chacun d'eux prive l'Etat d'un laboureur , & le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie , en temps de paix , que par un système funeste , qui, sous prétexte de défense , rend tous les peuples agresseurs. Si tous les Etats vouloient , & ils le pourroient , laisser à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice , la population en peu de temps , augmenteroit considérablement dans toute l'Europe , de laboureurs & d'artisans. Toutes les forces de l'industrie humaine s'emploieroient à seconder les bienfaits de la nature , à vaincre ses difficultés : tout concourroit à la création , & non à la destruction.

Les déserts de la Russie seroient défrichés , & les champs de la Pologne ne seroient point ravagés. La vaste domination des Turcs seroit cultivée , & la bénédiction de leur Prophete se répandroit sur une immense population. L'Egypte , la Syrie & la Palestine redeviendroient ce qu'elles furent du temps des Phéniciens , des Rois pasteurs , des Juifs heureux & pacifiques sous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena seroient fécondées , les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes & se couvriroient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des ames débonnaires. O tendre Pasteur de Cambrai ! ô bon Abbé de Saint-Pierre ! vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts , non pas de solitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde , mais de familles heureuses , qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre , comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspi-  
rés

rés, puisque l'humanité est un présent du ciel, que se trouvent la vie & l'humanité. Soyez aimés des Rois, & les Rois aimés des peuples.

Un des moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie, & l'Empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cents ans après la mort du Messie, l'Egypte & la Palestine se remplirent de moines. Environ l'an sept cent de l'ère Chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient avec Mahomet, & le christianisme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après, s'élevèrent une foule d'ordres religieux. Au temps de la naissance du Christ, les livres de David & ceux de la Sybille annoncerent la chute du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous les hommes; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaiterent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ère chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille annoncerent encore le jugement dernier; & des pénitents féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, desirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des Chrétiens, frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'enfouloit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront

dans la société pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que, dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *Croissez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pêcheur : *Laboure & travaille*. Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au Prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défricherent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui, par ses principes, doit porter tous les hommes à l'oisiveté ; qui consume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le salaire des ouvriers ; qui allume durant le jour les lumières de la nuit, & fait perdre dans les temples le temps que l'homme doit aux soins de sa maison ; qui fait demander au ciel une subsistance que la terre seule donne ou vend au travail.

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains Etats, que cette intolérance qui persécute & proscriit toute autre religion que celle du Prince. C'est un genre d'oppression & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce sur les pensées & les consciences ; que cette piété cruelle, qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque sorte, Dieu même, en détruisant une multitude de ses adorateurs ; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choses aussi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une chose aussi essentielle que doit l'être la vie des hommes & la po-

pulation des Etats. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets, en exigeant des serments contraires à la conscience, en contraignant à des parjures secrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine & entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat ecclésiastique & le célibat militaire, l'un de profession, l'autre d'usage, il en est un troisième de convenance, introduit par le luxe : c'est celui de rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des causes. En même-temps que le commerce favorise la population par l'industrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique, il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les âmes, alors les opinions & les mœurs s'alterent par le mélange des conditions. Les arts & les talents agréables, en polissant la société, la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement, le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure & d'amusement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robustes qui disciplinoient la jeunesse & la préparoient aux professions graves & périlleuses, font place à l'amour des spectacles, où l'on prend toutes les passions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain esprit de patrio-

tisme. L'oïveté gagne dans les conditions aisées ; le travail diminue dans les classes occupées. L'accroissement des arts multiplie les modes ; les modes augmentent les dépenses ; le luxe devient un besoin ; le superflu prend la place du nécessaire ; on s'habille mieux , on vit moins bien ; l'habit se fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour , & se mariant plus tard , a moins d'enfants , ou des enfants plus foibles : le bourgeois cherche une fortune avant une femme , & perd d'avance l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches , mariés ou non , vont sans cesse corrompant les femmes de tout état , ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage , & la facilité d'en trouver les plaisirs , sans en avoir les peines , multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être pere de famille , consomme son patrimoine ; & d'accord avec l'Etat , qui lui en double la rente par des emprunts ruineux , il fonde plusieurs générations dans une seule ; il éteint sa postérité , celle des femmes dont il est payé , & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur & son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante , ou plutôt libertine , ne tarde pas à être défaite au-dehors , & subjuguée au-dedans. Plus de noblesse , plus de corps qui défende ses droits , ni ceux du peuple ; parce que tout se divise & qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr seul. L'amour des richesses étant l'unique appât , l'homme honnête craint de perdre sa fortune , & l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire , l'autre se vend , & l'Etat est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du com-

merce dans une monarchie. On fait, par l'histoire ancienne, quels sont ses effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes au commerce, parce que la situation actuelle de l'Europe est favorable au commerce, & que le commerce est lui-même favorable à la population.

Mais on demandera si la grande population est utile au bonheur du genre-humain? Question oiseuse. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux: mais il suffit de les rendre heureux pour qu'ils se multiplient. Tous les moyens qui concourent à la prospérité d'un Etat, aboutissent d'eux-mêmes à la propagation de ses citoyens. Un législateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des soldats, avoir des sujets que pour soumettre ses voisins, seroit un monstre ennemi de la nature humaine, puisqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, seroit éclore une république, dont les essaims iroient peupler les côtes désertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de sa colonie, & lui défendrait la guerre, celui-là, sans doute, seroit un dieu sur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de son nom, il vivroit heureux, & mourroit content; sur-tout s'il pouvoit se promettre de laisser des loix assez sages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

Sur ce que nous connoissons de l'état des sauvages, il est à présumer que l'avantage de n'être point assujettis par les entraves de nos ridicules vêtements, la clôture insalubre de nos superbes édifices, & la tyrannie compliquée de nos usages, de nos loix & de nos mœurs, n'est point la compensation d'une vie précaire, & des meurtrissures des combats journaliers pour un coin de forêt, une

X.  
Impôts.

caverne, un arc, une fleche, un fruit, un poisson, un oiseau, un quadrupede, la peau d'une bête, ou la possession d'une femme. Que la misanthropie exagere, tant qu'il lui plaira, les vices de nos cités, elle ne réussira pas à nous dégoûter de ces conventions expressees ou tacites, & de ces vertus artificielles qui font la sécurité & le charme de nos sociétés.

Sans doute, il y a parmi nous des assassins; il y a des violateurs d'asyle; il y a des monstres que l'avidité, l'indigence & la paresse révoltent contre l'ordre social. Il y a d'autres monstres plus détestables peut-être, qui, possesseurs d'une abondance qui suffiroit à deux ou trois mille familles, ne sont occupés que d'en accroître la misere. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma personne & mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le sacrifice d'une partie de la propriété pour la défense & la conservation de l'autre. Il suit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples esclaves, ni chez les peuples sauvages, parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorsqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que sa fortune est assez fixe, assez considérable pour exiger des dépenses de gouvernement; qu'elle a des possessions, un commerce, des richesses capables de tenter la cupidité de ses voisins, pauvres ou ambitieux, alors, pour garantir ses frontieres ou ses Provinces, pour protéger sa navigation & maintenir sa police, il lui faut des forces & un revenu. Il est juste & indispensable que les citoyens, occupés de quelque maniere

que ce soit au bien public, soient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des temps où l'on assignoit une portion du territoire pour les dépenses communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des possessions si étendues, étoit obligé de confier ce soin à des administrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet usage entraînoit de plus grands inconvénients encore. Ou le domaine du Roi étoit trop considérable pendant la paix, ou il étoit insuffisant pour les temps de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'Etat, & dans le second par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu considérables dans les premiers temps. La solde n'étoit alors qu'un simple dédommagement donné par l'Etat à ceux que son service détournoit des travaux & des soins nécessaires à leur subsistance. La récompense consistoit dans cette jouissance délicieuse que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes; c'étoit une sorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grece, pour soutenir la guerre contre la Perse, fut si modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux sort de*

*la Grece.* Quel temps & quel pays où les taxes faisoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination sans presque aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement, après même que les mœurs se furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle & une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Europe, les nations s'occupèrent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domestiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les Princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert, & la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet esprit d'agrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires; & les Souverains réussirent, sans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante de leurs usurpations. C'est celle dont les suites ont été les plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt?

L'assemblera-t-on sur des déclarations? Mais il faudroit entre le Monarque & les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du moins une conscience pu-

blique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincère & réciproque de leurs lumières & de leurs sentiments. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernements?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler, ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler? Quelle inquisition! quelle violence révoltante! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'industrie? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfants, avec le dépérissement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail! Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuses, ne changent-elles pas avec les vicissitudes que le temps apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'Etat.

Après s'être permis l'impôt qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les Souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque sorte, puisque sa qualité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ses facultés & de ses goûts, la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales, l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des loix? Surven-

dre au peuple les fruits de la terre , c'est les lui ravir ; c'est attaquer le principe de son existence , que de le priver , par un impôt , des moyens de la conserver. En pressurant la subsistance de l'indigent , l'Etat lui ôte les forces avec les aliments. D'un homme pauvre , il fait un mendiant ; d'un travailleur , un oisif ; d'un malheureux , un scélérat : c'est-à-dire , qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misère.

Si la taxe porte sur des denrées moins nécessaires , que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts sont employés , non pas à garder les boulevards de l'Empire , mais à hériffer un Royaume d'une infinité de petites barrières ; à embarrasser les portes des villes ; à infester les chemins & les passages du commerce ; à fureter dans les caves , dans les greniers , dans les magasins ! Quel état de guerre entre le Prince & le peuple , entre le citoyen & le citoyen ! Que de prisons , de galeres , de gibets , pour une foule de malheureux qui ont été poussés à la fraude , à la contrebande , à la révolte , même par l'iniquité des loix fiscales ?

L'avidité des Souverains s'est étendue des consommations aux marchandises que les Etats se vendent les uns aux autres. Despotés insatiables ! ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez les droits sur ce que vous offrez à l'étranger , il achètera moins cher , il ne donnera que la valeur qui lui sera donnée par les autres nations ? Vos sujets , fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes , ils ne parviendront pas encore à faire la loi , parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité , & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre Empire reçoit de ses voisins , n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des

autres peuples, ce seront vos sujets qui payeront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étrangères en fera-t-il diminuer l'usage? Mais si l'on vous vend moins, on achètera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer au cours de ces échanges, sans faire tomber le prix de vos productions en rétrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangères ou sur les vôtres, l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matières premières pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera, plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité seront impuissantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites, & de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis longtemps à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration, & le premier gouvernement qui en fera la

base de son administration, s'élevera nécessairement à un degré de prospérité inconnue à toutes les nations & à tous les siècles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions sont si fortes, les dépenses si multipliées, les besoins si pressants; par-tout le fisc est si obéré, qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics, altérerait infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante tendra, à pas lents & mesurés, vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient opposer à un système d'administration, dont les avantages nous paroissent au-dessus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talents. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses peres, pour se soustraire aux charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, seroit destructive; elle ne peut être juste, qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particulièrement sa fortune & sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des possessions? Quel-

qu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus, & ces revenus sont à l'Etat, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

La maniere dont l'impôt devoit être assis sur les terres, est plus difficile à trouver. Quelques écrivains ont pensé que la dixme ecclésiastique, malheureusement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, seroit un modele à suivre. Dans ce système, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni fauteur, ni méprise. Selon que les circonstances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des peuples, le fisc prendroit la quatrième, la cinquième, la sixième partie des productions, au moment même de la récolte; & tout se trouveroit consommé sans contrainte, sans surprise, sans défiance & sans vexation.

Mais dans cette forme de perception, comment se feroient les recouvrements? Pour des objets si multipliés, si variables & si peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des fraix énormes? La ferme ne donneroit-elle pas occasion à des profits trop considérables? Ainsi, quand cet ordre de choses paroîtroit le plus favorable au citoyen, ne seroit-il pas un des plus funestes au gouvernement? Or, qui peut douter que les intérêts de l'individu ne soient les mêmes que ceux de la société? Quelqu'un ignoreroit-il encore le rapport intime qui est entre le Souverain qui demande & les sujets qui donnent?

D'ailleurs, cette imposition, si égale en apparence, seroit, dans la réalité, la plus disproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable

que le quart de son revenu, on en prendroit la moitié, quelquefois davantage à d'autres, qui, pour avoir la même quantité de productions, auroient été obligés par la nature d'un sol ingrat ou d'une exploitation difficile, à des dépenses infiniment plus considérables.

Ces inconvénients ont fait rejeter une idée proposée ou appuyée par des hommes peu versés dans l'économie politique, mais révoltés avec raison de la manière arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour règle l'étendue des domaines? Mais ignoreriez-vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup, qu'il y en a qui ne peuvent payer que peu, qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer, parce que ce qui reste au-delà des fraix est à peine suffisant pour déterminer l'homme le plus intelligent à les cultiver? Vous ferez représenter les baux? Mais les fermiers & les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous tromper? Et quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieusement tramée? Vous admettez les déclarations? Mais pour une sincère, n'y en auroit-il pas cent de fausses? & le citoyen d'une probité exacte ne sera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes? Vous aurez recours à une estimation? Mais le préposé du fisc ne se laissera-t-il pas suborner par des contribuables intéressés à le corrompre? Vous laisserez aux habitants de chaque canton le soin des répartitions? C'est, sans doute, la règle la plus équitable, la plus conforme aux droits de la nature & de la propriété; cependant elle doit engendrer nécessairement tant de cabales tant d'altercations, tant d'animosités, un choc si violent entre les passions qui se heurteront, qu'il n'en sauroit résulter cette justice qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadastre qui mesurerait avec soin les terres,

qui apprécieroit avec équité leur valeur , seroit seul capable d'opérer cette heureuse révolution. On n'a que rarement , qu'imparfaitement appliqué un principe si simple & si lumineux. Il faut espérer que cette belle institution , quoique vivement repoussée par le crédit & la corruption , sera perfectionnée dans les Etats où elle a été adoptée , & qu'elle sera introduite dans les Empires où elle n'existe pas encore. Le Monarque qui signalera son regne par ce grand bienfait , sera béni pendant sa vie ; il laissera un nom cher à la postérité , & sa félicité s'étendra au-delà des siècles , si , comme on n'en peut douter , il existe un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement , sous quelque forme qu'il ait été établi ou qu'il subsiste , n'outré jamais la mesure des impositions. Dans leur origine , elles ont rendu , dit-on , les hommes plus actifs , plus sobres , plus intelligents , & ont ainsi contribué à la prospérité des Empires. Cette opinion n'est pas sans vraisemblance : mais il est plus certain encore que poussées au-delà des limites convenables , les taxes ont arrêté les travaux , étouffé l'industrie , produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'assurer une subsistance , ce soin pressant n'a pas concentré toute son action. Ses desirs se sont étendus beaucoup au-delà ; & plus il est entré d'objets dans le plan de son bonheur , plus il a multiplié ses efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie à n'espérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de nécessité première , son mouvement s'est ralenti. Il a rétréci lui-même la sphere de ses besoins. Troublé , aigri , desséché par l'esprit oppresseur du fisc , on l'a vu , ou languissant dans ses déplorables foyers , ou s'expatriant pour chercher une destinée moins malheu-

reuse, ou errant & vagabond sur des Provinces défolées. La plupart des sociétés ont, à des époques différentes, souffert ces calamités, présenté ces hideux tableaux.

Aussi est-ce une erreur, & une grande erreur, de juger de la puissance des Empires par le revenu du Souverain. Cette base de calcul seroit la meilleure qu'on pût établir, si les tributs n'étoient que le thermometre des facultés des citoyens : mais lorsque la république est opprimée par le poids ou la variété des impositions, loin que cette richesse soit un signe de prospérité nationale, elle est un principe de dépérissement. Réduits à l'impuissance de fournir des secours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples subissent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuses & ruineuses. La catastrophe est précipitée, lorsque le fisc a recours aux fermes pour faire ses recouvrements.

La contribution des citoyens au trésor public est un tribut. Ils doivent le présenter eux-mêmes au Souverain, qui, de son côté, en doit diriger sagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne sauroient être assez rapprochés. Son influence devient une source inévitable de division & de ravage. C'est sous cet odieux aspect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent est de les multiplier. Il les enveloppe de ténèbres pour leur donner l'extension qui lui conviendra. Des juges de son choix appuyent ses intérêts. Toutes les avenues du trône lui sont vendues, & il fait, à son gré, vanter son zèle ou calomnier les peuples mécontents avec raison de ses vexations. Par ces vils artifices, il précipite les Provinces au dernier terme de dégradation ; mais ses coffres regorgent de richesses. Alors on lui vend au plus vil prix les loix,  
les

les mœurs, l'honneur, le peu qui reste de sang à la nation. Ce traitant jouit sans honte & sans remords de ces infâmes & criminels avantages, jusqu'à ce qu'il ait détruit l'Etat, le Prince & lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce sort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie presque toujours paternelle, pour recevoir les contributions du citoyen. C'est dans les gouvernements absolus que l'usage tyrannique des fermes s'est concentré. Quelquefois l'autorité a été effrayée des ravages qu'elles faisoient : mais des administrateurs timides, ignorants ou paresseux, ont craint, dans la confusion où étoient les affaires, un bouleversement entier au moindre changement qu'on se permettroit. Pourquoi donc le temps de la maladie ne seroit-il pas celui du remède ? C'est alors que les esprits sont mieux disposés, que les contradictions sont moindres, que la révolution est plus aisée.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, qu'il soit perçu avec modération, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement ; & ces besoins ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les siècles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des temps de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout Etat qui se les interdrait, se verroit contraint, pour retarder sa chute, de recourir aux voies pratiquées à Constantinople. Le Sultan, qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer

l'Empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller ensuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentants des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires que par eux-mêmes; soit que les terres fussent réparties entre les conquérants; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse; soit qu'elles eussent passé par le commerce & l'industrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient avoient conservé le droit naturel, inaliénable & sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reste qu'un despote & un troupeau d'esclaves.

Peuples, chez qui les Rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire; vous verrez que vos aïeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit n'en est pas perdu. Il est écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre - humain pour la posséder. Il est écrit sur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en assurer la jouissance. Il est écrit dans vos cœurs, où la Divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieus, n'est pas faite à l'image du créateur, pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de Cour, votre grandeur est dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vaf-

faux, & vous augmenterez votre fortune en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sur les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrasera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le Prince a seul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger, à vexer les peuples, ils seront surchargés & vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du Souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bientôt une politique fautive & cruelle lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolents; qu'il faut les ruiner pour les asservir, & que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, & qu'il leur fait grâce de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée & à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira & ne combattra que pour une solde. Le Magistrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négociants mettront leur fortune à couvert, pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses Rois; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug; attendra

sa délivrance d'une révolution, & sa tranquillité d'un bouleversement.

» Ce tableau est effrayant, me disoit un Visir, & il y a des Visirs par-tout. „ J'en gémiss. Mais  
 » sans contribution, comment puis-je maintenir  
 » cette force publique dont vous reconnoissez  
 » vous-même, & la nécessité & les avantages? Il  
 » faut qu'elle soit permanente & toujours égale,  
 » sans quoi plus de sécurité pour vos personnes,  
 » vos propriétés, votre industrie. Le bonheur sans  
 » défense n'est qu'un fantôme. Mes dépenses sont  
 » indépendantes de la variété des saisons, de l'in-  
 » clémence des éléments, de tous les accidents. Il  
 » faudra donc que vous y fournissiez, la peste eût-  
 » elle détruit vos troupeaux, l'insecte eût-il dé-  
 » voré votre vigne, la grêle eût-elle moissonné  
 » vos champs. Vous payerez, ou je tournerai  
 » contre vous cette force publique qui a été créée  
 » pour votre sûreté, & que vous devez alimen-  
 » ter”.

Ce système oppresseur ne regardoit que les propriétaires de terres. Le Visir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il se seroit pour asservir au fisc les autres membres de la confédération.

» C'est principalement dans les villes que les  
 » arts mécaniques & libéraux d'utilité & d'agrément, de nécessité ou de fantaisie, ont leur foyer, ou du moins leur activité, leur développement, leur perfection. C'est-là que le citoyen riche, & par conséquent oisif, attiré ou fixé par les douceurs de la société, cherche à tromper son ennui par des besoins factices; c'est-là que, pour y satisfaire, il exerce le pauvre, ou, ce qui revient au même, l'industriel. Celui-ci, à son tour, pour satisfaire aux besoins de première nécessité,

» qui ne sont pas long-temps les seuls qui le tour-  
» mentent, cherche à multiplier les besoins facti-  
» ces de l'homme riche ; d'où naît entre l'un &  
» l'autre une dépendance mutuelle fondée sur leurs  
» intérêts respectifs, l'industriel veut travailler,  
» le riche veut jouir. Si donc je parviens à im-  
» poser les besoins de tous les habitants des villes,  
» industriels ou oisifs, c'est-à-dire à renchérir, au  
» profit de l'Etat, les denrées & les marchandises  
» qui y sont consommées par les besoins des uns  
» & des autres, alors j'aurai soumis à l'impôt tou-  
» tes les especes d'industrie, & je les aurai ame-  
» nées à la condition de l'industrie agricole. J'aurai  
» fait mieux ; & que ce point sur-tout ne vous  
» échappe pas : j'aurai fait payer le riche pour le  
» pauvre, parce que celui-ci ne manquera pas de  
» renchérir ses productions à proportion du ren-  
» chérissement de ses besoins”.

Ah ! Visir, je te conjure d'épargner au moins  
l'air, l'eau, le feu, & même le bled, qui n'est pas  
moins que ces trois éléments la légitime sacrée de  
tout homme sans exception. Sans cette légitime,  
nul ne peut vivre & agir ; & sans vie & sans ac-  
tion, point d'industrie.

» J'y penserai. Mais suivez-moi dans les diffé-  
» rentes combinaisons par lesquelles j'enlace dans  
» mes filets tous les autres objets de besoin, sur-  
» tout dans les villes. D'abord, maître des fron-  
» tieres de l'Empire, je ne laisse rien venir de l'é-  
» tranger ; je n'y laisse rien aller qu'en payant à  
» raison du nombre, du poids & de la valeur.  
» Par ce moyen, celui qui a fabriqué, ou qui  
» envoie, me cede une partie de son bénéfice ;  
» & celui qui reçoit, ou qui consomme, me rend  
» quelque chose en sus de ce qui revient au mar-  
» chand ou fabricant”.

Fort bien, Visir : mais en te glissant ainsi entre le vendeur & l'acheteur, entre le fabricant ou le marchand & le consommateur, sans avoir été appelé, sans que ton entremise leur profite, puisqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment, n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te frustrer de ta part ?

» Sans doute : mais à quoi me serviroit donc  
 » la force publique, si je ne l'employois pas à dé-  
 » mêler leur fraude, à m'en garantir & à la châ-  
 » tier ! Si l'on essaye à garder ou à diminuer ma  
 » part, je prends tout, & même quelque chose  
 » au-delà ».

J'entends, Visir. Et voilà donc encore la guerre & l'exaction établies sur les frontières aux limites des Provinces ; & cela pour pressurer cette heureuse industrie, le lien des nations les plus éloignées & des peuples les plus séparés par les mœurs & les religions.

» J'en suis fâché. Mais il faut tout sacrifier à la  
 » force publique, à ce rempart élevé contre la ja-  
 » lousie & la rapacité des voisins. D'ailleurs, l'inté-  
 » rêt de tel ou tel individu ne s'accorde pas tou-  
 » jours avec l'intérêt du grand nombre. Un effet  
 » de la manœuvre dont vous vous plaignez, c'est  
 » de vous conserver des denrées & des produc-  
 » tions dont le calcul de la personnalité vous pri-  
 » veroit par l'exportation à l'étranger ; & je re-  
 » pousse des marchandises étrangères, qui, par la  
 » surabondance qu'elles feroient avec les vôtres,  
 » rabaisseroient le prix de celles-ci ».

Je te remercie, Visir. Mais pourquoi faut-il que tu aies aussi tes troupes ? Ces troupes-là sont bien incommodes. Ne pourrois-tu pas me servir sans me faire la guerre ?

» Si vous m'interrompez sans cesse, vous per-  
» drez le fil de mes subtiles & merveilleuses opé-  
» rations. Après avoir imposé la marchandise à  
» l'entrée & à la sortie de l'Empire, au passage  
» d'une Province dans une autre, je suis à la piste  
» le conducteur, le voyageur qui parcourt ma con-  
» trée pour ses affaires, par curiosité; le payfan  
» qui porte à la ville le produit de son champ ou  
» de sa basse-cour; & lorsque la soif le pousse dans  
» une hôtellerie, au moyen d'une association avec  
» le maître....».

Quoi, Visir, le cabaretier est ton associé!

» Assurément. Est-ce qu'il y a quelque chose de  
» vil quand il s'agit du maintien de la force pu-  
» blique, & par conséquent de la richesse du fisc?  
» Au moyen de cette association, je reçois une  
» partie du prix de la boisson consommée».

Mais, Visir, comment te trouves-tu l'associé  
d'un aubergiste, d'un tavernier, dans le débit de  
ses boissons? Serois-tu son pourvoyeur?

» Moi, son pourvoyeur? je m'en suis bien gar-  
» dé. Où seroit le bénéfice de vendre le vin que  
» le vigneron m'auroit donné pour le tribut de  
» son industrie? J'entends un peu mieux mes affai-  
» res. J'ai d'abord avec le vigneron ou proprié-  
» taire, avec le brasseur, le distillateur de l'eau-  
» de-vie, une association par laquelle j'obtiens une  
» partie du prix qu'ils vendent à l'aubergiste, au  
» cabaretier; ensuite j'en ai avec celui-ci une se-  
» conde par laquelle il me compte à son tour  
» d'une portion du prix qu'il reçoit du consom-  
» mateur, sauf au vendeur à retrouver sur le con-  
» sommateur la quotité du prix qui me revient  
» de la consommation».

Cela est très-beau, il faut en convenir. Mais,  
Visir, comment assistes-tu à tous les marchés de

boissons qui se font dans l'Empire ? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaise foi, dès le temps de Rome, quoique le questeur ne fût pas son collègue ? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien : mais je suis curieux.

» C'est ici que je te paroîtrai impudent, mais  
 » profond. On ne sauroit aspirer à toute sorte de  
 » mérite & de gloire. D'abord, nul ne peut dé-  
 » placer une pièce de vin, de cidre, de bière,  
 » d'eau-de-vie, soit du lieu de la récolte ou de  
 » la fabrication, soit du cellier, soit de la cave,  
 » soit pour vendre, soit pour envoyer, n'importe  
 » à quelle destination, sans ma permission par écrit.  
 » Je fais par-là ce qu'elles deviennent. Si l'on en  
 » rencontre quelqu'une sans ce passe-port, je m'en  
 » empare, & le propriétaire me paye sur le champ,  
 » en sus, le triple ou le quadruple de la valeur.  
 » Ensuite, les mêmes agents qui circulent nuit &  
 » jour de toutes parts, pour m'assurer de la fidélité  
 » des propriétaires ou marchands en gros à tenir  
 » leur pacte d'association, descendent tous les  
 » jours, plutôt deux fois qu'une, chez chaque ca-  
 » baretier ou aubergiste, fondent les tonneaux,  
 » comptent les bouteilles ; & pour peu qu'on soit  
 » soupçonné de quelque escamottage sur ma part,  
 » on est si sévèrement puni, qu'on n'en est pas tenté  
 » davantage ».

Mais, Visir, pour te plaire, tes agents ne sont-ils pas autant de petits tyrans subalternes ?

» Je n'en doute pas, & je les en récompense  
 » bien ».

A merveille. Mais, Visir, j'ai un scrupule. Ces associations avec le propriétaire, le marchand en gros, le détaillier, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec le passant qu'il détrouffe.

» Vous n'y pensez pas. Les miennes sont autori-  
» fées par la loi & par l'institution sacrée de la force  
» publique. Rien ne vous en impose-t-il donc ?  
» Mais venez maintenant aux portes de la cité, où  
» je ne suis pas moins admirable. Rien n'y entre  
» sans verser dans mes mains. Si ce sont des boif-  
» sons, elles contribuent non en raison du prix,  
» comme dans mes autres engagements, mais en rai-  
» son de la quantité, & soyez sûr que je ne suis pas  
» dupe. L'aubergiste ou le citoyen n'a rien à dire,  
» quoique j'aye d'ailleurs affaire à lui lors de l'achat  
» & du débit, puisque ce n'est pas de la même ma-  
» niere. Si ce sont des comestibles, j'ai mes agents,  
» non-seulement aux portes, mais aux boucheries,  
» mais dans les marchés au poisson, & nul n'essaye-  
» roit à me voler sans risquer plus que son vol ne  
» lui rendroit. Si c'est du bois, des fourrages, du  
» papier, il y a moins de précaution à prendre.  
» Ces marchandises ne se filoutent pas comme un  
» flacon de vin; cependant j'ai mes surveillants sur  
» les routes & les endroits détournés, & malheur à  
» celui qu'on surprendroit en devoir de m'échap-  
» per. Vous voyez donc que quiconque habite les  
» villes, qu'on y subsiste de son industrie, qu'on  
» y employe son revenu ou une portion de son lu-  
» cre à salarier un homme industrieux, personne ne  
» peut consommer sans payer, & que tous payent  
» plus sur les consommations usuelles & indispen-  
» sables que sur les autres. J'ai mis à contribution  
» toute sorte d'industrie sans qu'elle s'en apperçoive.  
» Il en est cependant quelques-unes avec lesquelles  
» j'ai essayé de traiter plus directement, parce qu'el-  
» les n'ont pas leur asyle ordinaire dans les villes, &  
» que j'ai imaginé qu'elles me rendroient davantage  
» par une contribution spéciale. Par exemple, j'ai  
» des agents dans les forges & fourneaux où l'on

» fabrique, & où l'on pese le fer qui a tant d'usages  
 » différents; j'en ai dans les ateliers des tanneurs  
 » où sont manufacturés les cuirs qui servent à  
 » tant de choses. J'en ai chez tous ceux qui tra-  
 » vaillent l'or, l'argent, la vaisselle, les bijoux; &  
 » vous ne me reprocherez pas ici d'attaquer les  
 » objets de première nécessité. A mesure que les  
 » tentatives me réussissent, je les étends. Je me  
 » flatte bien d'établir un jour mes satellites à côté  
 » du métier à ourdir la toile; elle est d'une utilité  
 » si générale. Mais gardez-moi le secret. Mes spé-  
 » culations ne s'éventent jamais qu'à mon détri-  
 » ment ».

Je suis vraiment frappé de ta sagacité, Visir, ou de celle de tes sublimes précurseurs. Ils ont creusé des mines d'or par-tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitants ont eu peut-être le sort de ceux de l'autre continent : mais que t'importe ? Le sel & le tabac que tu dérites au décuple de leur valeur intrinsèque, quoique après le pain & l'eau, le sel soit de première nécessité, tu ne m'en as rien dit. Que signifie cette réticence ? Aurois-tu senti la contradiction entre cette vente & ton refus de percevoir les autres contributions en nature, sous prétexte de l'embarras de la revente ?

» Point du tout. La différence est facile à saisir.  
 » Si je recevois du propriétaire ou du cultivateur sa  
 » portion de contribution en nature, pour la re-  
 » vendre ensuite, je me trouverois en concurrence  
 » avec lui dans les marchés. Mes prédécesseurs ont  
 » été sages en s'en réservant la distribution exclusive.  
 » Cela souffroit des difficultés. Pour amener ces deux  
 » fleuves d'or dans le réservoir du fisc, il fallut dé-  
 » fendre la culture & la fabrication nationales du  
 » tabac; ce qui ne me dispense pas de tenir sur la  
 » frontière & même au-dedans de l'Empire une ar-

» mée contre l'introduction & la concurrence de  
» tout autre tabac avec le mien ».

Et cela, Vifir, t'a réussi ?

» Pas aussi pleinement que j'aurois désiré, malgré  
» la sévérité des loix pénales. Pour le sel, la diffi-  
» culté fut encore plus grande; il faut en convenir  
» & s'en affliger. Mes prédécesseurs commirent une  
» bévue irréparable. Sous prétexte d'une faveur  
» utile, nécessaire à certaines Provinces maritimes,  
» ou peut-être à l'appât d'une somme forte, sans  
» doute, mais momentanée, que d'autres Provin-  
» ces payerent pour se pourvoir de sel comme elles  
» aviferoient, ils se prêterent à des exceptions, en  
» conséquence desquelles dans un tiers ou environ  
» de l'étendue de l'Empire, ce n'est pas moi qui  
» le vends. J'espère bien revenir là contre; mais il  
» faut attendre un moment de misère ».

Ainsi, indépendamment des armées que tu nour-  
ris sur la frontière contre le tabac & les marchan-  
dises de l'étranger, tu en as encore dans l'intérieur  
pour que la vente du sel des Provinces libres ne  
concoure pas avec la vente du tien ?

» Il est vrai. Cependant il faut rendre justice à  
» nos anciens Vifirs. Ils m'ont laissé une législation  
» bien entendue. Par exemple, ceux du pays libre  
» qui avoisinent les Provinces où je vends, ne peu-  
» vent fabriquer de leur sel que le moins qu'il est  
» possible, afin de n'en point avoir à vendre à mon  
» préjudice; & par une suite de la même sagesse,  
» ceux qui doivent acheter de moi, & qui, voi-  
» sins du pays libre, pourroient être tentés de s'y  
» approvisionner à meilleur marché, sont forcés  
» d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent consommer ».

Et cela est consacré par la loi ?

» Et maintenu par l'auguste force publique. Je  
» suis autorisé au dénombrement des familles; & si

» quelqu'une n'achete pas la quantité de sel que je  
 » présume nécessaire à sa consommation, elle le  
 » paye comme si elle s'en étoit pourvue ».

Et quiconque sale ses mêts avec d'autre sel que  
 le tien s'en trouve mal ?

» Très-mal. Outre la saisie de ce sel d'iniquité, il lui  
 » en coûte plus qu'il ne dépenseroit à l'approvision-  
 » nement de sa maison pendant plusieurs années ».

Et le vendeur ?

» Le vendeur ? C'est, comme de raison, un vo-  
 » leur, un brigand, un malfaiteur que je réduis à  
 » la besace, s'il a quelque chose, ou que j'envoie  
 » aux galeres, s'il n'a rien ».

Mais, Visir, tu dois avoir des procès sans fin ?

» J'en ai beaucoup : mais il y a une Cour de  
 » magistrature expresse qui en a l'attribution ex-  
 » clusive ».

Et comment te tires-tu de là ? par l'intervention  
 de la force publique, ton grand cheval de bataille ?

» Et avec de l'argent ».

Ah ! Visir, quelle tête & quel courage ! Quelle  
 tête pour suffire à tant d'objets ! quel courage pour  
 faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans  
 les livres saints par Ismaël, dont les mains étoient  
 contre tous, & les mains de tous contre lui.

» Hélas ! j'en conviens. Mais telle est l'impor-  
 » tance de la force publique & l'étendue de ses  
 » besoins, qu'il a fallu recourir à d'autres ressour-  
 » ces. Outre ce que le propriétaire me doit an-  
 » nuellement pour les fruits de son fonds, s'il se  
 » résout à le vendre, l'acquéreur me payera une  
 » somme surajoutée au prix convenu avec son ven-  
 » deur. J'ai tariffé tous les pactes humains, & nul  
 » ne contracte sans me fournir une contribution  
 » proportionnée, soit à l'objet, soit à la nature de  
 » la convention. Cet examen suppose des agents pro-

» fonds. Aussi en manqué-je souvent. Le plaideur  
» ne peut faire un seul pas, soit en demandant,  
» soit en défendant, sans me trouver sur son che-  
» min; & vous conviendrez que ce tribut est bien  
» innocent: car on n'est pas encore dégoûté des  
» procès ».

Visir, quand ton énumération ne seroit pas à sa fin, laisse-moi respirer. Tu as lassé mon admiration, & je ne fais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement, ou d'une science perfide, barbare, qui embrasse tout, qui pèse sur tout, ou de la patience avec laquelle on supporte les actes réitérés d'une subtile tyrannie qui n'épargne rien. L'esclave reçoit sa subsistance en échange de sa liberté. Ton malheureux contribuable est privé de sa liberté en te fournissant sa subsistance.

Jusqu'à présent je me suis si fréquemment livré aux mouvements de l'indignation, que j'ai pensé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule & de l'ironie, qui a si souvent tranché les nœuds les plus importants. Je rentre dans le ton qui me convient, & je dis:

Il faut sans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agisse intérieurement & extérieurement. Extérieurement, pour défendre la nation en corps contre la jalousie, la cupidité, l'ambition, le mépris & la violence des autres nations; & cette protection ou la sécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des forteresses, des arsenaux, des alliés foibles à stipendier, des alliés puissants à seconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen, ami de l'ordre social, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui se laisse égarer par ses passions, son intérêt personnel, ses vices, & qui n'est arrêté que par la menace de la justice & la vigilance de la police.

Nous dirons plus. Il est avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'industrie, aiguillonne le talent, & secoure celui qui, par un zèle inconsideré, des malheurs imprévus, de fausses spéculations, a perdu la force individuelle, d'où naît la nécessité des écoles gratuites & des hôpitaux.

Je consens même que le dépositaire & le moteur de la force publique, qu'il est de son devoir de faire craindre, respecter & chérir, pour en accroître l'énergie, sur-tout dans les Etats monarchiques où elle semble distincte & séparée du reste de la nation, en impose par un appareil de dignité, attire par la douceur, & exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens sont dispendieux. Les dépenses supposent un revenu, & le revenu des contributions. Il est juste que ceux qui participent aux avantages de la force publique fournissent à son maintien. Il y a entre le Souverain & ses sujets un pacte tacite, mais sacré, par lequel le premier s'engage de secourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la masse générale des contributions, & cette justice distributive s'exécutoit toute seule par la nature même des choses, si la corruption & le vice ne la troubloient sans cesse.

Mais dans toute convention, il y a un rapport entre le prix & la valeur de la chose acquise; & ce rapport est nécessairement en *moins* du côté du prix, en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur: mais si pour acquérir cette épée, il faut que je vuide ma bourse ou que je vende ma maison, j'aime mieux composer avec le voleur.

Or, où est ce rapport, cette proportion des avantages de la force publique, pour moi propriétaire,

avec le prix dont je les paye ; si chez la nation la plus policée de l'Europe, la moins exposée aux incursions & aux attaques étrangères, après avoir cédé une portion de ma possession, je suis obligé, lorsque je vais habiter la ville, de suracheter, au profit d'une force publique, non-seulement les denrées des autres, mais les miennes, quand il me plaît de les consommer.

*Pour moi, cultivateur*, si forcé d'un côté à consommer en nature une portion de mon temps, & des moyens de mon industrie pour la construction & la réparation des routes, je suis encore obligé de rendre en argent une portion considérable des productions que ma sueur & mes travaux ont tiré de la terre ?

*Pour moi, artisan*, qui ne puis travailler sans être nourri, logé, vêtu, éclairé & chauffé, ni me pourvoir de nourriture, d'abri, de vêtement, de lumière & de feu, sans contribuer, puisque tous ces moyens de subsistance sont imposés ; si je suis encore obligé de rendre une partie du prix de mon temps & de mon talent à l'imposition qui frappe directement sur les productions de mon industrie ?

*Pour moi, marchand*, qui ai déjà contribué de mille manières, & par mes consommations personnelles, & par les consommations de mes salariés, & par le surachat des matières premières, si je suis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandise que j'envoie, & dont il ne me reviendra peut-être rien du tout, dans le cas de quelques-uns de ces accidents sans nombre, dont la force publique ne s'engage, ni de me garantir, ni de me dédommager ?

*Pour nous tous*, si après avoir contribué par chacun de nos besoins, à chaque pas, à chaque mouvement de notre industrie, à la masse commu-

ne, d'un côté par une imposition annuelle & générale, la capitation qui n'a aucune base, aucun rapport avec la propriété ni avec l'industrie, nous contribuons encore d'un autre côté par le sel, denrée de première nécessité qu'on porte au décuple de sa valeur intrinsèque & naturelle ?

*Pour nous tous encore une fois*, si nous voyons toutes ces quotes-parts exigées pour le maintien de la force publique, se fondre entre les mains des concussionnaires qui les perçoivent; & le résidu qui, après des circulations toutes dispendieuses, se rend au trésor du Souverain, y être pillé de cent manières diverses, ou dissipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude bizarre & compliquée de contributions, & les avantages que chacun de nous obtient de la force publique, s'il est vrai, comme certains calculateurs politiques le prétendent, que les sommes des contribuables sont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponse à cette question que dans le cœur du Souverain. S'il est de bronze, le problème ne se résoudra point, & le temps amènera, à la suite d'une longue oppression, la ruine de l'Empire. S'il a quelque sensibilité, le problème se résoudra d'une manière utile aux sujets.

Cependant, que le chef de la nation ne se flatte pas d'opérer de grands biens, des biens durables, sans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'est à ce grand instrument du gouvernement de distribuer & de rendre supportable à chacun le poids énorme des tributs, par son équité & par son intelligence, à le répartir selon les degrés relatifs de force ou de foiblesse des contribuables. Sans ces deux qualités, les peuples accablés seront conduits à un désespoir plus ou moins

moins éloigné , plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités soutenues par l'attente d'un soulagement plus ou moins prochain, ils souffriront avec patience , & se traîneront sous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel est le Ministre qui remplira une tâche aussi difficile? Sera-ce celui, qui, par une odieuse cupidité, aura ambitionné le maintien des revenus publics, & qui parvenu à ce poste important, à force d'intrigues & de bassesses, aura abandonné le fisc en proie à ses passions, à ses amis, à ses flatteurs, à ses protégés, au détriment de la force publique? Périrait la mémoire d'un tel Ministre!

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ses mains, que l'instrument de ses inimitiés ou de ses aversions personnelles, & le moyen de réaliser les fantômes de son imagination féroce & défordonnée, qui traitera comme des absurdités les opérations différentes de la sienne; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme si c'étoient autant de crimes; qui méprisera l'apologue des membres & de l'estomac; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par des faveurs exclusivement accordées à celle que son goût, sa fantaisie, son intérêt ou ses préjugés auront préférée; qui verra l'image du désordre par-tout où les choses ne seront pas analogues à ses idées bizarres; qui, dénué de la sagesse nécessaire pour corriger ce qui est défectueux, substituera des chimères à un ordre peut-être imparfait, & qui, pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant sur les suites d'une réforme mal entendue, brisera tout avec un souris dédaigneux: charlatan aussi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poisons pour des remèdes, s'écriera *guérison, guérison*, lorsque des convulsions réité-

rées annonceront la mort prochaine du malade ? Périssent la mémoire d'un tel Ministre !

Souverains , qui n'êtes à l'abri ni de l'erreur , ni du mensonge , ni de la séduction , si vous avez été assez malheureux pour être asservis par de tels coopérateurs , ne les remplacez ni par l'homme foible & pusillanime , qui , bien qu'instruit , doux , modeste , & peut-être incapable d'une grande faute , tant qu'il agira par lui-même , se laissera égarer par les autres , tombera dans les pièges qui lui seront tendus , & manquera du nerf nécessaire , soit pour arrêter ou prévenir le mal , soit pour vous résister à vous-mêmes , lorsque sa conscience & l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux , ni par l'homme trop austère , encore moins par l'homme impérieux & dur. L'impôt est un joug pesant. Comment le portera-t-on , s'il est aggravé par la manière de le présenter ? C'est une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez brusquement ou mal-adroitement à la bouche , quelqu'un la renverra.

Ni par l'homme qui ignore la loi , ni par l'homme qui la méprise pour ne s'occuper que du fisc. Il est de l'intérêt du Souverain que la propriété & l'industrie soient protégées contre sa propre autorité , contre les entreprises du Visir , souvent inconsidérées , quelquefois dangereuses. Un Ministre qui sacrifiera tout au fisc , remplira les coffres de son maître ; il donnera à la nation & au trône l'éclat d'une puissance formidable : mais cet éclat passera comme l'éclair. Le désespoir s'établira dans le cœur des sujets. En mettant l'industrie aux abois , il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiste hérissé de formules & de subtilités juridiques , qui entretiendra une querelle com-

tinue entre le fisc & la loi ; rendra le fisc trop odieux, & relâchera les liens d'une obéissance pénible, mais nécessaire.

Ni par cet outré philanthrope, qui se livrant à un patriotisme mal entendu, oubliera le fisc pour se livrer indiscrettement à de séduisantes impulsions de bienfaisance & de popularité : impulsions toujours louables dans un philosophe, mais auxquelles un Ministre ne doit se prêter qu'avec circonspection. Car enfin, il faut une force publique, il faut un fisc qui l'alimente.

Ecartez sur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ses propres affaires, administrera-t-il celles d'un grand Etat ? Quoi, il a dissipé ses fonds, & il sera économe du revenu public ? Il a de la probité, de la délicatesse, des lumières même, le desir sincère de bien servir l'Etat : mais dans une circonstance & sur un objet de l'importance de celui dont il s'agit, ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien sont entrés vertueux dans le Ministère, & qu'on ne reconnoissoit plus, qui ne se reconnoissoient plus eux-mêmes, en moins de six mois ? Il y a peut-être moins de séductions au pied du trône que dans l'antichambre d'un Ministre ; & moins encore au pied du trône & dans l'antichambre des autres Ministres qu'à l'entrée du cabinet du Ministre de la finance. Mais c'est trop s'arrêter sur les impôts ; il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y suppléer, le crédit public.

En général, ce qu'on nomme crédit n'est qu'un délai donné pour payer. L'usage en fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille se contentoit de ce qu'une nature brute, de ce que des travaux grossiers lui fournissoient. Bientôt commencerent quelques échanges, mais seulement entre parents, entre voisins. Ces liaisons s'étendirent par-

XI.  
Crédit pu-  
blic.

tout où les progrès de la société multiplioient les besoins ou les délices. Avec le temps, il ne fut plus possible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacèrent & devinrent insensiblement la mesure commune de toutes choses. Il arriva que les agents d'un commerce qui devenoit tous les jours plus considérable, manquèrent de l'argent nécessaire pour leurs spéculations. Alors les marchandises leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines, & cette heureuse pratique dure encore & durera toujours.

Le crédit suppose une double confiance; confiance dans la personne qui en a besoin, & confiance dans ses facultés. La première est la plus nécessaire. Il est trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaise foi trahisse ses engagements quoiqu'il ait assez de fortune pour les remplir, ou qu'il dissipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais l'homme intelligent & juste, peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre, de ceux qui vouloient acheter, ont donné naissance au crédit qui existe entre les membres d'une société, ou même de plusieurs sociétés. Il diffère du crédit public, en ce que ce dernier est le crédit d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépense. Il suit de-là que le crédit est richesse pour les négociants, puisqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il est pour les gouvernements une cause d'appauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un Etat qui emprunte aliène une portion de son

revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernements anciens ne connurent pas l'usage du crédit public, même à l'époque des plus funestes crises. On formoit, durant la paix, un trésor qui s'ouvroit dans des temps de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'industrie, & rendoient, en quelque manière, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu les métaux plus communs, les administrateurs des Empires se sont généralement livrés à des entreprises supérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppression s'est prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appesantir sur tous les peuples & sur tous les siècles.

Ce sont l'Angleterre, la Hollande & la France, c'est-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un si mauvais exemple. Ces Puissances ont trouvé du crédit par la même raison que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance est la mère du prêt, & la confiance naît d'elle-même à l'aspect d'un pays où la richesse du sol se multiplie par l'activité d'un peuple industrieux, à la vue de ces ports renommés où se réunissent toutes les productions de l'univers.

Le site de ces trois Etats a aussi encouragé le prêteur. Son gage, ce ne sont pas seulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans lesquels le fisc trouve au besoin son aliment.

& ses ressources. Dans les contrées, qui, comme l'Allemagne, sont ouvertes de tous côtés, & n'ont ni barrières, ni défenses naturelles, si l'ennemi qui peut y entrer librement vient à s'y établir ou seulement à y séjourner, aussitôt il leve, à son profit, les revenus publics, & s'applique même, par des contributions, une partie des revenus particuliers. Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement ? Ce qui est arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens, & auxquels il est dû plus de trente années d'arrérages. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invasion, il n'y a à redouter que les causes d'épuisement dont l'effet est plus lent & par conséquent plus éloigné.

Mais ne seroit-ce pas à l'indigent d'emprunter, & au riche de prêter ? Pourquoi donc les Etats qui ont le plus de ressources sont-ils les plus endettés ? C'est que la folie des nations est la même que celle des particuliers : c'est que plus ambitieuses, elles se forment plus de besoins : c'est que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle sur les dépenses qu'elles peuvent faire : c'est qu'il n'y a point d'action contre elles, & qu'elles se sont liquidées, lorsqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien : c'est que les sujets ne peuvent pas traduire en justice leur Souverain : c'est qu'on n'a point vu & qu'on ne verra peut-être jamais une Puissance prendre les armes en faveur de ses citoyens volés, spoliés par une Puissance étrangère : c'est qu'un Etat s'affujettit, pour ainsi dire, ses voisins par des emprunts : c'est que la Hollande craint, à chaque instant, que le premier coup de canon qui crêvera le flanc d'un de ses vaisseaux, n'acquiesce l'Angleterre avec elle : c'est qu'un édit daté de Versailles peut, du soir au matin,

acquitter sans conséquence la France avec Geneve : c'est que des motifs qu'il feroit honteux de s'avouer, agissent sourdement dans l'ame & les conseils des Rois puissants.

L'usage du crédit public, quoique ruineux pour tous les Etats, ne l'est pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier est libre, qui a toujours respecté ses engagements, qui n'a pas l'ambition des conquêtes, qui se gouverne elle-même, une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché qu'un Empire dont le sol n'est pas abondant; qui est surchargé de dettes, qui entreprend au-delà de ses forces, qui a trompé ses créanciers, qui gémit sous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dictera nécessairement la loi en proportionnera toujours la rigueur aux risques qu'il lui faudra courir. Ainsi, un peuple dont les finances sont en désordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

Mais, disent quelques arithméticiens politiques, n'est-il pas utile aux Etats d'appeller dans leur sein l'argent des autres nations, & les emprunts publics ne produisent-ils pas cet effet important? Oui, sans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou plusieurs Provinces de l'Empire. Peut-être même feroit-il moins déraisonnable de leur livrer le sol, que de cultiver uniquement pour eux.

Mais si l'Etat n'empruntoit que de ses sujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non, mais la république énerveroit plusieurs de ses membres pour en engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions en raison des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourser?

Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens, ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement & tout d'un coup, les sommes empruntées par le gouvernement ? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au-lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles ! voulez-vous voir tout le vice de votre politique ? Pouffez-la aussi loin qu'elle peut aller ; faites emprunter par l'Etat tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer ; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts : vous verrez qu'avec vos richesses circulantes bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent ne circulent pas d'eux-mêmes, & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différents signes ne figurent qu'à raison des ventes & des achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entière. Si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commercables, & ne vous embarrassez pas des signes ; la confiance & la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous, surtout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met une Puissance en état de faire la loi aux autres Puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à tou-

tés les nations ? Si c'est une espece de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous ? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il pas proportionné à leurs richesses respectives ? & ne se trouveront-ils pas ruinés, sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt ? Quand je vois des Monarques & des Empires se battre & s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés, il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un faïancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scenes qui agitent la terre sont si variées; les Empires sont exposés à de si étranges révolutions, le champ des événements est si étendu; la politique frappe des coups si surprenants, qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici c'est la conduite pratique des gouvernements qui nous occupe, & non une situation bizarre qui vraisemblablement ne se présentera jamais.

Tout Etat qui ne sera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considérations que nous venons de peser, creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois jettera un gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes, téméraires, dispendieuses; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent, & jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigants dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des sujets de tout sexe voués au luxe; instruments, victimes, objets ou jouets de la mollesse & des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer, tout le monde se jette dans cette espèce de négoce, qui est, tout-à-la-fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négociants veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'Etat, parce que c'est le signe le plus portatif, le moins sujet à l'altération du temps, à l'injure des saisons, à l'avidité des traitants. L'agriculture, le commerce & l'industrie, souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'Etat dépense toujours mal ce qu'il a mal acquis, à mesure que ses dettes s'accroissent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives & fécondes de la société sont dépouillées, épuisées par la classe paresseuse & stérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hausser le prix des denrées, & par-là celui de l'industrie. Dès-lors la consommation diminue, parce que l'exportation cesse aussi-tôt que la marchandise est trop chère pour soutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languissent également.

L'impuissance où se trouve l'Empire de faire face à ses engagements, le réduit à s'en libérer par la voie la plus destructive de la liberté des citoyens & de la puissance du Souverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts sont payés en édits de rédu-

tions. Alors sont trahis les serments du Monarque & les droits des peuples. Alors est perdue sans retour la base de tous les gouvernements, la confiance publique. Alors est renversée la fortune de l'homme riche, est arraché au pauvre le fruit de ses longues veilles, qu'il avoit confié au fisc pour avoir une subsistance dans sa vieillesse. Alors sont suspendus les travaux, les salaires, & tombent dans une espèce de paralysie une multitude de bras laborieux, auxquels il ne reste de mains que pour mendier. Alors les ateliers se vident, les hôpitaux se remplissent comme dans une épidémie. Alors les cœurs sont remplis de rage contre le Prince, & tout retentit d'imprécations contre ses agents. Alors est condamné aux larmes le foible qui peut se résoudre à une vie misérable; est armé d'un poignard, qu'il tourne contre lui-même ou contre son concitoyen, celui à qui la nature a donné une ame impatiente & forte. Alors sont anéantis l'esprit, les mœurs, la santé d'une nation; l'esprit, par l'abattement & la douleur; les mœurs, par la nécessité des ressources urgentes, toujours criminelles ou malhonnêtes; la santé, par les même suites qui naîtroient d'une disette générale & subite. Ministres souverains, comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laisser tranquilles & sans remords? S'il est un grand Juge qui vous attende, comment oserez-vous paroître devant lui! Quelle sentence en pourrez-vous espérer? N'en doutez pas, ce sera celle que les malheureux que vous avez faits, & dont il étoit l'unique vengeur, auront invoquée sur vous. Maudits dans ce monde, vous le serez encore dans l'autre. Telle est la fin des emprunts, jugez par-là de leur principe.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute société policée, jettons un coup d'œil sur

**XII.**Beaux-Arts  
& Belles-  
Lettres.

les ornements & sur la décoration de l'édifice. Ce sont les beaux-arts & les belles-lettres.

La nature est le modèle des uns & des autres. La voir & la bien voir, la choisir, la rendre scrupuleusement, en corriger les défauts, l'embellir ou en rapprocher les beautés éparées pour en former un tout merveilleux, ce sont autant de talents infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie; d'autres sont le produit de l'étude & des travaux de plusieurs grands hommes. On est sublime, mais on manque de goût. On a de l'imagination, de l'invention, mais on est fougueux, incorrect. Il se passe des siècles avant l'apparition d'un orateur, d'un poète, d'un peintre, d'un statuaire en qui le jugement, qui compte ses pas, tempère la chaleur qui veut courir.

C'est principalement l'utilité qui a donné naissance aux lettres, & l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grèce, ils furent enfants du sol même. Le Grec, favorisé du plus heureux climat, avoit sans cesse sous les yeux le spectacle d'une nature merveilleuse, soit par ses charmes, soit par son horreur; des fleuves rapides, des montagnes escarpées, d'antiques forêts, des plaines fertiles, de riantes vallées, des côteaux délicieux; la mer tantôt calme, tantôt agitée: tout ce qui échauffe l'ame, tout ce qui émeut & agrandit l'imagination. Imitateur scrupuleux, il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du discernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus grossiers qu'il corrigea. Il en sortit ensuite les moindres imperfections qu'il corrigea encore; & ce fut ainsi qu'il s'éleva peu-à-peu au beau idéal; c'est-à-dire, au concept d'un être qui est possible peut-être, mais qui n'existe pas: car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y est ré-

gulier, & rien n'y est déplacé. Trop de causes conspirèrent en même-temps au développement, je ne dis pas d'un animal entier, mais des moindres parties semblables d'un animal, pour qu'on y retrouve de la symmétrie. Le beau de la nature consiste dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuser le tout; mais dans ce tout, chaque partie est parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur, de la branche d'un arbre, d'une feuille, suffit pour s'en assurer.

Ce fut par cette voie lente & pénible que la peinture & la sculpture arriverent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces causes heureuses une langue harmonieuse dès son origine; avant la naissance des arts, un poëte sublime, un poëte rempli d'images riantes & terribles; l'esprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdit à l'esclave; le commerce des artistes avec les philosophes; leur émulation soutenue par des travaux, des récompenses & des éloges; la vue continuelle du corps humain dans les bains & dans les gymnases, leçon assidue pour l'artiste, & principe d'un goût délicat dans la nation; les vêtements larges & fluents qui ne déformoient aucune partie du corps, en la serrant, en la gênant; des temples sans nombre à décorer, des statues des dieux & des déesses, & en conséquence un prix inestimable attaché à la beauté qui devoit servir de modele; l'usage de consacrer par des monuments les actions mémorables & les grands hommes.

Homere avoit donné le ton à la poésie épique. Les jeux olympiques hâterent les progrès de la poésie lyrique, de la musique & de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa sur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur & du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, resta au-dessous de ses modèles : il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de ses beautés réelles, on remarque souvent l'effort d'un copiste habile, & c'étoit presque une nécessité. Si les chef-d'œuvres qu'il avoit sous les yeux eussent été anéantis, son génie abandonné à son propre élan & à son énergie naturelle, auroit, après quelques essais, après quelques écarts, poussé très-loin sa carrière; & ses ouvrages auroient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'esprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du Créateur. On ignore comment il s'est fait.

Cependant, un goût sévère présidoit à toutes les compositions de Rome. Il guidoit également les artistes & les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchissoient jamais les bornes convenables. Au milieu de l'abondance & des richesses, les graces étoient dispensées avec sagesse. Tout ce qui étoit au-delà du beau étoit habilement retranché.

C'est une expérience de toutes les nations & de tous les âges, que ce qui est arrivé à sa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution est plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux, qui ne voyant point de jour à surpasser ou même à égaler leurs prédécesseurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuses & profondes, à des images pleines de noblesse, à des tours d'une grande énergie, à des expressions assorties à tous les sujets, on substitua l'esprit de faillie, des

rapports plus singuliers que vrais, un contraste continuel de mots ou de pensées, un style rompu, décousu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le desir habituel de briller & de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence & la poésie. Toutes les productions du génie porterent le même caractère de dégradation.

Elles en sortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuse encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, se proposoient de faire des impressions vives & durables. Pour atteindre plus sûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une suite presque nécessaire de leur inexpérience, les poussa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renouvelé depuis par flatterie. Les Empereurs qui avoient élevé une puissance illimitée sur les ruines de la liberté Romaine, ne voulurent plus être de simples mortels. Pour satisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs statues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint colossal. Les nations se prosternerent devant ces idoles, & l'encens brûla sur leurs autels. Les peuples & les artistes entraînent les poètes, les orateurs & les historiens, dont la personne eût été exposée, dont les écrits auroient paru des satyres, s'ils se fussent renfermés dans les bornes du vrai, du goût & de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe le déplorable état des arts & des lettres, lorsque des hordes barbares sorties des régions du Nord, anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'ossements, après avoir jonché les Provinces de cadavres, se jetterent avec la fu-

reur qui leur étoit naturelle sur les villes. Ils renverserent de fond en comble plusieurs de ces superbes cités où étoit réuni ce que l'industrie, ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les statues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés, étoient mutilés ou consacrés aux plus vils usages. Des ruines ou des cendres couvroient obscurément le peu qui avoit échappé à la dévastation. Rome même, plusieurs fois saccagée par des brigands féroces, étoit à la fin devenue leur repaire. Cette maîtresse des nations, si long-temps la terreur & l'admiration de l'univers, n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'Empire, quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine, languissoient honteusement, esclaves de ces sauvages, dont ils avoient ignoré jusqu'au nom, ou qu'ils avoient enchaînés & foulés aux pieds.

L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs peuples belliqueux, qui ayant subjugué des nations éclairées, en avoient adopté les mœurs, les loix & les connoissances. A la trop funeste époque qui nous occupe, ce furent les vaincus qui s'affimilerent basement à leurs barbares vainqueurs. C'est que les lâches qui subissoient un joug étranger, avoient beaucoup perdu des lumieres & du goût de leurs aïeux : c'est que le peu qui leur en restoit n'étoit pas suffisant pour éclairer un conquérant plongé dans l'ignorance la plus grossiere, & que des succès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un instrument de servitude.

Avant ce siècle de ténèbres, le christianisme avoit détruit en Europe les idoles de l'antiquité payenne, & n'avoit conservé quelques arts que pour servir de  
soutien

soutien à l'empire de la persuasion, & pour seconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il avoit substitué des images de terreur & de tristesse, conformes aux tragiques événements qui avoient signalé sa naissance & ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monuments, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de scènes horribles & funebres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modèles; féroces comme les Princes & les Pontifes qui les employoient; bas & rampants comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfants dès le berceau; ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristèrent la face de la terre.

Enfin, le temps vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police sociale, & c'est la Grece qui nous l'apprit.

Cette contrée est aujourd'hui barbare & très-barbare. Elle gémit dans les fers & dans l'ignorance. Son climat & des ruines sont ce qui lui reste. Nul vestige d'urbanité, d'émulation, d'industrie. Plus d'entreprises pour le bienpublic, plus d'activité pour les productions du génie, plus de zèle pour la restauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne songe ni à la gloire de Thémistocle & d'Alcibiade, ni aux talents de Sophocle & de Démosthène, ni aux lumières de Licurgue & de Platon, ni à la politi-

que de Pisistrate & de Périclès, ni aux travaux de Phidias & d'Apelle. Tout a subi le joug du despotisme, tout a péri; & une nuit profonde couvre cette région, autrefois si féconde en merveilles.

Les esclaves qui marchent sur les débris des statues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, & qui foulent aveuglément tant de richesses, ont perdu jusqu'au souvenir des grandes choses dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé jusqu'aux noms des villes & des Provinces. On les voit surpris que le desir d'acquérir des connoissances ramene dans leurs foyers des savants ou des artistes. Devenus insensibles aux restes inappréciables de leur splendeur anéantie, ils desireroient au monde entier la même indifférence. Pour visiter ces lieux intéressants, il faut en acheter chèrement la permission, courir de grands risques, & s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze siècles, dans l'intérieur de leur Empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuses, à des guerres scolastiques, & au-dehors exposés à des combats sanglants, à des invasions destructives, à des pertes continuelles, conservoient encore quelque goût & quelques lumières, lorsque les disciples de Mahomet, qui, armés du glaive & de l'Alcoran, avoient rapidement subjugué toutes les parties d'une si grande domination, s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque, les beaux-arts tournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns, sous le nom de Goths, les avoient chassés de Rome à Constantinople; ces mêmes Huns, sous le nom de Turcs, les repousserent de

Constantinople à Rome. Cette ville, dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse, accueillit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussière des siècles & des ruines de l'Italie, pour servir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie qui préside au dessin, éleva trois arts à la fois, je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les Rois & récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfanterent trois écoles de peintres originaux: tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se feroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes, vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue, & défigurée par la religion. Un mélange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque: telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage

amena le goût dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux règles & aux exemples de ses anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siècle & le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleste qui servoit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblème de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioste confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeler un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poème. Cet auteur fera dans l'histoire de la littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII transporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I<sup>er</sup>., s'il ne fût pas allé disputer le Milanais à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *Pere des lettres*; mais ces germes de culture & de lumière furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang & le carnage; & le temps vint où ils devoient éclore & fructifier. Le seizième siècle avoit été celui de l'Italie; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la toile; dans

les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poésie. Tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les passions humaines vivifièrent les dessus du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière, & du corps à l'esprit. Mais, qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par sa situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence, qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des Rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat, jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible à créer, à jouir? Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des esprits ardents & propres à l'invention sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons: des bras nerveux, sous un climat où le froid même excite au travail; des Provinces tempérées entre le nord & le midi; des ports de mer secondés par des fleuves navigables; de vastes plaines abondantes en grains; des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les especes; des

salines qu'on peut multiplier à son gré; des prairies couvertes de chevaux; des montagnes où croissent les plus beaux bois: par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance, les matières communes des arts, & les superfluités du luxe: en un mot, le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie? Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mère du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. Les Romains, qui, comme les Grecs, reconnoissent l'influence du dialecte sur les mœurs, avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes, & ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, l'Europe presque entière parloit latin. Mais l'invasion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres & harmonieux d'un idiome poli par le génie & par des organes délicats, ces peuples guerriers & chasseurs mêlerent les accents rudes, les expressions grossières qu'il apportoient de leurs sombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernements. A la renaissance des lettres, ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne se fit que très-lentement, parce que tous ceux qui se sentoient quel-

que talent pour écrire, dédaignant un langage sans grace, sans force, sans aménité, employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui secouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Française regne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie, l'étude constante de ces âmes privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les Rois & les peuples pour instruire & diriger les hommes. Dans un temps où la liberté n'a plus de tribunes, ni d'amphithéâtres pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprète commun à toutes les autres langues, & d'instruments à toutes sortes d'idées : une langue ennoblie, épurée, adoucie, & sur-tout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans, devient enfin universelle & dominante.

La langue Angloise a produit aussi ses poètes & ses prosateurs, qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser, agir, & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers, *la majesté du peuple*, & ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent ni poésie, ni prose, avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, & sonore comme l'argent, sa marche est grave & mesurée comme la danse de sa nation; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang, acquérir même de la supériorité lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand son académie aura fait taire l'Inquisition avec ses universités, cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux sublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, est l'Allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'est elle qui a formé l'Anglois & même le François, par son mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce semble, pour les yeux & pour des organes polis, elle est restée dans la bouche du peuple sans oser entrer que bien tard dans les livres. Sa disette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poésie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris son essor; & des poètes originaux en plus d'un genre y sont éclos en assez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient se cultiver & se polir jusqu'à un certain degré, sans que les arts de toute espee ne suivissent ce degré de perfection. Aussi leurs monuments sont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des siècles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entièrement.

Cependant comme l'espee humaine n'est qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne

faut qu'un génie ardent, un enthousiaste, pour mettre de nouveau la terre en combustion. Les peuples de l'Orient ou du Nord, soumis au despotisme, sont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne suffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverser les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale, les idoles de la religion avec les chef-d'œuvres des arts ? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y sommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux siècles à décorer, est brûlée & saccagée en un jour. Un Tartare brisera peut-être, d'un seul coup de hache, cette statue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans : & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons ! Peuples, artistes ou soldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ses loix, destinés tour-à-tour à mettre de la poussière en œuvre & cette œuvre en poussière ?

Mais c'est par les arts que l'homme jouit de son existence, & qu'il se survit à lui-même. Les siècles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le temps où ils s'écoulerent, ni graver sur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT, puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matière & sur le temps. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raison ont mis l'éloquence de Cicéron au-dessus de tous les orateurs sacrés, Les Pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière & le charme

des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'espece humaine. L'industrie & l'invention, avec les jouissances du Nouveau-Monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poètes, les historiens, les peintres, les statuaires sont faits pour être les amis des grands hommes. Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en sont les conservateurs éternels quand ils ne sont plus. En les portant à l'immortalité, ils y vont eux-mêmes. C'est par les uns & par les autres que les nations se distinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illustrées, les arts les enrichissent encore quand elles sont devenues indigentes. C'est Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le présent & dans l'avenir, honorez-les si vous n'êtes pas des ingrats. Vous passerez, mais leurs productions ne passeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous si vous le négligez; & après avoir marché pendant quelques siècles dans les ténèbres, vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés, non parce qu'elles ont manqué de vertus, mais d'une voix sacrée qui les célébrait.

• Gardez-vous sur-tout d'ajouter la persécution à l'indifférence. C'est bien assez qu'un écrivain brave le ressentiment du magistrat intolérant, du Prêtre fanatique, du grand Seigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives,

ſans être encore expoſé aux ſévérités du gouvernement. Infliger au philoſophe une peine infamante & capitale, c'eſt le condamner à la puſillanimité ou au ſilence; c'eſt étouffer le génie ou le bannir, c'eſt arrêter l'inſtruction nationale & le progrès des lumières.

Ces réflexions font, dira-t-on, d'un homme qui a bien réſolu de parler ſans ménagement des perſonnes & des choſes; des perſonnes à qui l'on n'oſe guère ſ'adreſſer avec franchise; des choſes ſur leſquelles un écrivain, doué d'un peu de ſens, ne penſe ni ne ſ'exprime comme le vulgairé, & qui ne ſeroit pas fâché d'échapper à la proſcription. Cela ſe peut, & quel mal y auroit-il à cela? Cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cauſe de la liberté. Si je n'en recueillois que des malheurs, ce que je ne crois, ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un instant de ma durée dont il auroit diſpoſé avec injuſtice & avec violence, il reſteroit déteſté pendant ſa vie. Son nom paſſeroit aux ſiècles à venir couvert d'ignominie, & cette ſentence cruelle ſeroit indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

Au char des lettres & des arts eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon: mais qui, n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embelliffement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfants du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies aîlés de la ſculpture vo-

XIII:  
Philoso-  
phie.

ler sur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y dessiner l'Olympe sur un plafond, y retracer sur la laine & sur la soie toutes les scènes animées de la campagne, y reproduire sur la toile les utiles vérités de l'histoire, & les agréables chimères de la fable.

Quand l'esprit s'est exercé sur les plaisirs de l'imagination & des sens, la raison vient avec la maturité des Empires donner aux nations une certaine gravité: c'est l'âge de la philosophie. Elle marche à pas lents & sans bruit, annonçant la vieillesse des Empires qu'elle s'efforce en vain de soutenir. C'est elle qui forma le dernier siècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athenes n'eut des philosophes qu'à la veille de sa ruine qu'ils semblent prédire. Cicéron & Lucrece n'écrivirent sur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuserent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jetté les germes de la physique dans leur théorie sur les éléments de la matière: mais la manie des systèmes les détruisit les uns par les autres. Socrate vint qui ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu: il n'aima, ne pratiqua, n'enseigna qu'elle, persuadé que l'homme n'a pas besoin de la science, mais des mœurs pour être heureux. Platon, son disciple, quoique physicien, quoique instruit des mystères de la nature par ses voyages en Egypte, donna tout à l'âme & presque rien à la nature: noya la philosophie dans la théologie, & la connoissance de l'univers dans les idées de la divinité. Aristote, disciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité: mais elle fut médiocrement estimée de ses contempo-

rains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même temps, ressuscita les atômes de Démocrite, qui, sans doute, balancerent les quatre éléments d'Aristote; & dans cet équilibre de systêmes, la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formerent des écoles: car aussitôt que les opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonstances, la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre intestine, fut subjuguée par la Macédoine, & dissoute par les Romains. Alors les calamités publiques tournerent les esprits & les cœurs vers la morale. Zénon & Démocrite, qui n'avoient été que des philosophes naturalistes, devinrent long-temps après leur mort les chefs de deux sectes de moralistes, plus théologiens que physiciens, plus casuistes que philosophes; ou plutôt la philosophie fut livrée & restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philosophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès, parce qu'elle fut presque entièrement bornée à la morale. Chez les modernes, ses premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la physique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philosophie, les sciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'Empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la poussière des cloîtres. L'Asie en conservoit les monuments sans en jouir, & l'Europe, quelques débris sans les connoître. Le monde étoit Chrétien ou Mahométan, enseveli par-tout dans le sang des nations. L'ignorance seule triomphoit sous l'étendard de la croix ou du croissant. Devant ces signes re-

doutés, tout genou fléchissoit, & tout espoir trembloit.

La philosophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des seules choses qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le temps, la raison & tous ses travaux dans des questions du moins oiseuses; la plupart vuides de sens, indéfinissables, interminables par la nature de leur objet, source éternelle de disputes, de scissions, de sectes, de haines, de persécutions, de guerres nationales ou religieuses.

Cependant, les Arabes conquérants menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philosophie. Aristote s'étoit, entre leurs mains, sauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces destructeurs des Empires avoient quelques sciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie & la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévastôient & repeuploient. La médecine les suivit par-tout. Cette science, qui n'a rien de meilleur peut-être que son affinité avec la chymie & la physique, les rendit aussi fameux que l'astrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philosophes, conserverent la tradition des véritables sciences par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Aristote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des Moines qui voulurent concilier la philosophie du paganisme avec les codes hébraïques de Moïse & de Jesus? Cette confusion des systêmes, des idées & des langues, arrêta long-temps l'édifice des sciences. Le théologien renversoit les matériaux qu'apportoit le philosophe. Celui-ci sapoit par les fondemens l'édifice de son rival. Cependant, avec quelques pierres de

l'un, beaucoup de sable de l'autre, de méchants architectes bâtirent un monument gothique & bizarre : c'est la philosophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépie de siècle en siècle, par des métaphysiciens Irlandois ou Espagnols, elle se soutint à-peu-près jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde qui devoit changer la face de l'Ancien.

La lumière naquit au sein des ténèbres. Un Moine Anglois cultiva la chymie ; & préparant l'invention de la poudre qui devoit soumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies sciences par la physique expérimentale. Ainsi la philosophie sortit du cloître, & l'ignorance y resta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé séculier & régulier, Galilée osa deviner la figure de la terre. La superstition en fut effrayée ; elle jeta ses cris ; elle lança ses foudres : mais la philosophie arracha le masque du monstre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoit bien la foiblesse & le mensonge des opinions populaires, sur quoi portoit la base de l'édifice social : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cause de ses phénomènes. C'est ce que chercha la philosophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raison, que le soleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du télescope, le vrai système d'astronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les éléments de la philosophie ancienne ou les atômes d'Epicure, Descartes agitoit & combinait les éléments d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux & subtils. Presque en même temps, Toricelli inventoit, à Florence, le thermometre pour peser l'air ; Pascal mesuroit la hauteur de l'athmosphère

sur les montagnes d'Auvergne, & Boyle, en Angleterre, vérifioit & constatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Descartes avoit appris à douter pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, & le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain dans les ténèbres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force & du temps, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le Chancelier Bacon, philosophe & malheureux à la Cour, comme le Moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, avoit protesté contre les préjugés des sens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ses oracles, tandis que la philosophie expérimentale découvroit des faits, la philosophie rationnelle cherchoit les causes.

L'une & l'autre conduisoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'esprit, & assurer ses succès. Ce fut, en effet, la science de l'algebre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la physique, qui fit soupçonner à Newton le vrai systême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chute des corps sur la terre, il vit entre les mouvements des astres, des rapports qui supposoient un principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvements. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumière; & les expériences où l'entraîna cette conjecture la changerent en systême.

Quand Descartes mourut, Newton & Leibnitz étoient

étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner son ouvrage, c'est-à-dire, l'établissement de la bonne philosophie. Ces deux hommes seuls en hâterent prodigieusement les progrès. L'un poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire; & l'inutilité de ses efforts défabusa pour jamais l'esprit humain de cette fausse métaphysique. L'autre étendit les principes de la physique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de plusieurs siècles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même-temps, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune, & qui étoit resté dans l'obscurité par la hardiesse même de ses principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke poursuivoit les préjugés scientifiques dans tous les retranchements de l'école; il faisoit évanouir tous les spectres de l'imagination, que Mallebranche laissoit renaître en les abaissant, parce qu'il n'alloit pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philosophes seuls aient tout découvert & tout imaginé. C'est le cours des événements qui a donné une certaine pente aux actions & aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des sciences, un mélange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agissent & réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, & les philosophes menent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipode; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'Eglise se disoit universelle; le Pape se

disoit le maître de la terre ; & plus des deux tiers de ses habitants ignoroient qu'il y eût une Religion Catholique , & sur-tout qu'il y eût un Pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout , apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet , & une plus grande partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie , ou dans *l'inscience & l'incuriosité* de l'athéisme. Ainsi la philosophie étendoit l'empire des connoissances humaines par la découverte des erreurs de la superstition & des vérités de la nature.

L'Italie , dont le génie impatient s'élançoit à travers les obstacles qui l'environnoient , fonda la premiere une académie de physique. La France & l'Angleterre , qui devoient s'aggrandir par leur rivalité même , éleverent à la fois deux monuments éternels à l'accroissement de la philosophie ; deux académies où tous les savants de l'Europe vont puiser & verser leurs lumieres. C'est de-là que sont émanés dans le monde une foule de mysteres de la nature , d'expériences & de phénomènes , de découvertes dans les arts & dans les sciences ; les secrets de l'électricité , les causes de l'aurore boréale. C'est de-là que sont sortis les instruments & les moyens pour purifier l'air dans les vaisseaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre , & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture , & donner plus de grain avec moins de semence & de peine.

Aristote avoit régné dix siècles dans toutes les écoles de l'Europe ; & les Chrétiens , après avoir perdu les traces de la raison , n'avoient pu la trouver que sur ses pas. Long-temps même ils s'étoient égarés à la suite de ce philosophe , parce qu'ils y marchaient à tâtons dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Descartes avoit donné le fil , & Newton des

aîles, pour sortir de ce labyrinthe. Le doute avoit dissipé les préjugés, & l'analyse avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée, Descartes, Hobbes, Locke, Bayle, Leibnitz & Newton, après les mémoires des académies de Florence & de Leipfick, de Paris & de Londres, il restoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des sciences & de la philosophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui sont sorties de l'esprit humain, depuis la théologie jusqu'à l'insectologie; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaisseau jusqu'à l'épingle; ce dépôt des lumières des nations, qui auroit été moins imparfait, s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les sortes de persécutions & d'obstacles; ce dépôt caractérisera, dans les siècles à venir, le siècle de la philosophie.

Après tant de bienfaits, elle devrait tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie, éclaire, aide & soulage les humains. Elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprete de ses droits, elle consacre ses lumières & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui regnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom de sectes; mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchants la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus: ingrats, qui se soulèvent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumière gagne insensiblement un plus vaste horizon. Une espèce d'empire s'est formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des Souverains ou de leurs Ministres, les systêmes de politique s'agrandiront, & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une chose utile, même aux Rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un Etat, sans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissants, charment le loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumières est devenu nécessaire à l'industrie, & la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occasionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre: car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne se peut cultiver sans quelque étude, ou sans des connoissances transmises & répandues par la lecture. Les Princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain, seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des monarques, & à rompre plusieurs

chaînes , pour forger de leurs débris celles du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des Puissances conjurées contre la liberté du genre humain. Malheur à l'Etat où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public ! Bientôt ce Royaume se précipiteroit, avec sa fortune, son commerce, ses Princes & ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour sauver une nation de sa perte, & la liberté des écrits pour sauver les loix ? Mais quel est le fondement & le rempart des loix ? Les mœurs.

Depuis trop long-temps on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monstre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable satisfaction de le rebaisser a seule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc, toi, qui oses insulter ainsi ton semblable ? Quel sein te donna le jour ? Est-ce au fond de ton cœur que tu puisses tant de blasphêmes ? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce, barbare ! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, souvent séduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais sorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu, quoiqu'il ne naisse pas vertueux. Il ne parvient à cet état sublime qu'après s'être étudié lui-même, qu'après avoir connu ses devoirs, qu'après avoir contracté l'habitude de les remplir. La science qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle morale. C'est la règle des actions, & si l'on peut s'exprimer ainsi, l'art de la vertu. On doit des encouragements, on doit des éloges à tous les travaux

XIV.  
Morale.

entrepris pour écarter les maux qui nous affiegent, pour augmenter la masse de nos jouissances, pour embellir le songe de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illustrer notre espece. Bénis, & bénis soient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre humain quelque'un de ces avantages. Mais la premiere couronne sera pour le sage dont les écrits touchants & lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

L'espoir d'une si grande gloire a enfanté des productions sans nombre. Que de livres inutiles ! Que de livres même pernicious ! Ils sont la plupart l'ouvrage des Prêtres & de leurs disciples, qui, ne voulant pas voir que la Religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la Divinité, il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale universelle, elle ne peut être l'effet d'une cause particuliere. Elle a été la même dans les temps passés, elle sera la même dans les siècles à venir ; elle ne peut avoir donc pour base les opinions religieuses, qui, depuis l'origine du monde & d'un pôle à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchants ; les Romains ont eu des dieux méchants ; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple se fit des dieux, & les fit comme il lui plut ; les uns bons & les autres cruels ; les uns débauchés, & les autres de mœurs austeres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systèmes religieux & de cultes, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commisération, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnoissance, l'amour de

la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentiments, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante & si générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passageres. Si les Ministres de la Religion ont paru penser autrement, c'est que par leur système, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils dispofoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'affuroient au nom du Ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit si absolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les seuls plaisirs qui fassent supporter la vie, au rang des plus grands forfaits; une morale abjecte qui impositoit l'obligation de se plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes supplices, & les foibleffes de l'amour & les actions les plus atroces; une morale superstitieuse qui enjoignoit d'égorger sans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une morale puérile qui fondonoit les devoirs les plus essentiels sur des contes également dégoûtants & ridicules; une morale intéressée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au facerdoce, ni de crimes, que ce qui leur étoit contraire. Si les Prêtres eussent seulement encouragé les hommes à l'observation de la morale naturelle par l'espérance ou par la crainte des récompenses & des peines futures, ils auroient bien mérité des sociétés; mais en voulant soutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la persuasion, ils ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition. Le masque est tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-dessus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui se passoit au-delà du voile ne nous importoit, & que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaisoient aux dieux; mais qu'elles plaisoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes : principe qui isoloit la morale de la Religion.

En effet, au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espece humaine. C'est à ce double but que ses regles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant & éternel, est dans l'homme même, dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre : similitude d'organisation qui entraîne celle des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foiblesse; source de la nécessité de la société, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naissants du sein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différents. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domestiques : voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques : voilà la source de la notion d'une utilité personnelle & générale; voilà la source de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'est la justice; & qu'un devoir, c'est de se rendre heureux. L'homme vertueux est celui qui a les notions les plus exactes de la justice & du bonheur, & qui y conforme le plus rigoureusement sa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ses semblables; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes, la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'affassin; la

nature montre, ou l'hydropisie, ou la phthisie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les sentiments d'amitié, de tendresse, de compassion, d'honneur, de bienfaisance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas aussi la haine, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale sur les premiers sentiments que sur les derniers? C'est qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la société, & que les autres lui seroient funestes. Ces philosophes ont senti la nécessité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être : mais il n'en ont pas saisi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes sentiments qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écouloit que la compassion? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégèrent en vices; & ce terme est marqué par les règles invariables de la justice par essence, ou ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non, c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule est-elle un vice? parce que chaque citoyen est tenu de concou-

rir à l'utilité commune, & qu'il a besoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un Magistrat ou un Général que dans un particulier ? C'est qu'il en résulte de plus grands inconvénients pour la société.

Les obligations de l'homme isolé me sont inconnues. Je n'en vois ni l'origine, ni le terme. Puisqu'il vit seul, il a droit de ne vivre que pour lui seul. Nul être n'est en droit d'exiger de lui des secours qu'il n'implore pas. C'est tout le contraire pour celui qui vit dans l'état social. Il n'est rien par lui-même. C'est ce qui l'entoure qui le soutient. Ses possessions, ses jouissances, ses forces, & jusqu'à son existence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la société deviennent les maux du citoyen. Il court risque d'être écrasé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injustice qu'il commet, le menace d'une injustice semblable. S'il se livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à son préjudice. Il doit donc tendre constamment au bien général, puisque c'est de cette prospérité que dépend la sienne.

Qu'un seul s'occupe de ses intérêts, sans s'embarasser de l'intérêt public, qu'il s'exempte du devoir commun sous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée sur l'ordre général, d'autres auront des volontés aussi personnelles. Alors tous les membres de la république seront à leur tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages ; chacun dépouillera & sera dépouillé ; chacun frappera & sera frappé. Ce sera un état de guerre de tous contre tous. L'Etat sera perdu, & les citoyens seront perdus avec l'Etat.

Les premiers hommes qui se réunirent ne faisoient pas d'abord sans doute l'ensemble de ces vérités. Pénétrés du sentiment de leur force, c'est d'elle vraisemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le temps de la nécessité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à mesure que le besoin s'en fit sentir. Ainsi ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puisqu'il n'en est aucun qui ne lui soit nuisible.

Ce seroit raisonner pitoyablement que de se croire en droit de mépriser, avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, sous prétexte qu'elles ne sont que des institutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans cette société qui ne peut subsister sans elles; tu jouirois des avantages qui en sont le fruit, & tu te croirois dispensé de les pratiquer, même de les estimer. Eh! quel pourroit être leur objet, si elles étoient sans relation avec les hommes? Euton accordé ce beau nom à des actes purement stériles? C'est leur nécessité qui en fait l'essence & le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, constitue donc toute la morale. Ses principes sont constants & uniformes; mais leur application varie quelquefois à raison du climat & de la situation locale ou politique des peuples. En général, la polygamie est plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonstances du temps dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une isle d'Afrique, & permettre la polygamie

au Kamtschatka, si l'une est un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagascar, & l'autre d'en hâter les progrès sur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriser l'adultère & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage ou de la propriété dans l'usage des femmes.

Il en est de même pour les terres & pour les biens. Ce qui est larcin dans un état où la propriété se trouve justement répartie, devient usufruit dans un état où les biens sont en commun. Ainsi le vol & l'adultère n'étoient pas permis à Sparte; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultère. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on prenoit alors : mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompense à l'adresse ce qu'elle pouvoit se procurer.

Par-tout on connoît le juste & l'injuste; mais on n'a pas attaché universellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtements, les nudités n'offensent point la pudeur; mais l'abus, quel qu'il soit du commerce des sexes, les attentats précoces sur la virginité sont des crimes qui devoient révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'est une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de son lait, de détruire les animaux dont la vie n'est point nuisible, ni la mort utile à l'espèce humaine. L'Iroquois ou le Huron qui tue leur pere d'un coup de massue, plutôt que de l'exposer à mourir de faim, ou sur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de pitié filiale, en obéissant aux dernières volontés de ce pere qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus opposés en apparence tendent tous également

au même but, au maintien, à la prospérité du corps politique.

Voilà cette morale universelle, qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés : cette morale qui peut bien varier dans ses applications, mais jamais dans son essence : cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner. D'après cette regle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons sous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il est évident que tant que ces trois sortes de législations seront contradictoires entre elles, il est impossible qu'on soit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature pour obéir aux institutions sociales, & les institutions sociales pour se conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il ? C'est qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en respecterons aucune, & que nous ne serons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisît les codes à l'identifié. La religion ne devrait nous défendre ou nous prescrire que ce qui nous seroit prescrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieuses se modeler sur la loi naturelle qui a été, qui est, & qui fera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai législateur est encore à naître; que ce ne fut ni Moïse, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius; que ce n'est pas seulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a prescrit aux hommes, non la meilleure législation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir; & qu'à ne considérer que la morale, ils se-

roient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient restés sous l'état simple & innocent de certains sauvages ; car rien n'est si difficile que de déraciner des préjugés invétérés & sanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entassés sans méthode & sans plan, & malheureusement liés par les ciments les plus durables, ceux du temps, de l'usage & de l'autorité souveraine & des Prêtres. Alors le sage ne travaille qu'avec timidité, court plus de risque, & perd plus de temps à démollir qu'à construire.

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernements n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'affervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siècles s'écoulerent dans le sang & le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des Empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou gouvernement !

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la posséder ; quand par une collusion sacrilège entre l'autel & le trône, on eut associé Dieu à l'épée, que faisoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive ; que cimenter l'esclavage par le mépris des sciences ; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons ? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix ? Ce qu'elles font de nos jours en Pologne, où le peuple, sans terres & sans armes se laisse hacher par les Russes,

enrôler par les Prussiens ; & n'ayant ni vigueur, ni sentiment, croit qu'il suffit d'être chrétien, & reste neutre entre ses voisins & ses Palatins.

A un semblable Etat d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni stabilité, succéda l'épidémie des guerres saintes où les nations se pervertirent & se dégradèrent, en se communiquant la contagion des vices avec celle du fanatisme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les passions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jesus & de Mahomet. On rapporta de la Palestine un germe de luxe & de faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui poliça la noblesse, sans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car s'il n'y a point de bonheur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie, arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le chaos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgéa par avarice, au-lieu de massacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, semblerent recueillir en même-temps toute la stupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égoût des vices & des maladies, pauvres & sales dans l'or, débauchées avec des temples & des Prêtres, fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un Etat, elles font l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissants qui s'en emparent.

Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des trésors, sans vouloir en jouir, & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent & le citoyen qui les possède, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir & se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs? La misère vend la chasteté, la paresse vend la liberté, le Prince vend la magistrature, & les magistrats vendent la justice; la Cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au Prince, qui les revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subside, de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic fordide qu'introduit l'amour des richesses, l'altération la plus sensible est celle qui se fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naisse d'autant de vices, & qui en produise un plus grand nombre que  
l'incontinence

l'incontinence d'un sexe dont la pudeur & la modestie sont le véritable appanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiscuité des femmes; le sage Caton la conseille dans sa République: ni leur pluralité, le présent des contrées ardentes & voluptueuses de l'Orient, ni la liberté, soit indéfinie, soit limitée, que l'usage lui accorde en certains pays de se prêter au desir de plusieurs hommes. C'est chez quelques peuples un des devoirs de l'hospitalité, chez d'autres un moyen de perfectionner l'espece humaine; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété consacré par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux sexes interdit par les loix de l'Etat.

Pourquoi ce délit si pardonnable en lui-même; cette action si indifférente par sa nature, si peu libre par son attrait, a-t-elle une influence si pernicieuse sur la moralité des femmes? C'est, je crois, la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel sera le frein d'une femme déshonorée à ses yeux & aux yeux de ses concitoyens? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de son ame, lorsque rien ne peut plus aggraver sa honte? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la sagesse, se sépare rarement dans un être foible & timide du mépris de soi-même. On n'a point cet héroïsme avec la conscience du vice. Celle qui ne se respecte plus, cesse bientôt d'être sensible au blâme & à la louange; & sans l'effroi de ces deux respectables fantômes, j'ignore quelle sera la regle de sa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaisir qui puisse la dédommager du sacrifice qu'elle a fait. Elle le sent, elle se le dit; & affranchie de la contrainte de la considération publique, elle s'y livre sans réserve.

La femme se détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorsqu'elle a pris son parti, elle est bien plus déterminée. Elle ne rougit plus, lorsqu'une fois elle a cessé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds, lorsqu'elle aura triomphé de sa vertu ? Que pensera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicatesse de sentiments, qui, dans ses jours de candeur, dictoit ses propos, composoit son maintien, ordonnoit de sa parure ! Ce ne seront plus que de l'enfantillage, de la puillanimité, le petit manège d'une fausse innocente, qui a des parents à contenter & un époux à séduire : mais d'autres temps, d'autres mœurs.

Quelle que soit sa perversité, ce n'est point aux grands attentats qu'elle se portera. Sa foiblesse ne lui laisse pas le courage de l'atrocité ; mais l'habituelle hypocrisie de son rôle, si elle n'a pas tout-à-fait levé le masque, jettera une teinte de fausseté sur son caractère. Ce que l'homme ose par la force, elle le tentera & l'obtiendra par la ruse. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple, par des conseils insidieux, quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adressoit à tous les hommes ; elle a continué par la galanterie si volage dans ses goûts, qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de passions, que d'en trouver une qui n'ait été passionnée qu'une fois ; & elle finit par compter autant d'amants que de connoissances, qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, selon le besoin qu'elle en a, & la nature des intrigues de toute espece dans lesquelles elle se précipite. C'est-là ce qu'elle entend par avoir su jouir de ses belles années & profiter de ses charmes. C'est une d'entre elles, qui s'étoit rendue profonde dans cet art, qui disoit en mourant, qu'elle ne regret-

toit que les peines qu'elle s'étoit données pour tromper les hommes, & que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs, l'amour conjugal est dédaigné, & ce dédain affoiblit le sentiment de la tendresse maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus sacrés & les plus doux deviennent importuns; & lorsqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme qui se laisse approcher d'un autre que de son mari, n'aime plus sa famille, & n'en est plus respectée. Les nœuds du sang se relâchent. Les naissances sont incertaines, & le fils ne reconnoît plus son pere, ni le pere son fils.

Oui, je le soutiens, les liaisons de la galanterie consomment la dépravation des mœurs & la caractérisent plus fortement que la prostitution publique. La religion est perdue, lorsque le Prêtre mene une vie scandaleuse; pareillement la vertu n'a plus d'asyle, lorsque le sanctuaire du mariage est profané. La pudeur est sous la sauve-garde du sexe timide. Qui est-ce qui rougira, où la femme ne rougit plus? Ce n'est pas la prostitution qui multiplie les adulteres, c'est la galanterie qui étend la prostitution. Les moralistes anciens, qui plaignoient les malheureuses victimes du libertinage, prononçoient sans ménagement contre les épouses infidèles, & ce n'étoit pas sans raison. Si l'on parvient à rejeter toute la honte du vice sur la classe des femmes communes, les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce restreint, bien qu'il soit d'autant plus criminel qu'il est plus volontaire & plus illicite. On ne distinguera plus la femme honnête & vertueuse de la femme tendre; l'on établira une distinction frivole entre la femme galante & la courtisane, entre le vice gratuit & le

vice réduit par la misère à exiger un salaire; & ces subtilités décèleront une dépravation systématique. O temps heureux & grossiers de nos pères! où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes, & où le vice constant ne s'excusoit pas par sa durée!

Mais enfin quelle est la source de ces passions délicates, formées par l'esprit, le sentiment, la sympathie des caractères? La manière dont elles se terminent toujours, marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour abrèger le combat & justifier la défaite. Egalemeut à l'usage des femmes réservées & des femmes dissolues, elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale? Un libertinage précoce, qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, & fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années; une race d'hommes sans instruction, sans force & sans courage, incapables de servir la patrie; des magistrats sans dignité & sans principes; la préférence de l'esprit au bon sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talents, à la vertu; des hommes personnels, substitués à des hommes officieux; des offres sans réalité, des connoissances sans nombre & point d'amis, des maîtresses & point d'épouses, des amants & plus d'époux, des séparations, des divorces, des enfants sans éducation, des fortunes dérangées, des mères jalouses, & des femmes vaporeuses, les maladies des nerfs, des vieillesses chagrines, & des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du temps critique. Le dépit d'un abandon qui les menace acheve de vicier le sang & les hu-

meurs, dans un moment où le calme qui naît de la conscience d'une vie honnête seroit salutaire. Il est affreux de chercher inutilement en soi les consolations de la vertu, lorsque les maux de la nature viennent nous assaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes; & si vous voulez trouver la cause de cette dégradation, cherchez-la dans son vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'avilissement, si la mauvaise constitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureusement, il la provoquera toujours, il est organisé de manière que l'intérêt momentané d'un seul ou d'un petit nombre, puisse impunément prévaloir sur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, si les dépositaires de l'autorité peuvent en faire un usage arbitraire, se placer au-dessus de toutes les règles de la justice, faire servir leur puissance à la spoliation, & la spoliation à prolonger les abus de leur puissance. Les bonnes loix se maintiennent par les bonnes mœurs; mais les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes loix. Les hommes sont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il est toujours armé d'une force irrésistible, celle de l'opinion publique, & le gouvernement deviendra toujours corrupteur quand par sa nature il sera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorsqu'elles auront de bons gouvernements. Finissons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide sur le bien & sur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

Ce grand événement a perfectionné la construction des vaisseaux, la navigation, la géographie, XV.  
Réflexion  
sur le bien

& le mal que  
la décou-  
verte du Nou-  
veau-Monde  
a fait à l'Eu-  
rope.

l'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle, quel-  
ques autres connoissances ; & ces avantages n'ont  
été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques Empires de vastes domai-  
nes, qui ont donné aux Etats fondateurs, de l'éclat,  
de la puissance & des richesses. Mais que n'en a-t-il  
pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner  
ou pour défendre ces possessions lointaines ? Lors-  
que ces colonies seront arrivées au degré de cultu-  
re, de lumière & de population qui leur convient,  
ne se détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit  
fondé sa splendeur sur leur prospérité ? Quelle sera  
l'époque de cette révolution ? On l'ignore ; mais il  
faut qu'elle se fasse.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques  
commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir  
obtenu ces jouissances, étions-nous moins sains,  
moins robustes, moins intelligents, moins heureux ?  
Ces frivoles avantages, si cruellement obtenus, si  
inégalement partagés, si opiniâtrément disputés, va-  
lent-ils une goutte du sang qu'on a versé & qu'on  
versera ? Sont-ils à comparer à la vie d'un seul hom-  
me ? Combien n'en a-t-on pas sacrifié, n'en sacrifie-  
t-on pas, n'en sacrifiera-t-on pas dans la suite, pour  
fournir à des besoins chimériques, dont ni l'auto-  
rité, ni la raison, ne nous délivreront jamais ?

Les voyages sur toutes les mers ont affoibli la  
morgue nationale ; inspiré la tolérance civile & re-  
ligieuse ; ramené le lien de la confraternité origi-  
nelle ; inspiré les vrais principes d'une morale uni-  
verselle fondée sur l'identité des besoins, des pei-  
nes, des plaisirs, de tous les rapports communs aux  
hommes sous toutes les latitudes ; amené la prati-  
que de la bienfaisance avec tout individu qui la ré-  
clame, quelles que soient ses mœurs, sa contrée,  
ses loix & sa religion. Mais en même-temps les es-

prits ont été tournés vers les spéculations lucratives. Le sentiment de la gloire s'est affoibli. On a préféré la richesse à la célébrité, & tout ce qui tenoit à l'élevation a penché visiblement vers sa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un desir vif de les obtenir a occasionné un grand mouvement sur le globe ; mais le mouvement n'est pas le bonheur. De qui l'or & l'argent ont-ils amélioré le sort ? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupissent-elles pas dans l'ignorance, la superstition, la paresse, l'orgueil : ces vices les plus difficiles à déraciner, lorsqu'ils ont jetté de profondes racines ? N'ont-elles pas perdu leur agriculture & leurs ateliers ? Leur existence n'est-elle pas précaire ? Si le peuple industrieux & propriétaire d'un sol fertile, s'avisait un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop longtemps que je fais un mauvais trafic avec vous, & je ne veux plus donner la chose pour le signe : cette loi somptuaire ne seroit-elle pas une sentence de mort contre la région qui n'a que des richesses de convention, à moins que, dans son désespoir, celle-ci ne fermât ses mines pour ouvrir des sillons ?

Les autres Puissances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des trésors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aisance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports qui existoient dans les temps anciens existent encore. Supposons que quelque nation soit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'est que la propriété stérile d'une masse d'or superflue. Le second ne lui donnera qu'une supériorité

momentanée, parce qu'avec le temps, & bientôt, toutes les choses vénales auront un prix proportionné à l'abondance des signes qui les représentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités qui sont sans compensation, la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été suivie ?

En les dépeuplant pour une longue suite de siècles, les dévastateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le sang qui a coulé dans ces contrées se fût rendu dans un réservoir commun, si les cadavres eussent été entassés dans la même plaine, le sang, les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand espace ? Le vuide que ces émigrants avoient laissé a-t-il pu être promptement rempli sur leur terre natale, infectée d'un poison honteux & cruel du Nouveau-Monde, qui attaque jusqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuses tentatives de Colomb & de Gama, il s'est établi dans nos contrées un fanatisme jusqu'alors inconnu, c'est celui des découvertes. On a parcouru, & l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un & vers l'autre pôle, pour y trouver quelques continents à envahir, quelques îles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguier, à massacrer. Celui qui éteindroit cette fureur, ne mériterait-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie sédentaire est la seule favorable à la population ; celui qui voyage ne laisse point de postérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a presque doublée ; avec cette différence que les derniers sont exterminés par les maladies des vaisseaux, par les naufrages, par la fatigue, par les mauvaises nour-

ritures, & par les changements de climat. Un soldat peut rentrer dans quelques-unes des professions utiles à la société. Un matelot est matelot pour toujours. Hors de service, il n'en revient à son pays que le besoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finissent par n'appartenir à aucune; qui prennent des femmes où ils en trouvent, & ne les prennent que pour un besoin animal; de ces amphibiens qui vivent à la surface des eaux; qui ne descendent à terre que pour un moment; pour qui toute plage habitable est égale; qui n'ont vraiment ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni parents, ni amis, ni concitoyens; en qui les liens les plus doux & les plus sacrés sont éteints; qui quittent leur pays sans regret; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir; & à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'est pas à l'épreuve du passage de la ligne, & ils acquièrent des richesses en échange de leur vertu & de leur santé.

Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des esclaves. On parle des crimes contre nature, & l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrationnel. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées, & un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentiments qu'on doit à son semblable. Mais sans ces bras, des contrées dont l'acquisition a coûté si cher, resteroient incultes. Eh, laissez-les en friche, s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme soit réduit à la condition de la brute, & dans celui qui achète, & dans celui qui vend, & dans celui qui est vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établissemens dans les deux Indes ont mis dans la machine du gouvernement ? Avant cette époque, les mains propres à tenir les rênes des Empires étoient infiniment rares. Une administration plus embarrassée a exigé un génie plus vaste & des connoissances plus profondes. Les soins de souveraineté partagés entre les citoyens placés au pied du trône & les sujet fixés sous l'équateur ou près du pôle, ont été insuffisans pour les uns & pour les autres. Tout est tombé dans la confusion. Les divers Etats ont languï sous le joug de l'oppression, & des guerres interminables ou sans cesse renouvelées ont fatigué & ensangianté le globe.

Arrêtons-nous ici, & plaçons-nous au temps où l'Amérique & l'Inde étoient inconnues. Je m'adresse au plus cruel des Européens, & je lui dis. Il existe des régions qui te fourniront de riches métaux, des vêtements agréables, des mets délicieux. Mais lis cette Histoire, & vois à quel prix la découverte t'en est promise. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle se fasse ? Croit-on qu'il y eût un être assez infernal pour répondre : JE LE VEUX. Eh bien, il n'y aura pas dans l'avenir un seul instant où ma question n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis sous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'industrie. Trop souvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû sentir que l'avarice jalouse & l'ambitieux orgueil repoussent loin de votre commune patrie le bonheur qui se présente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appelé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'est élevée en faveur de tous les hommes, sans distinction de secte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mê-

mes besoins & des mêmes miseres, comme ils le font aux yeux de l'Être suprême par le rapport de leur foiblesse à sa puissance.

Je n'ai pas ignoré qu'assujettis à des maîtres, votre sort doit être sur-tout leur ouvrage; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le saint respect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le respect dû à ses protecteurs naturels. Je me suis transporté en idée dans le conseil des Puissances. J'ai parlé sans déguisement & sans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la grande cause que j'ose plaider. J'ai dit aux Souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laisse opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû tressaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles & effrayantes peintures seroient gravées sur le marbre de leur tombe, & accuseroient leur cendre que la postérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet & de ma foiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chef-d'œuvres ce que mes essais ont commencé! Puisse, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaisance

qui doit rapprocher toutes les nations policées !  
Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages  
l'exemple des vices & de l'oppression ! Je ne me  
flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolu-  
tion mon nom vive encore. Ce foible ouvrage  
qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de  
meilleurs, sera sans doute oublié. Mais au moins  
je pourrai me dire que j'ai contribué, autant qu'il  
a été en moi, au bonheur de mes semblables, &  
préparé peut-être de loin l'amélioration de leur  
fort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire :  
elle fera le charme de ma vieillesse, & la conso-  
lation de mes derniers instants.

*Fin du dix-neuvieme & dernier Livre.*

---



---

T A B L E  
 A L P H A B É T I Q U E  
 D E S M A T I E R E S  
 C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

## A.

- A**BBÉ DE ST. PIERRE, (l') Auteur d'un projet de paix perpétuelle; pourquoi ce beau rêve ne se réaliseroit-il pas? 42. Avantages immenses qu'apporteroit à tout l'univers l'exécution d'un tel projet, 209.
- Académies*, l'Italie en fonda la première une de physique. La France & l'Angleterre en fonderent deux où les savants de l'Europe vont puiser & verser la lumière, 274. Connoissances qu'elles ont tirées des ténèbres, *ibid.*
- Acte de Navigation* (l') a été le fondement de la puissance maritime des Anglois, 138. Fruits qu'ils en ont retirés, 139. & disposition où ils font de le soutenir, *ibid.* & *suiv.*
- Administration* (l') est devenue beaucoup plus compliquée & embarrassée depuis les établissemens dans les deux Indes, 298.
- Agriculture* (l') est la première source du commerce qui y revient par la circulation, 175. Elle est la première & la véritable richesse d'un Etat, *ibid.* A mesure qu'elle s'étendit, les hommes se multiplièrent avec les subsistances, *ibid.* Calamités qui suivirent son abandon, 176. Le mépris des Romains, maîtres du monde, pour l'agriculture, ayant été adopté par les barbares qui détruisirent leur Empire, elle fut abandonnée aux serfs, *ibid.* Elle a dû prendre faveur chez les nations les plus commerçantes, 177. Réponse d'un Monarque qui en fait l'éloge, *ibid.* Celle du laboureur n'est pas encore favorisée en France, 178 & *suiv.* Elle trouvera d'autant plus de bras, que la récompense de ses peines sera plus sûre, 179. Le goût du siècle a entraîné les Allemands à s'en occuper avec attention, 180. Elle n'a pas fait les mêmes progrès que les autres arts, 182. Objets sur lesquels on est encore dans l'ignorance à cet égard, *ibid.* Elle fait la force intérieure des Etats, & y attire les richesses du

dehors , 183. Un gouvernement sage ne sauroit , sans se couper les veines , lui refuser ses premieres attentions , 187. Inconvénients de la régler , ainsi que la circulation de ses produits par des regles particulieres , *ibid.* Elle donne naissance aux arts , 188. Ce qu'elle deviendra si le Prince a seul le droit des tributs , 207. Elle souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses , 250.

*Allemagne* (l') est le pays dont la constitution a le moins changé , 39. Les Princes ne peuvent pas y être aussi tyrans que dans les Monarchies , 40. Révolutions qui y ont affoibli le pouvoir souverain , 41 & *suiv.* Maximilien y soumit les Grands aux loix , *ibid.* L'Europe lui doit les progrès de la législation dans tous les Etats , 42. Les écrits sur son droit public sont sans nombre , 43. Sa constitution dégénere insensiblement en esclavage , *ibid.* Pourquoi a-t-il fallu bien du temps pour y établir le commerce , 151 & *suiv.* Cultures & manufactures qui en ont été la suite , *ibid.* Elle a été conduite par le goût du siècle à s'occuper de l'agriculture & des grands objets qu'elle embrasse , 180. Avantages qu'elle en a retirés , ainsi que toute l'Europe , *ibid.* Elle a conservé la supériorité dans l'art de fondre , tremper & travailler le fer & le cuivre , 190. Raisons pour lesquelles elle ne peut pas établir un crédit public aussi sûr aux prêteurs que l'Angleterre , la France & la Hollande , 245 & *suiv.*

*Allemands* (les) sont plus guerriers que belliqueux ; pourquoi , 40. Raisons de ce qu'il y en a peu qui connoissent la constitution de leur patrie , 43. Ils furent les premiers à réussir dans la nouvelle discipline militaire ; pourquoi , 119.

*Amérique* , (l') ou le Nouveau-Monde ; l'Europe doit sa découverte à la bouffole , 131. Elle fut découverte deux siècles après les Croisades ; influence de cette découverte sur la morale en Europe , 287. Les avantages qu'en a retiré l'Europe , valent-ils le sang qu'elle lui a coûté , 294 & *suiv.* Il y a multiplié les métaux précieux , 295. Calamités dont la conquête en a été suivie , 296. Hypothese de l'Auteur avant sa découverte , 298.

*Amour conjugal* , sous quelle espece de mœurs il est dédaigné , 291.

*Anarchie* ; époque où l'Eglise & l'Empire s'y trouverent , 84.

*Anaxagore* , Anaximandre , Anaximene & Thalès , philosophes Grecs , jetterent les germes de la physique dans leurs théories sur les éléments de la marine , 68.

*Angleterre* , (l') Royaume au Midi de la plus grande des isles Britanniques , est subjuguée par Guillaume le Conquérant , qui y forme un gouvernement , 93. Révolutions qui y détruisirent le despotisme , *ibid.* & *suiv.* Autres révolutions qui y succéderent , *ibid.* & *suiv.* Despotisme sous lequel elle a

gémi pendant plus d'un siècle, 45. Époque à laquelle la liberté y enflamma tous les esprits, 46. Révolutions qui en résultent, *ibid.* & *suiv.*

*Angleterre*, ou *Isles Britanniques*; la marche intérieure & extérieure du gouvernement y est à découvert, 53. Grand abus qui y a lieu à l'égard des représentants des Communes, 54 & *suiv.* Influence de son administration sur le sort des autres nations, 56. Circonstances qui la conduiroient à l'asservissement, *ibid.* Elle étoit soumise au Pape, même pour le temporel, avant le schisme d'Henri VIII, 87. Elle s'est emparée d'une espèce de monarchie universelle sur la mer, 107. Elle prit, après ses victoires sur Louis XIV, une supériorité qui l'a porté au comble de la prospérité, 136. Elle fut la première à s'apercevoir qu'elle n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour négocier, 149. & à sentir les avantages de l'agriculture, 177. A tiré ses manufactures de Flandres, 190. A donné la première le mauvais exemple d'un crédit public; comment, 245. Son crédit est fondé sur ce qu'elle est assez à l'abri de l'invasion, 246. Elle a fondé une académie pour les sciences & les arts, bien précieuse à tous les savants de l'Europe, 274.

*Anglois*; époque à laquelle la liberté enflamma leurs esprits, 46. Avantages de leur constitution, 47. Leur conduite en 1688 à l'égard d'un Roi ambitieux, 52. Ils regardent leur marine comme le rempart de leur sûreté & la source de leurs richesses, 138. Ce furent les attentats du despotisme qui enfanterent la liberté chez eux, 149.

*Arabes* (les) sauverent des ruines de l'ancienne Grece les ouvrages d'Aristote, 270.

*Architecture*; (l') aussi-tôt qu'elle admet des ornements extérieurs, elle attire la décoration au-dedans, 192. L'enchaînement des arts les uns sur les autres influa puissamment sur elle, 253. La commodité y ordonne les proportions de la symmétrie qui plaît à l'œil, 259.

*Ardeur* (l') de se nuire réciproquement s'étend d'un pôle à l'autre, 171.

*Aristocratie*, (l') ou le gouvernement des grands, flottant entre la tyrannie & la démocratie, a les écueils de tous les deux, 47. Est établie à Venise depuis 1173, époque où les Nobles s'y emparèrent de l'autorité, 67. Elle est substituée par le despotisme, 68. Ce genre de gouvernement ne contribue pas à la multiplication de l'espèce humaine, 203 & *suiv.*

*Aristote*, philosophe Grec fameux; ses ouvrages furent sauvés des ruines de la Grece par les Arabes, 270. Quelle confusion de systèmes occasionna la conciliation que voulurent faire les Moines de la philosophie avec l'Écriture-Sainte, *ibid.* Les Chrétiens ne purent retrouver les traces de la raison que sur ses pas, 274.

*Artistes* ; quels sont ceux qui sont faits pour être les amis des grands hommes , 266.

*Arts* ; le premier a été le labourage , 183. Ils sont nés de l'agriculture portée à un certain point de perfection , 188. Les nations industrieuses de l'Europe les ont apportés de l'Asie , *ibid.* & *suiv.* Pourquoi est-il indispensable aux nations agricoles d'avoir des arts ? 190. Rien n'est plus favorable qu'eux à la liberté , 191. Ils multiplient les moyens de fortune , *ibid.* Ils ouvrirent , dans tous les Etats civilisés de l'Europe , un refuge aux Protestants chassés de France par l'intolérance ecclésiastique , *ibid.* Aucun n'est isolé , tous tiennent à une infinité d'autres objets , 192 & *suiv.* Après la culture des terres , c'est celle des arts qui convient le plus à l'homme , 193. Le caractère national influe beaucoup sur ceux de luxe , comment , 196. Ne devoient pas avoir anciennement plus de vigueur en Europe que les loix , 200. Les denrées n'ont point débouché où les arts languissent , *ibid.* Maniere dont le fisc les fait contribuer sous le despotisme , 227 & *suiv.*

*Arts libéraux* , pourquoi doivent céder les préférences du gouvernement aux cultivateurs , 185. Combien sont avantageux à ceux qui s'y distinguent , 186. L'art de jouir , qu'a créé le luxe , dépend entièrement d'eux , 192. Epoque à laquelle ils enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile , *ibid.* & *suiv.* Maniere dont le fisc en tire un tribut sous un gouvernement oppressif , 227 & *suiv.*

*Art militaire* , fut institué par les Grecs , & perfectionné par les Romains , 115. L'imperfection qu'y apporta l'usage presque unique de la cavalerie , fit durer pendant des siècles une guerre entre la France & l'Angleterre , 117. Epoque où l'on n'avoit point celui de discipliner l'infanterie , 119. Quel étoit alors celui des Suisses , *ibid.*

*Asie* , (l') l'une des quatre parties du monde , est toute sous le despotisme , 94. La beauté de son climat & la richesse de son sol y produisirent le luxe & les arts , 188. Quelles sont ses Provinces où on les trouve en plus grande abondance , 189. C'est des Croisades que les peuples de l'Europe ont tiré le luxe Asiatique , *ibid.* Doit avoir été de tous temps couverte de nations innombrables , 199. A quelle époque elle conservoit les monuments de la philosophie & des arts sans en jouir , 269.

*Asyle* ; les arts en ouvrirent par-tout aux Protestants que l'intolérance chassoit de la France ; mais les Prêtres bannis de leur patrie , n'en trouverent nulle part , 191.

*Athéïsme* (l') a gagné dans les pays Catholiques , parce que les lumières y avoient moins fait de progrès , 9 , 10.

*Athenes* , ancienne République de la Grèce ; elle ne parvint au commerce que par les armes , 204.

*Averroës* ,

*Averroës*, médecin & philosophe Arabe, de quelle maniere conserva-t-il la tradition des vraies sciences, 270.

*Avicenne*, médecin & philosophe Arabe; comment il conserva la tradition des véritables sciences, 270.

*Aumône* (l') est le devoir de tous ceux qui ont au-delà du besoin absolu, 91. Autrefois le clergé vécut de celle des peuples, aujourd'hui c'est lui qui les y réduit, 204.

*Auteur* (l') de l'*Histoire philosophique*, &c. n'est pas entré dans cette carrière sans en connoître l'étendue & les difficultés, 1. Quelles sont les classes de citoyens auxquelles il a élevé un autel dans son cœur, 160. Conseils qu'il donne aux nations pour terminer les maux que des systèmes mal combinés ont fait à la terre entière, 172 & *suiv.* Exhortation qu'il adresse aux peuples de relire leur Histoire, 226. & d'y apprendre qu'ils ne sont pas créés pour se courber devant un homme, *ibid.* Sa conversation avec un Visir sur les conséquences qui résultent de ce que le Prince ait seul le droit des tributs, 228 & *suiv.* Son étonnement sur les atrocités du fisc, & sur la patience de ceux qui les supportent, 237. Il est bien déterminé, quoiqu'il puisse lui en arriver, à ne jamais trahir l'honorable cause de la vérité, 267. Quelle proposition il voudroit faire au plus cruel des Européens, 298 & *suiv.* Discours qu'il adresse aux divers peuples du monde, *ibid.* & *suiv.* Vœux qu'il fait pour le bonheur de tous, 299.

*Autorité des Rois* (l') s'affoiblit à mesure que les sujets s'éloignent du centre de la domination, 28. Paroles d'un Gouverneur éloigné, *ibid.*

*Autorité souveraine*; quels sont ses pouvoirs relativement à la religion, 89 & *suiv.* Elle divise l'intérêt du gouvernement quand les volontés particulières sont substituées à l'ordre établi, 95. Quand elle persévère opiniâtrément dans une erreur, 96. Quand elle sacrifie la tranquillité, l'aisance & le sang des peuples à l'éclat des exploits guerriers, *ibid.* Quand celui qui tient les rênes du gouvernement les laisse flotter au gré du hasard, *ibid.* Quand les places qui décident du repos public sont confiées à des intrigants corrompus, 97. Quand la faveur obtient les récompenses dues au mérite; désordres qui en résultent, *ibid.* & *suiv.* La jalousie de ses dépositaires, sous un Prince foible, occasionne la plus grande instabilité, 111.

## B.

**B**ACON, Chancelier d'Angleterre, fut précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, 272. Principes de sa philosophie, 273.

*Baillis de la Suisse*, sont des administrateurs qui, en quelques endroits, ont introduit un abus bien dangereux; quel, 76.

- Banc de l'Empire*, Tribunal du gouvernement Germanique, auquel sont soumis tous les Princes de l'Allemagne, 42.
- Banqueroute* (la) est la voie destructive des citoyens & du Souverain, dans laquelle plonge l'impuissance d'un État de faire face à ses engagements, 250. Affreuses suites de cette calamité, 251.
- Beaux-Arts*, sont l'ornement & la décoration d'un Empire, 251. Quel est leur modele, *ibid.* C'est l'agrément qui leur a donné la naissance, 252. Il furent en Grece les enfants du sol même; comment, *ibid.* Comment furent encouragés dans la Grece, 253. Leur exercice étoit interdit aux esclaves, *ibid.* Leur enchaînement entr'eux influa sur l'architecture, *ibid.* Une révolution les rendit outrés, maniérés & affectés chez les Romains, 254. Qu'en devinrent les monuments en Italie après l'irruption en Europe des barbares du Nord, 255 & *suiv.* Triste état où ils avoient été réduits par le Christianisme, 256. Epoque à laquelle ils repasserent de la Grece dans l'Italie, 258. Par qui furent repouffés de Rome à Constantinople, puis de Constantinople à Rome, 259. Leur régénération sortit des ruines fouillées en Italie, *ibid.* Epoque à laquelle ils passerent en France, 260. C'est par eux que l'homme jouit de son existence, & se survit à lui-même, 265. Ils tâchent de forcer la nature à Pétersbourg, 266.
- Belles-Lettres*, sont l'ornement & la décoration d'un Empire, 252. Quel est leur modele, *ibid.* L'utilité leur a donné la naissance, *ibid.* Comment furent encouragées dans la Grece, 253. Homere donna le ton à la poésie épique, *ibid.* Chez les Romains les graces y étoient dispensées avec sagesse, 254. Il s'y fit chez eux une révolution qui fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux, *ibid.* Elle y produisit les défauts qu'entraîne le desir de briller & de plaire, 255. Qu'en devinrent ses productions après l'irruption des barbares du Nord en Europe, *ibid.* Epoque à laquelle elles se réfugièrent en Italie en fuyant la Grece, 258. Par qui avoient été repouffées de Rome à Constantinople, & le furent de Constantinople à Rome, 259. Epoque de leur introduction en France, 262.
- Bienfaiteur du genre-humain*; qui mériteroit bien ce titre, 296.
- Boccace*, auteur Florentin, mit au jour dans ses Contes les débauches du clergé séculier & régulier, 271.
- Bouffole*; l'Europe doit sa connoissance au hasard ou à la Chine, & lui doit à elle la découverte de l'Amérique, 131.
- Boyle*, (Robert) grand philosophe Anglois, constata & vérifia en Angleterre les expériences de Toricelli & de Pascal, 272.
- Bretons*, anciens habitants des isles Britanniques; doute si le nombre de ceux qui furent subjugués par César étoit plus considérable que celui des Corfes d'aujourd'hui, 201.

## C.

- CABARETIERS**, dans un gouvernement oppressif, comment tirent du voyageur & du paysan le tribut que le fisc exige d'eux, 231. Comment sont arrangés avec le fisc pour le débit des boissons, *ibid.* Impossibilité où ils sont de tromper le fisc, 232 & *suiv.*
- Caisse de dépôt**, créée en Russie à l'usage de tous les membres de l'Empire, sans réserve, 33, 34.
- Capitation**, genre d'impôts qui se perçoit, dans quelques Etats, annuellement sur chaque tête humaine qui y existe, suivant sa situation. Indignité de cet impôt, 216. *ibid.* Difficulté & impossibilité de l'asseoir avec équité, *ibid.* C'est un esclavage affligeant pour l'homme, & sans profit pour l'Etat, 217.
- Caractere national**, (le) influe beaucoup sur le progrès des arts, 196.
- Catherine II**, Impératrice de toutes les Russies, a bien senti que la liberté est l'unique source du bonheur public, 31. Examen de sa conduite à cet égard, *ibid.* Etablissements qu'elle a formés de séminaires, académies, 32. Hôpital d'enfants trouvés, *ibid.* Si elle parvient à surmonter tous les obstacles qui s'opposent à la civilisation de son Empire, ce sera la plus grande preuve de son courage & de son génie, 33.
- Catholicisme** (le) tend sans cesse au Protestantisme, 9.
- Cavalerie** (la) prévalut dans les armées Romaines par mollesse; quelle en fut la conséquence, 116. Elle décida du sort des armées, qui, en Europe dans les treize & quatorzième siècles, n'étoient composées que de cavalerie, *ibid.* La pesanteur de ses armes la rendit inutile à l'attaque des châteaux & des villes, 117. L'invention de la poudre donna beaucoup d'avantage à l'infanterie sur elle; comment, 118.
- Célibat de convenance**, introduit par le luxe, est un grand obstacle à la population, 211.
- Célibat** (le) militaire, fait grand tort à la population, 211.
- Célibat** (le) des Prêtres, sa suppression seroit un des grands moyens de favoriser la population, 210.
- Charles VII**, Roi de France; après en avoir chassé les Anglois, établit le premier un corps d'armée permanent dans son Royaume, 117. Ce fut par-là qu'en abaissant la Noblesse il augmenta le pouvoir du Monarque, *ibid.* Cette innovation préjudicia à la liberté de tous les peuples de l'Europe; pourquoi, 119.
- Charles VIII**, Roi de France; ses guerres en Italie furent causées qu'il en transporta dans son Royaume quelques germes de bonne littérature, 260.
- Charles II**, Roi d'Angleterre; état de la marine Angloise quand il monta sur le trône, & augmentation qu'il y fit, 137.
- Charles-Quint**, Roi d'Espagne; son ambition & sa rivalité avec François I<sup>er</sup>, ont donné naissance au système actuel de la politique moderne; 101. La fortune seconda son habileté,

- fa force & sa ruse, *ibid.* Il a été accusé d'aspirer à la monarchie universelle, 103.
- Chine* (la) est une des parties de l'Asie qui possèdent & les trésors de la nature & les plus brillantes inventions de l'art, 189.
- Chrétiens* (les) n'ont retrouvé les traces de la raison que sur les pas d'Aristote. 274.
- Chrétienté*; révolution qui préparoit son élévation, 21.
- Christ* (le) naquit environ l'an sept cent de Rome; suites de cet événement, 209 & *suiv.* Les Livres de David & ceux de la Sybille annonçoient à cette naissance la fin du monde, &c. *ibid.*
- Christianisme* (le) a succédé au Judaïsme, 4. Causes qui devoient amener une révolution dans le culte, *ibid.* Il vint consoler le peuple des tyrannies qu'il éprouvoit, & lui apprendre à souffrir, *ibid.* Histoire de ses progrès, 5. Moyens par lesquels il pénétra dans le cœur des femmes & dans les Cours des Princes, *ibid.* & *suiv.* A quelle époque il pourra cesser d'être regardé comme uniquement appuyé sur l'autorité civile, 8. Il est resté dégagé des mystères chez les nations qui ont rejeté l'infailibilité papale, 9. Sa destinée étoit de s'emparer du trône des Césars, 81. Originellement la Primauté du siege des Papes n'étoit fondée que sur un jeu de mots, 82. Il tomba dans la plus grande abjection en Espagne par l'irruption des Maures, 86. Il s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale, 87. Il fut refoulé en Europe par l'établissement en Orient de la religion de Mahomet, 209. Il avoit détruit les idoles du Paganisme en Europe avant l'irruption des barbares du Nord, 256. Quels furent les monuments des arts qu'il avoit conservés, 257.
- Cicéron*, orateur Romain, l'harmonie & la raison ont mis son éloquence au-dessus de tous les orateurs sacrés, 265.
- Circulation*; celle des denrées amène l'âge d'or; comment, 187 & *suiv.* Inconvénients de la régler par des loix particulières, *ibid.* Depuis que les avantages de celle des especes ont été développés, on ne thésaurise plus pour les besoins des guerres futures, 225.
- Citoyen*; les maux de la société deviennent les siens; comment, 282. Sa prospérité dérive de celle du bien général, *ibid.*
- Circonstances* qui entraîneroient sa perte & celle de l'Etat, *ibid.* & *suiv.*
- Civilisation des Etats*; à quoi tous les monuments indiquent-ils qu'elle doit être attribuée? 28.
- Classe d'hommes médiateurs entre le Ciel & la terre*; effets que produisit cette opinion, 2.
- Clergé* (le) ne s'occupa, après qu'Isidore de Séville eut publié ses décrétales, que du soin d'accroître par toutes voies ses revenus, 82 & *suiv.* Sa profession est pour le moins stérile pour la terre lors même qu'il s'occupe à prier, 185. Abus qui ne lui font que trop ordinaires, *ibid.* & *suiv.* Ses domaines inaliénables font un grand obstacle à la population; pourquoi,

206. Il se souviendra un jour de ce que Dieu dit à l'homme innocent & à l'homme pêcheur, 210. S'il vécut une fois de l'aumône des peuples, aujourd'hui il les réduit à l'aumône, *ibid.* Les Princes n'ont recouvré leurs droits sur ses usurpations que par les connoissances transmises par la lecture, 277.

*Climat* ; c'est le plus tempéré qui doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire ; pourquoi, 195. Sa différence fut vraisemblablement cause de ce que les arts & métiers, que les Protestants réfugiés en d'autres Etats y porterent, n'y réussirent point comme en France, *ibid.* & *suiv.*

*Code* ; quels sont les trois sous lesquels nous vivons, 285.

*Cohorn*, ainsi que Vauban, ouvrit les yeux à l'Europe sur l'art d'attaquer & de défendre les places, 122.

*Colbert*, Ministre d'Etat en France ; par quelles raisons y établit de tous côtés des manufactures, 150.

*Commerce* (le) a beaucoup influé depuis un demi-siècle sur la prépondérance des nations, 106. Il ne produit rien de lui-même, ses fonctions se réduisent à des échanges, 145. Quand Rome eut tout envahi, il retourna à sa source vers l'Orient, *ibid.* Influence des Croisades sur le commerce 146. Efforts des Portugais pour s'emparer de celui de l'Asie, *ibid.* Succès de l'Espagne par l'acquisition des mines d'or & d'argent, premières matières de tout le commerce, *ibid.* & *suiv.* L'Angleterre l'envisagea la première comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & vertueux, 149. Il a fallu beaucoup de temps pour l'établir en Allemagne ; pourquoi, 151 & *suiv.* Il a commencé à améliorer le sort des peuples du Nord ; comment, 152 & *suiv.* Il a changé les maximes politiques de l'Europe, 153. Il devient une nouvelle âme du monde moral, *ibid.* Influence qu'il prend sur les corps politiques, *ibid.* Image des opérations immenses qui sont les enfants du commerce, 154 & *suiv.* C'est une science qui demande plus la connoissance des hommes que des choses, 155. Idée noble que doivent en avoir les hommes qui en font profession, 157. Obstacles que les divers Etats mettent à celui que leurs sujets font entr'eux, 166. Entraves qui lui sont mises en temps de paix, 167. Guerres de commerce, combien sont funestes, 168 & *suiv.* Suites de la suspension de ses opérations par la guerre, 170 & *suiv.* Ses rapports sont tous très-intimes, 171. Heureuse la Puissance qui, la première, le débarrassera de toutes entraves, 174. Avantages immenses qu'elle en retirera, *ibid.* Comme il sort de l'agriculture, il y revient par sa pente & sa circulation, 175. S'il ne s'exerce pas en premier lieu sur les objets d'agriculture du pays, il tombe en main des nations étrangères ; pourquoi, 183. Sa liberté, jointe à celle de l'industrie, donneront les manufactures & la population, 198. A quoi se réduisoit anciennement celui de l'Europe, 200. S'il favorise la population par l'industrie de terre & de mer, il la diminue par les vices qu'amène

- le luxe, 211. Quels sont ses progrès infaillibles dans une monarchie, 212. Raisons pour lesquelles il faut aujourd'hui y porter les hommes, 213. Etat où le réduira le gouvernement, si le Prince à seul le droit des tributs, 227. Il souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses, comment, 250. Il a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses, 265.
- Commerce des esclaves*, est le plus infâme & le plus atroce de tous, 297.
- Constantinople*, siege des Empereurs Chrétiens d'Orient, prise en 1453 par Mahomet, devient la capitale de l'Empire des Turcs, 20. Le cimenterre y est toujours l'interprete de l'Alcoran, 23. Quelles voies y sont pratiquées par le Sultan à l'égard des impôts, 225.
- Constitution Britannique* (la) est la mieux ordonnée sur le globe; pourquoi, 52. Elle ne sauroit être parfaite; pourquoi, 53.
- Contributions* (les) des citoyens au trésor public, ce qu'elles sont, & comment doivent être présentées, 224. Justice de celles qui sont destinées au maintien de la force publique, 238. Doivent être proportionnées aux avantages que procure la force publique, 239. Combien sont onéreuses à tous les états de l'espece humaine, quand cette proportion est contr'eux, *ibid.* & *suiv.* Atrocités de leur exaction quand elles sont pillées ou follement dissipées, 239. Quel est leur rapport avec les avantages de la force publique? *ibid.*
- Conversation de l'Auteur avec un Visir*, qui établit les conséquences qui suivent le droit qu'a le Prince de créer seul les tributs, 228 & *suiv.*
- Copernic*, fameux astronome, avoit conjecturé que le soleil étoit au centre du monde, 271.
- Corps Helvétique*, époque où il regorgeoit d'habitants, 73. Quel est le moyen de richesses qu'il tira de sa surabondance de population, 74 & *suiv.* Sa tranquillité est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens, pourquoi, 77.
- Courage* (le) dépend souvent des circonstances, 1. Qu'est-ce qui constitue le vrai courage? 128. Raisons par lesquelles il est érigé en vertu, 281.
- Couronne élective*; ses inconvénients, 48.
- Crainte des Puissances invisibles*; (la) ses effets. La plupart des législateurs en ont fait usage pour asservir les peuples, 3.
- Crédit public*; définition du mot crédit, en général, 243. Quelle est la double confiance qu'il suppose, 244. Les convenances des acheteurs & des vendeurs ont donné naissance au crédit particulier, *ibid.* Quelle est la différence entre le crédit public & le crédit particulier, *ibid.* Il ne fut point connu des anciens gouvernements, 245. Ce qui y a donné lieu, & quelles sont les premières nations qui en ont fait usage, *ibid.* Celui de l'Angleterre, de la Hollande & de la France, est fondé sur ce que ces Etats sont plus à l'abri de l'invasion que d'autres de l'Europe, 246. Son usage n'est pas ruineux au même

- point pour tous les Etats , 247. Vice de l'idée que son usage met une Puissance en état de faire la loi aux autres , 248.
- Croisades* , ( les ) à quoi dûrent s'attribuer , 209. Avoient apporté les romans Orientaux en Italie , 260. Comment influèrent sur les mœurs de l'Europe , 287. Elles précéderent de deux siècles la découverte de l'Amérique , *ibid.*
- Cromwel* , Anglois presbytérien , éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce , 134.
- Cultivateurs* ; le gouvernement leur doit plus de protection qu'aux habitants des villes , 183. Il doit les favoriser avant toutes les classes oiseuses , 185. Même avant les fabricants & les artistes , *ibid.* Ils sont éloignés de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité , 186. La liberté indéfinie dans le commerce des denrées étend leurs vues sur le commerce en général , 187. Comment se trouvent chargés par les emprunts publics , 248.

## D.

- D***ANOIS* , ( les ) quoique soumis au pouvoir arbitraire ; n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs sur les droits de leur Souverain sur leur vie , 25.
- Découverte des deux Indes* ; quelle en a été la conséquence pour l'Europe , 296. Exposition des maux attachés aux avantages de cette découverte , *ibid.* & *suiv.*
- Déisme* , ( le ) ou la croyance à un seul être divin , est né du manichéisme , 2. Il tend au scepticisme , 9.
- Démocratie* , ( la ) ou le gouvernement du peuple , tend à l'anarchie , 47.
- Dépopulation des Etats* ; à quoi doit-on peut-être attribuer le cri qui s'est élevé à cet égard depuis quelques années , 204.
- Descartes* , grand Philosophe , a fondé les éléments de la philosophie moderne , 272. Il avoit appris à douter ; influence précieuse de son doute méthodique , *ibid.* Newton & Leibnitz acheverent , après sa mort , l'établissement de la bonne philosophie , *ibid.* & *suiv.*
- Despote* ; sous sa suprême volonté , il n'y a que terreur , bassesse , flatterie , stupidité , superstition , 15. Sous le despote ferme , juste & éclairé est , suivant quelques-uns , le plus heureux gouvernement , 25. Esclavage où sa continuité plonge irrémissiblement , sans que le despote même put en tirer son peuple , 26. Un revers met à la merci de son peuple celui d'une nation belliqueuse parvint au despotisme par des victoires , 34. Si les troupes nombreuses empêchent les invasions , elles ne sauvent pas des attentats du despote , au contraire , 129. Avec des impôts , il leve des soldats ; avec des soldats , il leve des impôts , *ibid.*
- Despotisme* : ( le ) dégradation de l'homme sous son empire , 25. Idée de celui sous lequel l'Angleterre a gémi plus d'un siècle ,

45. Il s'appesantit sur les ames dégradées, 56. Il existe dans toutes les ames, mais plus ou moins exalté, 61. Il s'éleve par des soldats & se dissout par eux, 98. Quand les progrès du gouvernement militaire l'ont amené, il n'y a plus eu de nation, 130. Les attentats du despotisme enfanterent la liberté chez les Anglois, 149. Il s'oppose à la multiplication de l'espece humaine, 203 & *suiv.* L'impôt est la preuve du despotisme, 271. *Despotisme ecclésiastique*, (le) fut introduit par Constantin; comment, 6 & *suiv.* Révolution qui diminuerent sa puissance, *ibid.* & *suiv.*
- Détracteur de l'homme*; quel être ils en ont fait; combien ils sont détestables, 277.
- Dialecte*; les Romains, comme les Grecs, ayant reconnu son influence sur les mœurs, chercherent à étendre le leur par les armes, 262.
- Discipline militaire*; après l'invention de la poudre, celle de l'infanterie devint beaucoup moins coûteuse que celle de la cavalerie, 119. Celle des Suisses dans leurs combats contre les Bourguignons les rendit aussi fameux que formidables, *ibid.* Les Espagnols la perfectionnerent, 120. Le Roi de Prusse en créa une toute nouvelle, 122. Dont aucune Puissance n'a réussi à saisir les principes; idée de celle des Prussiens, 123 & *suiv.* Pourquoi le François ne sauroit être soumis à la même discipline, 124. La perfection de la discipline est une preuve que la guerre est aujourd'hui un état presque naturel, 125.
- Distinction*, (la) d'une puissance temporelle & d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable, 90.
- Doute*; (le) époque où il avoit dissipé les préjugés, 275.
- Drake*, (François) Amiral Anglois, fut embrassé & créé Chevalier par la Reine Elisabeth, 237. Que prouva son voyage autour du monde, 273.
- Droit féodal*, le plus destructeur de tous les droits, époque de sa plus grande rigueur, 62.

## E.

- E**CRIVAINS; que d'especes de ressentiments ils ont à braver, 266.
- Egypte*, (l') est une des parties de l'Asie où les plus brillantes inventions de l'art ont été jointes à tous les trésors de la nature, 189.
- Elisabeth*, Reine d'Angleterre, se conduisit toujours par des principes arbitraires, 45, 46. Moyens qu'elle mit en œuvre pour parvenir à l'établissement d'une flotte; nombre de vaisseaux de guerre qu'elle laissa à ses successeurs, 137.
- Eloquence* (l') prit de la grandeur & du nerf chez les Grecs, au milieu des intérêts publics, 253. Elle fut affectée, maniérée & outrée chez les Romains, 255.
- Empereurs d'Allemagne* (les) préparèrent les voies à la réforme de la législation; pourquoi, 41. L'un d'eux, Maximilien, soumit les Princes d'Allemagne aux loix, *ibid.*

- Empereurs Romains*, (les) à quelle époque ne voulurent plus être de simples mortels, & quelle en fut la conséquence, 255.
- Empire Germanique*; sa constitution s'est perfectionnée depuis le règne de Maximilien, 43. L'esprit militaire y est devenu général; conséquence qui en a résulté, *ibid.* Pourquoi sa constitution dégénere insensiblement en esclavage, *ibid.* & *suiv.*
- Empire Ottoman* (l') fut fondé en 1300 par Ottoman, chef des Turcs, alors une horde de Tartares, 20. Epoque où une prospérité trompeuse préparoit sa décadence, 21. Ses Sultans n'ont jamais changé de principes; révolutions qui en font la suite, 23.
- Empire Romain*, (l') crouloit de toutes parts quand les Germains entrèrent dans les Gaules; raisons de cette irruption, 62. Il déclina promptement avec le paganisme vers l'an 700 de Rome, époque de la naissance du Messie, 209.
- Emprunts publics*; illusions des arithméticiens politiques sur leur utilité, 247 & *suiv.* Comment leur multiplication conduit un Etat à sa ruine, 249. Désordres dans lesquels leur facilité jette les Etats, les particuliers, le commerce & l'agriculture, 250. Leur cumulation oblige à l'augmentation des impôts pour le paiement des intérêts, *ibid.* Ce qu'il en résulte, *ibid.* Epoque où leurs édits sont payés en édits de réduction, 251. Horribles calamités qui en font la suite, *ibid.* & *suiv.*
- Encyclopédie des sciences & des arts*; époque où elle a paru, 275. Ce dépôt caractérisera dans les siècles à venir le siècle de la philosophie, *ibid.*
- Enthousiasme* (l') des peuples; moyen le plus sûr de l'éteindre, 10. de Fair-Child, Auteur Anglois, en faveur du labourage, 183.
- Ere Chrétienne*, (l') commença environ l'an 700 de Rome ancienne, à la naissance du Messie, 209. Mille ans après l'Ere Chrétienne les livres de David & ceux de la Sybille annonçoient le jugement dernier, *ibid.*
- Espagne*, (l') avec beaucoup d'orgueil, a perdu toutes les traces de la liberté, 65. L'irruption des Maures y jeta le catholicisme dans une grande abjection, & l'Inquisition lui donne aujourd'hui l'aspect le plus hideux, 86. Elle acquit au quinzième siècle des droits en Allemagne, 100. Sous Philippe III, l'Eglise ne cessa d'y dévorer l'Etat, 102. La succession à son trône mit l'Europe en feu, 104. Par le caractère de ses habitants, elle semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique, 105. En s'emparant des mines d'or & d'argent de l'Amérique, elle se rendoit maîtresse & des objets du commerce & de la matière qui les acquiert, 146 & *suiv.* Elle a senti l'importance du labourage; & faute d'habitants, elle a appelé des laboureurs étrangers, 182.
- Espagnols*, leurs déprédations en Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme, 10, 11. Leur manière d'établir leur religion a plus détaché de Catholiques de la communion Romaine, qu'elle n'a fait de Chrétiens chez les Indiens, *ibid.* Ils perfectionnerent la discipline militaire dont les Suisses

- avoient donné l'exemple, 120. Quand les Hollandois se furent rendus maîtres du commerce par leur industrie, les Espagnols devinrent pauvres quoiqu'ils possédassent tout l'or du monde, 147.
- Especce humaine* (l') est si susceptible de fermentation, qu'il ne faut qu'un enthousiaste pour mettre de nouveau la terre en combustion, 164. Révolutions qui peuvent y survenir, *ibid.* & *suiv.* Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis pour embellir sa condition, 265. Quel est l'objet de la morale à son égard, 280.
- Esprit humain* (l') est défabusé de l'ancienne superstition, 10. Epoque où il prit des forces contre les fantômes de l'imagination, 19. Moyen de lui rendre la tranquillité, 273. Les lettres sont les fleurs de sa jeunesse, 267. Quelle seroit sa plus grande folie, 276.
- Etablissements dans les deux Indes*; quelle complication ils ont mis dans la machine du gouvernement, 298.
- Etat* (l') n'est pas fait pour la religion, mais la religion est faite pour lui, 89. L'intérêt général est la regle de tout ce qui doit y subsister, *ibid.* Il a la suprématie en tout, 90. C'est une machine très-compiquée qu'on ne peut monter & faire agir sans en connoître toutes les pieces, 93. Il ne doit avoir d'autre objet que celui de la félicité publique, 97. Plus un Etat s'affoiblit, plus on y multiplie les soldats, 129. Un Etat bien cultivé produit les hommes par les fruits, & les richesses par les hommes, 184. Systême relatif à l'agriculture qui conduit l'Etat à sa dissolution, 187. Pourquoi ceux qui ont le plus de ressources sont-ils le plus endettés? Réponse, 246. L'usage du crédit public n'est pas également ruineux pour tous, 247. Discussion sur l'utilité dont il est pour eux d'attirer l'argent des autres nations par la voie des emprunts publics, *ibid.*
- Etats*; avantages immenses que tous ceux du globe entier retireroient en laissant à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice, 208.
- Europe*; l'Auteur en a montré l'état avant la découverte des deux Indes, 2. Pas qui l'ont conduite à son état de police actuel, 16 & *suiv.* Ses grands peuples ayant été soumis aux Romains, ces Romains si nombreux retomberent dans la barbarie, 18. La naissance de Luther & de Colomb y causa une grande agitation; quel en fut le résultat, 19. Causes qui s'opposèrent à son envahissement par les Turcs après la prise de Constantinople, 20 & *suiv.* Quoique leur Empereur y possède de vastes domaines, il entre pour très-peu dans le systême général de l'Europe; pourquoi, 23. Pourra bien devenir sujette à un seul gouvernement, qui sera nommé *Banc de l'Europe*, 42. Tous les Etats doivent les progrès de leur législation à l'Allemagne, 43. Quel établissement de la Chineses Souverains devroient imiter, 94. La succession à la Cou-

ronne d'Espagne y alluma de tous côtés le feu de la guerre, 104. Elle doit ôter à l'Angleterre la monarchie universelle sur mer, 107. Si chaque nation y connoissoit ses droits & ses vrais biens, il n'y auroit guerre ni sur terre ni sur mer, *ibid.* Epoque où elle se trouve toute en combustion; de quelle maniere, 120. Quels sont les hommes qui ouvrirent les yeux à tous ses Princes sur la maniere d'attaquer & de défendre les places, 122. Préjugés qui y subsistent encore sur les occupations que l'on pourroit donner aux soldats, 127. Le hasard où la Chine lui ont donné la bouffole, qui lui donna l'Amérique, 131. Elle n'avoit eu aucune marine depuis l'Ere Chrétienne jusqu'au seizieme siecle, 136 & *suiv.* La marine est un nouveau genre de puissance qui lui a donné en quelque sorte l'univers, 139. Les différens systêmes de l'Europe ont été changés par la marine; de quelle maniere, *ibid.* & *suiv.* Elle jouit d'une plus grande sécurité depuis quelle a des flottes, 140. Pendant que les barbares l'inondoient, le commerce alla se fixer vers l'Orient, 145. La Flandre, avant l'établissement des Provinces - Unies, avoit été le lien des communications entre son nord & son midi, 248. Les maximes générales de la politique l'ont changée par la révolution que le commerce a occasionné dans les mœurs, 152. La grande fertilité de ses Provinces méridionales y a plongé les peuples dans l'indolence, 181. Autres causes de cette indolence, *ibid.* Elle seroit encore plus reculée en connoissances sur l'agriculture sans les écrivains Anglois, 82. Sa balance est dans les mains des nations artistes, 193. Depuis qu'elle est couverte de manufactures, l'esprit & le cœur humain semblent avoir changé de pente, *ibid.* & *suiv.* Examen si elle a été plus habitée anciennement que de nos jours, 200 & *suiv.* Les arts ne devoient pas y avoir plus de vigueur que les loix, *ibid.* Le nombre des hommes devoit y être très-borné, 201. Réflexions sur la conquête de la plus belle partie de l'Europe en trois ou quatre siecles par les habitants du Nord, 202. Le christianisme vint s'y concentrer vers l'an 700 de l'Ere Chrétienne à l'époque de l'établissement de la religion de Mahomet dans l'Orient, 209. Quand elle commença à s'éclairer, les nations s'occupèrent de leur sûreté; de quelle maniere, 216. Etat des arts & des lettres au midi de l'Europe, lors de l'invasion des barbares du Nord, 255. Qu'en devinrent les monuments, 256. Le christianisme y avoit détruit les idoles Payennes avant l'irruption des barbares du Nord, *ibid.* Epoque où l'on parloit latin dans presque toute son étendue; mais l'invasion des barbares du Nord en corrompit l'idiôme, 262. Connoissances qu'elle acquit par ses voyageurs & ses négociants sur les religions du globe, 273. Examen s'il peut y avoir de bonnes mœurs, 285 & *suiv.* A quelle époque il pourra y en avoir, 293. Les avantages qu'elle a retirés de la découverte du Nouveau-Monde va-

lent-ils le sang qu'elle lui a coûté? 294. Etat des nations de l'Europe à qui appartiennent les mines du Nouveau-Monde, 295. Les autres Puissances ont-elles retiré plus d'avantages des trésors de l'Amérique? *ibid.* Que de cadavres elle a laissés dans le Nouveau-Monde! & quel poison elle en a reçu! 296. La plupart de ses nations se sont souillées par le commerce des esclaves, 297. Ses divers Etats, depuis les établissemens dans les deux Indes, ont languï sous le joug de l'oppression, 298.

*Européens* (les) auront de bonnes mœurs quand ils auront de bons gouvernemens, 293.

*Expéditions de long cours*, (les) quelle nouvelle espece de sauvages ont-elles enfanté? 297. Caractere de cette espece d'hommes, *ibid.*

## F.

**F***ACTIONS*, dans une nation divisée, quelle est leur marche ordinaire, 34. Quelle en est la suite en Pologne, 38, 39. Epoque où il y en avoit de continuelles par le vice des gouvernemens, 200.

*Fair-Child*, Auteur Anglois sur l'agriculture; exemple de son enthousiasme à l'égard du labourage, 183.

*Famille* (la) fut la premiere société, qui s'étend, se sépare, & se fait ensuite la guerre pour quelques intérêts opposés, parce que les freres ne se connoissent plus, 15.

*Fanatisme*, les déprédations des Espagnols en Amérique ont éclairé sur ses excès, 10, 11. Il a dû s'éteindre comme la chevalerie; pourquoi, *ibid.* Quelle espece en ont fait naître les tentatives de Colomb & de Gama, 296.

*Fanatisme des Prêtres*. Quel est le moyen le plus sûr de l'éteindre, 10.

*Femmes*, (les) quand les richesses ont amené le luxe, deviennent enfans, 211. Leur dérouté ne fait que précéder celle des hommes, 212. Leur incontinence est le vice qui produit le plus grand nombre de vices, 289. Combien son influence est pernicieuse sur leur moralité, *ibid.* Elles se déterminent plus difficilement, mais plus fortement que les hommes, 290. Il est plus facile d'en trouver qui n'ont point eu de passion, qu'une qui n'en ait eu qu'une, *ibid.* Regrets d'une femme galante à ses derniers momens, *ibid.* & *suiv.* Qu'arrive-t-il à celle qui se laisse approcher d'un autre que de son mari, 291. La distinction entre la femme galante & la courtisane est frivole, *ibid.* Péril auquel les femmes galantes échappent difficilement, 292.

*Ferdinand*, Roi d'Hongrie, forma dans le voisinage des Turcs une puissance capable de leur résister, 21.

*Fermes*; extrémité des Etats qui y ont recours pour le recouvrement de l'impôt, 224. Odieux aspect sous lequel celles des taxes ont toujours été regardées, *ibid.* Leur usage tyrannique s'est concentré dans les gouvernemens absolus, 225.

*Fermier des taxes* ; c'est lui qui imagine les impôts ; son talent est de les multiplier ; conséquences funestes qui en résultent , 224, & *suiv.*

*Fertilité des champs* ; les villes ne sauroient être florissantes sans elle , 184. Elle dépend souvent moins du sol que des habitants , *ibid.*

*Fisc* , (le) maniere dont , sous le nom d'un Visir , il établit la nécessité des impôts sur les propriétaires des terres , 228. Ensuite sur les arts , *ibid.* Sur la vente & l'achat des objets de premiere nécessité , & de tous les objets du commerce & de l'industrie , 229 & *suiv.* D'où résulte la guerre & l'exaction sur les frontieres , 230. La nécessité d'entretenir une troupe très-incommode de soldats , *ibid.* Le voyageur étranger ou du pays , le payfan qui porte ses denrées à la ville , payent le tribut pour subvenir à ses exactions sur le cabaretier , *ibid.* & *suiv.* Exactions sur le pourvoyeur payées par le consommateur , 231. Méthode d'assoir le tribut sur les boissons , 232 & *suiv.* De percevoir les droits d'entrée dans les villes , 233 & *suiv.* De soumettre tout à son exaction , *ibid.* & *suiv.* Il a des agents par-tout , 234. Atrocités de ses impositions sur le tabac & le sel , *ibid.* Comment se perçoivent sur le sel , 235 & *suiv.* Il fait même contribuer les plaideurs , 237. Par qui il a été figuré dans les livres sacrés , 236.

*Flandre* , (la) jusqu'à l'époque où les Provinces-Unies s'en détachent , elle avoit été le lien de communication entre le Nord & le midi de l'Europe , 148. Elle tira ses manufactures de l'Italie , & les communiqua à l'Angleterre , 189 & *suiv.* On y fit des dentelles , on y fabriqua des tentures , *ibid.*

*Fondateurs des nations* ; comment on en fait la satire , 12.

*Force publique* , intérieure & extérieure , est absolument nécessaire au gouvernement ; pourquoi , 237. En quoi est avantageuse aux citoyens , 238. Pourquoi il est juste qu'elle ait des contributions , *ibid.* Qui doivent être proportionnées aux avantages qu'elle procure , 239. Quel rapport y a-t-il entre des contributions qu'on exige & les avantages que vaut au peuple la force publique ? *ibid.* & *suiv.* Où se trouve la réponse à cette question , 241.

*France* , (la) après l'établissement du droit féodal , ne fut plus qu'un assemblage de petites Souverainetés ; quelle en fut la conséquence ? 62. Une lutte du pouvoir entre les Rois & la noblesse y dura jusqu'au quinzieme siecle , 63. Raisons qui déterminèrent la nation à desirer que le Souverain devint plus puissant , *ibid.* Qu'offroit l'Histoire de France avant Louis XI ? 64. Moyens employés par les Princes pour y augmenter l'autorité royale , *ibid.* La puissance temporelle y a été regardée comme subordonnée à la puissance spirituelle , 87. Changements dans le quatorzieme siecle à cet égard & dans les sciences , 88. Depuis la paix d'Utrecht , elle a toujours conservé sa supériorité en Europe , 106 & *suiv.* Le caractère frivole de

ses habitants lui a valu des trésors, 151. On y commença en 1750 l'Encyclopédie & l'Histoire naturelle de Buffon, 178. Le laboureur n'y jouit pas encore du bonheur d'être taxé en proportion de ses facultés, *ibid.* & *suiv.* Persécutions qu'il y éprouve, 179. Heureusement pour elle, tous les agents de son gouvernement ne pensent pas si atrocement à l'égard des laboureurs que quelques-uns, 180. Elle a emprunté son industrie de toutes les nations, & en a surpassé plusieurs dans les arts, 190. Est une des premières Puissances qui ait imaginé l'établissement du crédit public; par quel moyen, 245. Son crédit auprès des prêteurs est fondé sur la plus grande certitude qu'elle est à l'abri de l'invasion, 246. A qui doit-elle le transport dans le Royaume de quelques germes de bonne littérature? 260. Progrès qu'elle fit dans les arts & dans les lettres au dix-septième siècle, *ibid.* & *suiv.* On y vit, sous Louis XIV, le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme, *ibid.* Combien il y auroit fait de plus grands progrès sous la seule influence des loix, 261. Les avantages de son climat, de son sol, de sa population, de son commerce, de son industrie, de ses troupeaux la rendent incomparable à l'ancienne Grèce, *ibid.* A érigé une académie où les savants vont puiser & verser leurs lumières, 274.

*François*; époque qui changea leur caractère, 63. Origine du joug sous lequel ils gémissent aujourd'hui, 117. Pourquoi eurent-ils de la peine à recevoir la nouvelle discipline militaire? 120 & *suiv.* Par une suite de leur caractère, ils se sont montrés le peuple le plus propre à former les sièges, 122. Pourquoi se sont flattés long-temps d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & peu à leur demander, 150. La frivolité même de leur caractère a valu des trésors à l'Etat, 151. Ont commencé, en 1750, à écrire sur des matières d'intérêt, 178. Conjectures sur les progrès qu'auroit fait chez eux le patriotisme sous la seule influence des loix, fondées sur le climat de leur patrie & sur tant d'autres avantages qui la rendent comparable à la Grèce, 261 & *suiv.*

*François I*, Roi de France; son ambition, ses talents & sa rivalité avec Charles-Quint donnerent naissance au système de la politique moderne, 101. Son caractère voluptueux le fit céder à son adversaire, *ibid.* Il n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *Peres des Lettres*, s'il n'étoit pas allé disputer le Milanais à Charles-Quint, 260. La France doit à ses guerres en Italie, le transport de quelques germes de bonne littérature, *ibid.*

## G.

**G**ALANTERIE; ses liaisons consomment la dépravation des mœurs, 291. C'est elle qui étend la prostitution, *ibid.* Résultat & effet de la galanterie, 292.

*Galilée*, fameux philosophe & astronome de Florence, osa devi-

ner la figure de la terre, 271. Il confirma par l'invention du télescope le vrai systême d'astronomie, *ibid.* D'où avoit-il conclu la nécessité de l'existence des Antipodes? 273.

*Gassendi*, philosophe Italien, remua les éléments de la philosophie ancienne, ou les atomes d'Epicure, 271.

*Geneve*, république indépendante, seroit perdue si les artistes qu'elle renferme se répandoient dans un vaste territoire, 197. un édit de Versailles peut du soir au matin acquitter la France avec elle, 247.

*Genre-humain*, (le) est ce qu'on veut qu'il soit suivant la maniere dont on le gouverne, 97. La philosophie travaille à le délivrer des erreurs & des vices qui font ses calamités, 275. Qui mériteroit d'être compté parmi ses bienfaiteurs, 296.

*Gouvernement*, (le) est inséparable de l'état social, 11. Exposition de la maniere dont il dérive de la nécessité de s'associer, 13. Mais par un contraste étonnant, le gouvernement, au lieu d'être la sûreté de la société, est devenu celle de son dominateur, 14. Le premier fut patriarcal; quels étoient ses fondemens, 15. Les révolutions y succedent par-tout avec rapidité, 16 & *suiv.* Extravagance de ceux qui prétendent que le plus heureux est celui d'un despote juste, ferme, éclairé, 25 & *suiv.* Comment celui d'un pays pauvre & belliqueux passe rapidement de l'état de monarchie tempérée à celui du despotisme illimité, 33. Le gouvernement féodal domine en Pologne dans toute la force de son institution primitive, 36. Ecueils d'un gouvernement placé entre la monarchie & la démocratie, 47. Celui où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif sont séparés porte le germe de la division, 54. Quand il est arbitraire, il n'y a plus d'états, c'est la terre d'un seul homme, 66. Toutes les formes en sont comprises dans les différentes expositions de l'Auteur, 92. Il ne faut pas croire que le caractère des hommes qui gouvernent fasse la seule différence des gouvernements, 93. L'intérêt unique & indivisible du gouvernement, c'est l'intérêt de la nation, 95. Maniere dont l'autorité parvient à le diviser, *ibid.* & *suiv.* Comment on découvre qu'il est vicieux de sa nature, 97. Il peut se diviser en législation & en politique, 98. Pourquoi doit-il sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes? 183. Des contrées fertiles produisent quelquefois moins que de fort inférieures, parce qu'il y étouffe la nature de mille manieres, 184. Son intérêt est de favoriser les cultivateurs, 185. Il n'y a que ses soins paternels qui puissent dédommager le cultivateur des peines de la nature, 186. Il ne peut donc, sans se couper les veines, refuser ses premieres attentions à l'agriculture, 187. Après la nature, c'est lui qui doit faire prospérer les manufactures, 197. Le despotisme & l'aristocratie sont deux genres de gouvernement qui ne favorisent pas la multiplication de l'espece humaine, 203 & *suiv.* De quel genre qu'il soit, il ne doit jamais outrer la mesure des impo-

sitions, 223. Inconvénients qui en résultent, *ibid.* Désordres qu'il causera dans le commerce & l'industrie, si le Prince seul a le droit des tributs, 227. Il doit indubitablement avoir une force publique intérieure & extérieure, 237. C'est sa mauvaise constitution qui fait tomber la vertu dans l'avilissement, 293. Les hommes font ce qu'il les fait être, *ibid.* Quand il y en aura de bons en Europe, il y aura de bonnes mœurs, *ibid.* Quelle complication sa marine a reçu par les établissements dans les deux Indes, 297.

*Gouvernement Ecclésiastique* ; comparaison entre St. Pierre & le Pape, 77. Abrégé de l'Histoire de Jesus-Christ, *ibid.* & *suiv.* Quels furent ses préceptes & sa conduite, 78. Le Sacerdoce, au-lieu de s'y conformer, établit une hiérarchie puissante, 79. qui devient enfin une véritable démocratie, 80. Les Chrétiens commencent à se diviser sous Aurélien, *ibid.* Rapidité des progrès de l'autorité ecclésiastique depuis la fin du troisième siècle, 81. Rome devient la capitale des chefs du christianisme, 82. La primauté du siège pontifical ne fut fondée que sur un jeu de mots, *ibid.* Il penche vers la monarchie universelle, *ibid.* L'Eglise d'Occident devient un despotisme absolu, 83. Calamités de l'Eglise d'Orient, *ibid.* Les Evêques de celle d'Occident deviennent chasseurs & guerriers, *ibid.* Désordres étonnants dans le gouvernement ecclésiastique Romain, 84 & *suiv.* Autres désordres occasionnés par les Croisades, *ibid.* & *suiv.* Corruption de la milice papale, & des moines, 86. Atrocités de l'Inquisition, *ibid.* & *suiv.* Il passa en France de la tyrannie anarchique à une sorte d'aristocratie tempérée, 88.

*Gouvernement féodal* (le) domine en Pologne dans toute la force de son institution primitive, 36. D'où se forma-t-il, & quel est son caractère? 40. Sa décadence par le dérangement de fortune des Seigneurs, 85. Quel étoit l'un de ses vices dans les treizième & quatorzième siècles, 117. Il fit désirer & croire prochaine la fin du monde aux nations foulées par sa tyrannie, 209. Il n'y eut point d'impôt où il avoit lieu, pourquoi, 216. A quoi servit la morale de l'Evangile sous son règne, 224 & *suiv.*

*Gouvernement Germanique* ; sa constitution. Les Princes Allemands ne peuvent pas y être tyrans aussi impunément que dans les Etats monarchiques, 40. Son tribunal se nomme *Banc de l'Empire*, 42. Tout Prince de l'Empire peut y être cité ; sous quelle évocation, *ibid.*

*Gouvernement militaire* (le) tend au despotisme, mais le soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine ; pourquoi, 21. La plupart des gouvernements sont déjà ou deviennent militaires, 125. Quand ses progrès ont amené le despotisme, il n'y a plus de nation, 130.

*Gouvernement républicain* ; (le) en quoi il diffère des autres, III. Le contraste

- contraste de ses maximes politiques avec celles des despotes, leur en a rendu la constitution odieuse; pourquoi, 112.
- Gouvernement théocratique*, (le) fut établi par Moïse, chez les Hébreux; par quels moyens, 16, 17.
- Gouvernements absolus*; c'est chez eux que l'usage tyrannique des fermes s'est concentrée, 225. Quelle a été l'unique base de presque tous ceux de l'Europe, depuis l'invasion des barbares du Nord, 286.
- Gouvernements anciens*, (les) ne connoissoient pas l'usage du crédit public, 245. On y formoit pendant la paix un trésor qui s'ouvroit au temps des troubles, 225, 245.
- Grand-Seigneur*, (le) ou Empereur des Turcs, entre pour très-peu dans le systême général de l'Europe; pourquoi, 23.
- Grande-Bretagne*, (la) étoit peu connue avant les Romains: Révolutions qui y suivirent leur retraite, 43. La royauté y est la première singularité heureuse de sa constitution actuelle; comment, 47. Elle y est héréditaire, 48. Revenus & autorité attribués à son Monarque, *ibid.* Le Roi ne peut y exiger aucun impôt, 49.
- Grece*; ses Etats furent fondés par des brigands, 17. Elle fut le théâtre de tous leurs genres de gouvernement & des actes les plus sublimes du patriotisme, *ibid.* Caractere de ses habitants, *ibid.* Elle a été, ainsi que l'Italie, le seul pays plus peuplé anciennement que tous ceux de l'Europe aujourd'hui, 204. Les beaux-arts y furent les enfants du sol même; comment, 252. Etat actuel de cette contrée, 257. Epoque à laquelle les beaux-arts la quitterent pour se réfugier en Italie, 258.
- Grecs*, (les) ont été le seul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être sur la terre, 17. Ils instituerent l'art militaire, & vainquirent toutes les forces de l'Asie, 116. Ils succéderent aux Phéniciens dans les connoissances & l'exploitation du commerce, 145. Comment trouverent les beaux-arts sur le sol même de leur patrie, 252. Ils eurent des Dieux méchants; pourquoi, 278.
- Grégoire IX*, Pape; exemple de son audace dans une lettre à St. Louis, 84 & *suiv.*
- Guerre*, (la) doit son origine à la sociabilité, & cause plus de destruction en quelques heures à l'espece humaine, qu'il ne peut en résulter de 20 siècles d'insociabilité, 12, 13. Elle commença entre des freres qui ne se connoissoient plus, & que des intérêts diviserent, 15. Après avoir soumis aux Romains les grands peuples de l'Europe, elle fit redevenir barbares ces Romains si nombreux, 18. Elle ne décide pas seule de la prépondérance des nations, 106. Ses funestes effets, 112. L'Auteur espere que l'art de la faire tombera un jour dans l'oubli, 113. Elle a été de tous les temps & de tous les pays, 115. Elle s'étendit de plus en plus depuis l'augmentation de l'infanterie, 120. Elle ne se faisoit auparavant qu'entre les pays limitrophes, *ibid.* Elle n'étoit dans les siècles de barbarie qu'un temps

d'orage, c'est presqu'aujourd'hui un état naturel, 125. Elle est moins cruelle aujourd'hui qu'anciennement; pourquoi, *ibid.* Celles de commerce sont contre nature; pourquoi, 168. Suites affreuses des deux dernières dont le commerce avoit été l'origine, *ibid.* L'esprit en avoit passé des Souverains aux particuliers, & avoit changé les vaisseaux marchands en vaisseaux corsaires occupés au brigandage, 169. Conduite atroce de ces corsaires, *ibid.* Calamités ordinaires quand elle suspend les opérations du commerce, 170 & *suiv.* Maniere dont la faisoient les anciens peuples, 202 & *suiv.* Elle a toujours & partout exigé plus de dépenses que la paix: maniere dont les anciens peuples y pourvoyoient, 225, 245.

Guillaume le Conquérant, asservit l'Angleterre, Royaume au midi de la plus grande des isles Britanniques; gouvernement qu'il y établit, 44, 45.

## H.

**H**ENRI VIII, Roi d'Angleterre; avant son schisme, ce Royaume étoit soumis au Pape, même pour le temporel, 87. Il fut obligé, quand il voulut équiper une flotte, de louer des vaisseaux à Hambourg, à Lubeck & à Dantzick, 137.

Hérédité des Fiefs, (l') s'établit par-tout sous les descendants de Charlemagne, & le droit féodal régna dans toute sa force, 63.

Hierarchie ecclésiastique (la) s'étendit d'un degré par la création des Cardinaux, 85.

Hobbes, philosophe, à qui la nature avoit donné une force de tête peu commune, attaqua les préjugés scientifiques avec vigueur, 273.

Hollande, l'une des sept Provinces-Unies; quels Princes virent échouer toute leur fureur dans ses marais, 121 & *suiv.* Circonstances qui lui procurent un peuple immense de réfugiés, 133. Elle apprit, aux Espagnols & aux Portugais que l'industrie est supérieure à la possession de l'or, 147. Elle fut bientôt un magasin immense, 148. Tout favorisa la naissance & les progrès de son commerce, *ibid.* Elle fut tourner tous les événements à son profit, mais son industrie ouvrit enfin les yeux à d'autres Puissances, 149 & *suiv.* Est une des premières Puissances qui ont imaginé l'usage du crédit public; comment, 245. Son crédit chez les prêteurs est principalement fondé sur la certitude qu'elle est à l'abri de toute invasion, 246. Ses craintes sur ce que lui doit l'Angleterre, *ibid.* & *suiv.*

Hollandois, raisons du peu d'attachement qu'ils doivent avoir pour leur patrie, 61. Ils quitteroient infailliblement leur patrie si leur liberté étoit en danger, *ibid.* Observations qu'ils doivent peser mûrement, *ibid.* & *suiv.* Ils imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places, 121. La chute de la marine Espagnole fait passer dans leurs mains le sceptre de la mer, 133. Ils se forment une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, & s'assurent des établissements par-

- tout où ils portent les armes, 134. Ils soutiennent une guerre avec les Anglois pour conserver l'empire de la mer, *ibid.* Sans terres & sans mines, ils devinrent bientôt riches par les ressorts de leur industrie, 147. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'elle n'avoit pas besoin de leur entremise pour négocier, 149.
- Homere*, poëte Grec, donna le ton à la poésie épique, 253. Son génie a rendu les caracteres de la langue Grecque ineffaçables, 265.
- Homme*, (l') auroit tourné bien tard les regards de la reconnoissance vers les Dieux s'il avoit joui sans interruption d'une félicité pure, 2. Raisons qui prouvent invinciblement qu'il tend par sa nature à la sociabilité, 12, 13. Epoque où l'homme opprimé relève sa tête & se montre dans sa dignité, 16. Différence étonnante que fait l'opinion d'un homme à un autre homme, 24. Etat de dégradation où le plonge le despotisme, 25 & *suiv.* Sans être même pressé par la faim, il cherche toujours à dévorer l'homme, 169. Epoque où il devient femme & où la femme devient enfant, 211. Rôle que lui fait jouer l'amour des richesses, 212. Epoque où il donna de l'esprit à la matiere & du corps à l'esprit, 261. C'est par les arts qu'il jouit de son existence & qu'il se survit à lui-même, 265. Comment est dégradé par ses détracteurs, 277. Il naît avec le germe de la vertu, quoiqu'il ne soit pas vertueux, *ibid.* Quel est l'homme vertueux, 280. L'auteur ne connoît point les obligations de celui qui est isolé, 282. Quelles sont celles du sociétaire, *ibid.* Inconvénients qui resultent de ce qu'un seul s'occupe de ses intérêts sans s'embarasser de l'intérêt public, *ibid.* Il tient par sa nature à la morale, 285. Quel obstacle l'empêche d'être vertueux, *ibid.*
- Hommes* (les) sont presque tous honnêtes, excepté dans ce qui concerne leur profession, 155. Sur quel ils s'en excusent, 156 & *suiv.* Différence qu'il y a à cet égard entre ceux qui ont des professions & ceux qui font le commerce, *ibid.* Singularité de la lenteur qu'ils ont mise à revenir au premier des arts, le labourage, 183. Un Etat bien cultivé les produit par les fruits de la terre, & produit à son tour les fruits par leur travail, *ibid.* Pourquoi le nombre en devoit être très-borné anciennement en Europe, 201. Pourquoi faut-il les porter aujourd'hui au commerce, 212. & *suiv.* Les premiers qui se réunirent ne sentirent pas d'abord l'ensemble des devoirs de la société, 283. Quel est l'état dans lequel ils seroient peut-être moins éloignés du bien, 285. Ils font ce que le gouvernement les fait être, 293.
- Hommes publics*, (les) à quoi ils mesurent leur faste, leur ton, & leur air, 106.
- Hostilités*; celles de nos jours, heureusement, ne ressemblent pas à celles des temps anciens, quelle est la différence, 125. Il n'y a que la faim qui puisse les excuser, 167 & *suiv.*

*Hurons*, peuple de l'Amérique Septentrional, c'est chez eux un acte de vertu de tuer son pere quand il est vieux, 284.

## I.

**I**MMORTALITÉ de l'ame des hommes, ce qui en fit naître l'opinion chez eux; ses effets, 3. On s'en est moins occupé depuis que la communication entre les deux hémispheres s'est établie, 11. Illusion de l'homme dans son idée qu'il peut faire des chefs-d'œuvres immortels, 265.

*Impôts*, (les) sont le seul moyen de pourvoir aux besoins soit habituels, soit extraordinaires des Etats, 50. Le despote se sert de soldats pour en lever, & se sert ensuite des impôts pour lever des soldats, 129. Le laboureur François est écrasé par des impôts arbitraires, 178. Leur définition, & où ils peuvent avoir lieu, 214. En quoi ils ont consisté en certains pays dans de certains temps, 215. L'honneur en tint lieu dans les beaux jours de la Grece, *ibid.* Il n'y en eut ni chez les Romains, ni sous le gouvernement féodal, *ibid.* Ils devinrent une des plus grandes usurpations des Souverains de l'Europe dans le Nouveau-Monde, 216. Indignité de celui qui se perçoit sous le nom de Capitation, *ibid.* & 317. Il est la preuve du despotisme, *ibid.* Quand il porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté, 318. Conséquences qui en résulte, *ibid.* & *suiv.* Inconvénient de celui qui porte sur des denrées moins nécessaires, *ibid.* Exposition de l'étendue que leur a donné l'avidité des Souverains, *ibid.* La taxe sur la terre est le seul impôt qui puisse concilier l'intérêt public avec les droits des citoyens, 219. Difficulté qu'il y auroit à l'établir en ce moment, 220. Maniere dont il devra s'exercer, *ibid.* & *suiv.* Avantages qui en résulteront, *ibid.* La maniere de l'asseoir en fait la plus grande difficulté, 221. Systèmes sur cet objet, *ibid.* & *suiv.* Le gouvernement, de quel genre qu'il soit, ne doit jamais en outrer la mesure, 223. Mis en fermes ils deviennent l'objet de l'imagination du fermier, qui ne pense qu'à les multiplier; atrocités qui en résultent, 224 & *suiv.* Il ne suffit pas qu'il soit réparti avec justice, il faut sur-tout qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement, 225. Par qui doivent être réglés pour en éviter l'excès, 226. Démonstrations qu'ils ont toujours dépendu de la propriété, *ibid.* Les emprunts publics forcent à les augmenter pour le paiement des intérêts, 250. Quelle en est la conséquence, *ibid.* & *suiv.*

*Imprimerie*, ses progrès, son utilité; comment elle verse les sciences dans toutes les classes de la société humaine, 276.

*Incontinence des femmes*, est le vice qui naît du plus grand nombre des vices & qui en produit le plus grand nombre, 189. En quoi précisément il consiste, *ibid.* Quel en est l'influence sur la moralité des femmes, *ibid.* Quelle en est la suite, 290 & *suiv.*

- Incrédulité* (l') est devenue trop générale pour que les anciens dogmes puissent reprendre leur ascendant, 9.
- Inde* (l') est une des parties de l'Asie, qui, avec tous les trésors de la nature, possèdent les plus brillantes inventions de l'art, 189. Qu'est-ce qui y passe pour acte de vertu & de cruauté? 284.
- Industrie étrangère*, (l') loin de retrécir l'intérieur, l'élargit; comment, 173. Si elle ne s'exerce pas en premier lieu sur l'agriculture, elle tombe au pouvoir des nations étrangères; pourquoi, 183. Son flambeau éclaire à la fois un vaste horizon, 192. Elle peut enfanter des vices, mais pas ceux de l'oïveté, 193. Elle doit favoriser la liberté nationale qui, à son tour, doit aussi la favoriser, *ibid.* Sa liberté & celle du commerce produiront des manufactures & la population, 198. A quoi elle étoit réduite anciennement en Europe, 200. Depuis que les principes de l'industrie sont mieux développés, on ne thésaurise plus pour les guerres futures, 225. Elle sera étouffée par le gouvernement si le Prince a seul le droit des tributs, 227. Comment elle souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses, 250. Elle a pénétré, ainsi que l'invention & les jouissances du Nouveau-Monde, jusqu'au cercle polaire, 265 & *suiv.* Le commerce des lumières par l'imprimerie lui est devenu nécessaire, 276.
- Infanterie*; les Grecs & les Romains lui avoient dû leur supériorité; pourquoi, 116. L'invention de la poudre acheva de lui donner l'avantage sur la cavaletie, 118. Epoque où l'importance d'en faire usage se fait sentir, 119 & *suiv.* Son augmentation fait cesser l'usage de la milice féodale, 120.
- Innocent III*; sous ce Pape, il n'y avoit plus au monde qu'un seul tribunal qui étoit à Rome, 85.
- Innovations* (les), dans les Etats, doivent être insensibles, 93.
- Inquisiteurs d'Etat*, à Venise, importance de cet emploi, 70. Sont une espèce de tribuns protecteurs du peuple, 72. Pourquoi ne sont pas fort redoutables, *ibid.*
- Inquisition* (l'), est un tribunal insultant à l'esprit de Jésus-Christ & détestable, 86. Fut introduite en Espagne sous le regne de Philippe III, 102.
- Intérêt général*, (l') est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'Etat, 89. Le peuple ou l'autorité dépositaire de la sienne, ont seuls le droit de juger si les institutions y sont conformes, *ibid.*
- Intérêts*; ceux qui suivent les emprunts publics, obligent à l'augmentation des impôts pour y subvenir, 250. Conséquence qui en résulte, *ibid.*
- Intolérance religieuse*, (l') est une des causes de la dépopulation de certains Etats, comment, 210.
- Intrigue* (l'), a toujours assiégé les Rois depuis qu'ils ont appelé les grands à la Cour, 65.
- Invincible Armada*; nom qu'avoit pris une flotte considérable

qu'avoit fait construire Philippe II, Roi d'Espagne, 132.  
Triste sort de cette flotte, *ibid.* & *suiv.*

*Iroquois*, peuple de l'Amérique Septentrionale; c'est un acte de vertu chez eux que de tuer son pere quand il est vieux; 284 & *suiv.*

*Isidore de Séville*, donna ses décrétales au huitieme siecle; Quelle en fut la suite, 83.

*Italie*, (1<sup>o</sup>) avec les dons du génie, perdit tous les droits, toutes les traces de la liberté, 65. Elle tira ses métiers & ses manufactures de la Flandre, 190. Elle a été le berceau du monachisme & de l'intolérance, 191. Elle fut anciennement, ainsi que la Grece, le seul pays de l'Europe plus peuplé qu'aujourd'hui, 204. Etat dans lequel s'y trouvoient les lettres & les beaux-arts lors de l'irruption des barbares du Nord en Europe, 255. Epoque où les beaux-arts s'y réfugièrent avec les belles-lettres en fuyant la Grece, 258. Elle eut seule plus de villes superbes & d'édifices magnifiques que toute l'Europe ensemble, 259. Elle auroit porté les arts bien plus loin si elle avoit possédé les trésors du Mexique, *ibid.* La mythologie des Romains rendit à sa littérature les graces de l'antiquité, 260. Poètes qui s'y sont immortalisés. *ibid.* Elle fonda la premiere une académie de physique, 274.

*Italiens* (les) furent les premiers à quitter le jargon pour se former une langue qui leur fut propre. Agréments de la langue Italienne, 263.

## J.

**J**ACQUES I, Roi d'Angleterre; ses prétentions déclarées au despotisme font souvenir aux Anglois de leurs droits, 46. Effets qui en résulterent, *ibid.*

*Jacques II*, Roi d'Angleterre, redonne à la marine Angloise plus d'éclat qu'elle n'en avoit perdu sous Charles II son frere, 137.

*Jargons*, après l'invasion des barbares du Nord dans l'Europe, il y en eut autant de différents qu'il y eut de gouvernements, 262. La renaissance des lettres les améliora, mais avec lenteur, *ibid.*

*Judaïsme*; une de ses grandes bases fut la théocratie ou le despotisme sacré, 3. C'est de lui que naquit le christianisme, 4.

C'est la seule religion qui ne soit pas tolérée en Russie, pourquoi, 30.

*Juifs* (les) eurent d'abord un gouvernement théocratique suivi d'un gouvernement monarchique très-tyrannique quoiqu'assujetti au sacerdoce, 16. Etat actuel de cette nation, *ibid.* Ils ne sont point tolérés à Pétersbourg; pourquoi, 30.

## L.

**L**ABOUREUR François (le) est écrasé par les impôts arbitraires, 178 & *suiv.* Persécutions qu'il éprouve. Discours

- atroce d'un administrateur à son égard, 179. Représentation à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*
- Lagunes de Venise, (les) ce qu'elles étoient autrefois, 67.
- Langue Allemande, (l') est originelle indigene de l'Europe; 264. Elle a aidé à la formation de l'Anglois & du François, *ibid.* Elle sembloit peu faite pour des organes polis, mais, tout d'un coup, elle a fourni des poètes originaux, dignes de le disputer aux autres nations, *ibid.*
- Langue Angloise (la) a un caractère d'énergie & d'audace. Ce n'est pas la langue des mots, mais des idées, 263. Quel mot ont dit les Anglois qui consacre une langue, *ibid.*
- Langue Espagnole, (la) quelles sont ses qualités & ses progrès, 264. Avantages qu'elle tireroit du silence de l'Inquisition, *ibid.* & *suiv.*
- Langue Française (la) regne dans la prose; avantages qui lui sont propres, 263.
- Langues, (les) en se cultivant, ont porté les arts à une grande perfection, & les monuments en sont si nombreux, qu'une nouvelle barbarie aura peine à les détruire, 164.
- Législateurs, la plupart se sont servis de l'influence de la crainte des puissances invisibles sur l'esprit des peuples pour les asservir, 3. De quelle manière, *ibid.* Celui qui ne favoriseroit la population que pour avoir des soldats seroit un monstre, 213. Le vrai est encore à naître, 285.
- Législation (la) fait quelques pas sous le Monarque, 15. L'art de la législation demandant le plus de perfection, doit occuper les meilleurs génies, 93. Elle agit au-dedans du gouvernement, 98. Une législation vicieuse engendre une infinité de maux & de fléaux, 207. La supériorité de celle des peuples anciens a manqué aux nations modernes pour égaler les anciennes, 262. Les hommes, dans tout l'Univers, n'ont pas la meilleure qu'on pouvoit leur donner, mais qu'ils pouvoient recevoir, 265.
- Leibnitz, philosophe Allemand; né peu avant la mort de Descartes, acheva avec Newton l'établissement de la bonne philosophie, 273 & *suiv.* Il poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire, *ibid.*
- Liberté, (la) est l'unique source du bonheur public, 31. C'est le seul cri du peuple qui passe de l'esclavage à l'anarchie, 34. Elle est l'idole des ames fortes; effet qu'elle produisit chez les Anglois, 46. Elle naîtra du sein même de l'oppression, 112.
- Liberté Angloise (la) repose sur son gouvernement mixte, 47; 48. Sur la disposition du pouvoir monarchique, 49. Sur le partage du pouvoir législatif, 50, 51. Elle renaquit des attentats du despotisme, 238.
- Liberté indéfinie de la presse; son utilité en Angleterre, 52.
- Liberté nationale; (la) si l'industrie la favorise, elle doit à son tour la favoriser, 197.

- Liberté populaire*; ce qui la décide, 65. Rien ne lui est plus favorable que les arts, *ibid.* Celle des écrits est la seule sauve-garde des loix, 277. Epoque où elle est vendue par sa paresse, 289.
- Littérature*, comment elle forme un empire qui prépare la république Européenne, 276. Combien elle est devenue nécessaire à l'industrie, *ibid.* & *suiv.* Combien elle a été avantageuse aux Princes, 277.
- Locke*, fameux philosophe Anglois, poursuit les préjugés scientifiques dans tous les retranchements de l'école, 273.
- Loix* (les) peuvent seules sauver une nation de sa perte, 277. Quel est leur rempart & leur fondement, *ibid.* Les bonnes loix se maintiennent par les bonnes mœurs, 293.
- Louis XI*, Roi de France, fut sans efforts plus puissant que ses prédécesseurs, 63.
- Louis XII*, Roi de France; ses guerres d'Italie furent cause qu'il transporta dans son Royaume quelques germes de bonne littérature, 216.
- Louis XIV*, Roi de France, a été accusé d'aspirer à la monarchie universelle, 103. En regardant autour de lui, il dut être étonné de se trouver si puissant, *ibid.* C'est à lui seul qu'il faut attribuer l'excessive multiplication des troupes au sein même de la paix; pourquoi, 125. Il veut profiter de l'épuisement des Anglois & des Hollandois après une guerre pour s'emparer de l'empire des mers, 134. Ses opérations en conséquence, 135. Il châtie ensuite les Puissances barbaresques, *ibid.* Il vainquit la flotte Espagnole, mais il fut vaincu par les Anglois & les Hollandois, *ibid.* Il avoit posé le faite de sa marine guerrière sans en avoir assuré les fondements; comment, 236. Ses victoires & les hommes de grand génie qui étoient en nombre sous son regne illustrent la France dans le dix-septième siècle, 260.
- Lumieres* (les) de la philosophie gagnent insensiblement un plus vaste horizon, 276 & *suiv.* Leur commerce par l'impression est devenu nécessaire à l'industrie, *ibid.*
- Luxe* (le), est l'enfant des richesses & pere de bien des vices, 211. Désordres dans lesquels il entraîne, *ibid.* Il devient un besoin; désordres qui en résultent, 212.

## M.

- M**AHOMET, chef de la religion des Turcs, s'empare en 1453 de Constantinople, & en fait la capitale de l'Empire, 20. Il parut en Orient vers l'an 700 de l'ère chrétienne, 209. Et repoussa le christianisme en Europe, *ibid.* Ses disciples, armés du glaive & de l'Alcoran, chassèrent les lettres & les arts de la Grece en s'emparant de la capitale, 258.
- Maîtrises*; leur exemption produit la concurrence des ouvriers; & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages, 197.
- Mallebranche*, philosophe, laissoit renaître les préjugés scienti-

ques en les abaissant, parce qu'il n'alloit pas à la source du mal, 273.

*Manichéisme*, (le) dont les vestiges dureront à jamais, est né du polythéisme, 2.

*Manufactures*; raisons qui portèrent Colbert à en établir dans tous les coins de la France, 150. Pourquoi méritent-elles moins les préférences du gouvernement que l'agriculture? 185 & *suiv.* Elles présentent nombre d'objets d'instruction & d'admiration à l'homme le plus instruit, 191. Depuis que l'Europe en est couverte, changements qu'elle a éprouvés, 193 & *suiv.* Une manufacture riche attire plus d'aïssance dans un village que vingt châteaux de Baron chasseurs, 194. Raisons pour lesquelles un Etat doit chercher tous les moyens de les faire fleurir chez lui, *ibid.* Objets nécessaires à leur encouragement, 195. La fertilité du sol leur est très-avantageuse, pourquoi, 196. A son défaut, la frugalité des hommes doit y suppléer, *ibid.* Après la nature c'est le gouvernement qui les fait prospérer, 197. Est-il utile de les rassembler dans les grandes villes ou de les disperser dans les campagnes? *ibid.* Résolution de cette question par le fait, *ibid.* & *suiv.* Elles seront le fruit de la liberté de commerce & d'industrie, 198. Elles étoient si peu variées anciennement en Europe, que les deux sexes s'y habilloient d'une même étoffe de laine sans être teinte, 200.

*Marine*; quelle est son influence, 130. Quand, après Rome & Carthage, il ne resta que des brigands & des pirates, la marine fut pendant douze siècles dans le néant où étoient tombé tous les autres arts, *ibid.* La plus fameuse bataille de la marine moderne fut celle de Lépante, 131. Les Hollandois forment la leur aux dépens des Espagnols & des Portugais, 134. Quoiqu'Henri IV & Sully eussent conçu le projet d'une marine, Richelieu ne fut pas la créer, *ibid.* Il n'y en a point eu en Europe depuis l'ère chrétienne jusqu'au seizième siècle, 136 & *suiv.* Du temps d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, c'étoit Gênes & Venise qui savoient seules construire une marine, 137. La nation Angloise regarda la sienne comme le rempart de sa sûreté & la source de ses richesses, 148. C'est un nouveau genre de puissance qui a donné en quelque sorte l'Univers à l'Europe, 139. Elle en a changé les divers systèmes, *ibid.* L'importance où elle s'est élevée conduira avec le temps tout ce qui y est relatif au plus haut degré de perfection, 140. A mesure qu'elle devenoit une science, il falloit qu'elle fût étudiée par ceux qui en faisoient profession, & il faut joindre l'expérience à l'étude, 141. Atrocités de la presse Angloise pour le service de sa marine, 143.

*Marine Angloise*. Maniere dont la Reine Elisabeth forma la sienne, 137. Point auquel elle fut portée sous le regne de Jacques II, *ibid.* La nation la regarde comme le rempart de

- la sûreté & la source de ses richesses, 138. Atrocités de la presse Angloise pour le service de ses vaisseaux, 143.
- Marine Française*. Les matelots y sont enrôlés pour toute leur vie; inconvénients qui en résultent, 143. Faux raisonnements des administrateurs pour pallier les abus qui se commettent à cet égard, 144 & *suiv.*
- Matelot* (le) ne rentre jamais dans une profession utile à la société; il ne sort du service que pour l'hôpital, 297.
- Maximilien*, Empereur d'Allemagne, abattit l'anarchie des Grands; & les soumit aux loix, 41, 42. La constitution de l'Empire s'est perfectionnée depuis son origine, 43.
- Mendicité*; époque où toutes les loix émanées contre elle seront impuissantes, 219.
- Ministres d'Etat* (les) ne voient dans leur place que l'étendue de leur pouvoir, 110. C'est par le choix judicieux qu'en fera le Souverain que le poids des tributs pourra être réparti équitablement, 240. Quel sera celui qui remplira une tâche si difficile, *ibid.* & *suiv.* Obstacles qui s'opposent à le trouver, 241. Caractères que le Souverain doit réprouver pour le Ministère, 242 & *suiv.* Inconvénients de l'homme dédaigneux qui ignore ou méprise la loi, trop légiste, philanthrope outré, & sur-tout du prodigue dans le Ministre d'Etat, *ibid.* Il y a moins de séductions auprès du trône que dans l'anti-chambre de celui des finances, 243 & *suiv.* Ils sont exhortés à réfléchir sur les suites affreuses des emprunts excessifs des Etats qu'ils régissent, 251.
- Mœurs* (les) sont le fondement & le rempart des loix, 277. Quelle réforme préliminaire elles exigeroient en Europe, 285. Qu'étoient-elles sous le gouvernement féodal? 287. Quels changements y survinrent depuis les Croisades, *ibid.* Quel est l'espece de celles sous lesquelles l'amour conjugal est dédaigné, 291. Les liaisons de la galanterie consomment leur dépravation, *ibid.* Les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes loix, 293.
- Moines*; époques remarquables auxquelles tient leur institution; 209 & *suiv.* L'opinion les fit & les détruira, *ibid.*
- Monarchie*; (la) manière dont elle s'est établie, 15. Sous ce gouvernement, les forces & les volontés sont au pouvoir d'un seul homme, 39. La Monarchie absolue est une tyrannie, 47. Quels y sont les progrès infaillibles du commerce, 212.
- Monarchie Française*; quelle fut l'origine de l'accroissement de son pouvoir par l'abaissement de la Noblesse, 117.
- Monarchie universelle*; époque à laquelle le gouvernement ecclésiastique fit des pas pour y atteindre, 83. Charles-Quint & Louis XIV ont été accusés d'y avoir aspiré, 103. L'Angleterre s'est véritablement emparé de celle de la mer, 107.
- Monarque*; il y a sous lui une ombre de justice, 15. Par-tout où sa volonté fait les loix ou les abolit, il est despote & le peuple esclave, 50. Quel bienfait en signaleroit le regne, 223.

*Monopole*; quelle est son origine, & en quoi consiste-t-il? 162. Combien il est illégitime, *ibid.* Par-tout où il a eu lieu, il y a produit la dévastation, 163. Abus des privilèges exclusifs sur lesquels il est fondé, *ibid.* Atrocité qu'il traîne à sa suite, 166. Le droit d'apprentissage & le prix des maîtrises en est un nuisible à l'Etat, comment, 197.

*Monuments* (les) attestent tous que la civilisation des Etats fut l'ouvrage des circonstances, & non de la sagesse des Souverains, 28. De quel genre sont ceux que nous ont laissés les siècles gothiques, 257. La culture des langues en perfectionnant les arts, en a si fort multiplié les monuments, que la barbarie des siècles à venir aura peine à les détruire, 264.

*Morale*; (la) à quoi elle conduit l'homme, 277. Elle est l'art de la vertu, *ibid.* Quel est le but du sage dont les écrits nous la transmettent, *ibid.* L'espoir d'atteindre à ce but a enfanté des productions sans nombre, & souvent pernicieuses; pourquoi, *ibid.* Une morale universelle ne peut être l'effet d'une cause particulière; pourquoi, 278. Quelle a été celle qui a régné en tout temps chez toutes les nations, *ibid.* Pourquoi les Ministres de la religion ont cherché à lui substituer une morale barbare, abjecte, & extravagante, superstitieuse & puérile, 279. Socrate, dans ses principes, l'avoit séparée, il y a plus de deux mille ans, de la religion, 280. Quel est son objet relativement à l'espèce humaine, *ibid.* Comment elle parvient à son but, *ibid.* & *suiv.* Illusions de quelques écrivains sur ses premiers principes, 281. Abus qui résulteroient du fondement que lui donnent ces philosophes, *ibid.* Comment c'est le maintien de l'ordre qui la constitue toute entière, 283. Relativement au mariage & à la propriété suivant les loix & les opinions des différents pays, *ibid.* & *suiv.* Elle tient à la nature de l'homme & des sociétés, 285. Influence qu'eut sur la morale la découverte du Nouveau-Monde, 287. Il n'y en a plus chez les nations modernes; pourquoi, 293.

*Moyen âge.* Quel fut le germe de son gouvernement, 99.

*Moïse*, chef des Hébreux, institua le gouvernement théocratique, par quels moyens, 16, 17. Il laissa en mourant des chefs animés du même esprit, *ibid.*

## N.

**N**ATION. Que doivent être ceux qui gouvernent une nation grande & puissante? 110.

*Nations* (les) ne se battent plus comme autrefois pour leur mutuel anéantissement, 107. Les intérêts bien combinés de celles qui sont en guerre seront toujours de laisser le commerce sans entraves, 171. Elles se sont énervées en voulant énerver les nations rivales, 172. Conseils que leur donne l'Auteur pour terminer les maux que de mauvais

systèmes ont fait à la terre entière, *ibid.* & *suiv.* Excellence des effets qui en résulteront pour elles, 173 & *suiv.* Les plus commerçantes ont du devenir les plus agricoles, 177. Les nations agricoles doivent avoir des arts pour employer leurs matières, & augmenter les productions pour entretenir les artisans, 190. En quoi leur folie est la même que celle des particuliers, 246. Quelle est celle pour qui l'usage du crédit public est moins ruineux, 247. C'est par les savants & les artistes que les nations contemporaines se distinguent les unes des autres, 266.

*Nations modernes.* Une nation pauvre est ordinairement belliqueuse; pourquoi, 33. La guerre ne décide pas seule sur leur prépondérance, le commerce y a beaucoup influé depuis un demi-siècle, 106. Raisons de leur indifférence actuelle sur les événements des guerres, 125 & *suiv.* Plus il y a de soldats dans un Etat, & plus la nation s'affoiblit, 129. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, il n'y a plus de nation, 130. Si la population des nations anciennes étoit considérable, les guerres dont parle l'Histoire ont dû la détruire, 202. Il ne leur a manqué que des langues plus heureuses pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, 262. Il ne faut plus parler de morale chez elles; où doit-on trouver la cause de cette dégradation? 293.

*Nature* (la) est le modèle des beaux-arts & des belles-lettres, 252. Elle n'a rien de parfait, son beau consiste dans un enchaînement rigoureux de perfections, 253.

*Négociant*, idée de l'étendue que doit avoir son génie, 154. & des objets immenses qu'embrasse cette profession, 155. Il peut & doit en avoir une idée noble, 157. Maximes dont il ne doit point se départir, *ibid.* & *suiv.* Il doit servir toutes les nations, & ne pas embrasser trop d'objets à la fois, 158. Importance du crédit pour le négociant, 160. Estime qu'il doit avoir de lui-même, 161. Suite de maximes qui lui sont adressées, *ibid.* & *suiv.* Quelle sera leur conduite si le Prince a seul le droit des tributs, 227.

*Newton*, philosophe Anglois, soupçonna le vrai système du monde par l'opposition de la géométrie à la physique, 273. D'où conjectura-t-il l'origine de la lumière? *ibid.* Il contribua avec Leibnitz à l'établissement de la bonne philosophie, 274. Il étendit les principes de la physique & des mathématiques plus avant que n'avoit fait le génie de plusieurs siècles, *ibid.*

*Noblesse Française*, (la) quelle fut l'origine de son abaissement, 117. Ce n'est qu'une distinction odieuse quand elle n'est pas fondée sur des services réels rendus à l'Etat, 185. Si le Prince a seul le droit des tributs, elle ne servira & ne combattra que pour la solde, 227.

## O.

**O**PPRESSION (l') des gouvernements, autorisée par le Ciel, inspire du mépris pour la vie, 24.

**Or** (l') & l'argent ne corrompent que les ames oisives, 153. Leur influence est aussi funeste aux particuliers qu'aux nations, comment, 161. Ils ne deviennent l'idole d'un peuple que par la mauvaise constitution du gouvernement, 293. De qui ont-ils amélioré le sort? 295. Triste état des nations qui les sortent des entrailles de la terre, *ibid.* A quelle sorte de commerce leur soif insatiable a-t-elle donné la naissance, 297.

**Ordre nouveau de choses**, que fit éclore le quinzieme siecle, 100.

**Ordre social**; quels sont les monstres qui, chez nous, se révoltent contre lui, 214.

## P.

**P**AGANISME (le) étant mis au rang des fables qui lui avoient donné lieu, les peuples chercherent au Ciel un asyle contre les tyrans, & embrasserent le Christianisme, 4. qui prit sa place après que le Paganisme eut été démasqué par la philosophie, 5.

**Paix**; raisons de douter qu'elle existe nulle part, 113 & *suiv.* Anciennement elle étoit véritablement la paix; elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde, 171. Chez les anciens peuples, elle ne rétablissoit pas toujours la population que la guerre avoit détruite, pourquoi, 203 & *suiv.*

**Paix d'Utrecht**; (la) pourquoi n'eut-elle pas pour les alliés tous les avantages qu'ils devoient attendre de leurs succès, 106. La plus grande imprudence qu'ils y commirent fut de n'avoir pas exigé la démolition des fortressees frontieres de France, *ibid.*

**Papes** (les) firent de l'ignorance un de leurs plus grands moyens pour subjuguier les esprits, 6. L'abus même qu'ils en firent aida à diminuer leur autorité, *ibid.* Le desir de la conserver & celui de les en déposséder enfanta deux systêmes, 7. Comment, dans le moyen âge, ils influoient par la hiérarchie sur tous les Etats Chrétiens, 99. Ils aspiroient à la monarchie universelle, *ibid.*

**Papiers publics**; illusions qu'on se fait sur leur utilité, 248. Ils ne circulent pas d'eux-mêmes, & ne valent qu'à raison des ventes & des achats, *ibid.* Combien le commerce & l'agriculture ont à souffrir de la préférence qu'on leur donne sur la valeur effective, 250.

**Paris**, capitale de la France, par où surpassa les tapis de la Perse, les tentures de la Flandre & les glaces de Venise, 190.

**Pascal**, Philosophe François, mesura sur les montagnes d'Auvergne les hauteurs de l'athmosphere, 271.

- Passions* ; on trouve plus aisément une femme qui n'en ait point eu, qu'une femme qui n'en ait eu qu'une, 290. Quelle est la source & comment se terminent celles qu'on nomme délicates, 292 & *suiv.*
- Patrie* ; par-tout où la nation lui est attachée par la propriété & la sûreté, les terres y prospèrent, 184. Moyen d'y rendre chaque propriétaire amoureux de l'héritage de ses peres, soit en ville, soit en campagne, *ibid.* & *suiv.*
- Paysans* ; quel est leur état par-tout où ils n'ont point de propriété fonciere, 207.
- Peinture* ; (la) par quelle voie lente elle est parvenue chez les Grecs au point de perfection où la porterent Apelles & Zeuxis, 253. Elle perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres, 259.
- Penseurs* ; classe de ministres du gouvernement de la Chine, 94.
- Perse* (la) est une des parties de l'Asie qui réunissent tous les trésors de la nature aux plus brillantes inventions de l'art, 189.
- Pétersbourg*, capitale de la Russie ; on y tolere toutes les religions, excepté le Judaïsme ; pourquoi cette dernière en est sans doute exceptée, 30.
- Peuples* (les) les plus policés ont tous été sauvages, & les sauvages étoient destinés à devenir policés, 15. Maniere dont s'y prirent les Rois pour qu'ils leur aidassent à reprendre l'autorité, 19. Ceux du midi semblent être nés pour le despotisme, 65. Ils ne peuvent avoir d'industrie & de courage que relativement à leur confiance au gouvernement, 98. Ils ne voyent dans les emplois des Ministres des Cours que l'étendue de leurs devoirs, 110. Illusions qu'ils se sont faites sur les succès de leur commerce relativement à celui de leurs voisins, 173 & *suiv.* Erreur de l'idée que quelques-uns prendroient un ascendant décidé sur les autres par le système d'une liberté générale, *ibid.* Que doit être la multitude de ceux que César comptoit dans la Gaule, 201. Les peuples libres ont rarement éprouvé le sort affreux des taxes affermées, 224. Exhortations de l'Auteur aux peuples de relire leur histoire pour se dérober au joug qu'ils subissent, 226. Discours que l'Auteur leur adresse ; vœux de son cœur pour le bonheur de tous les peuples du monde, 298 & *suiv.*
- Peuples sauvages* (les) ont plutôt une politique qu'une législation, 98.
- Phéniciens* (les) furent les premiers négociants dont l'histoire ait conservé le souvenir, 145.
- Philippe II*, Roi d'Espagne, aussi intrigant, mais moins vaillant que son pere, il laissa la Monarchie Espagnole beaucoup plus vaste, mais bien plus foible que Charles-Quint, 102 & *suiv.*
- Philippe III*, Roi d'Espagne ; mauvais principes de son administration ; il établit l'Inquisition en Espagne ; défauts essentiels de ce Prince, 102 & *suiv.*

*Philippe V*, Roi d'Espagne, de la Maison de Bourbon, auroit été aussi bon Espagnol que ses prédécesseurs, sans les hostilités de l'Angleterre & de la Hollande, 105. La paix d'Utrecht lui assura la Couronne d'Espagne, 106.

*Philosophes* (les) ne sont pas les seuls qui ayent tout découvert & tout imaginé, 273.

*Philosophie* (la) a démasqué le paganisme, 5. Elle s'est élevée sur les ruines de l'autorité des Papes & des erreurs relevées par les réformateurs, 8. Arguments sur lesquels elle a raisonné, *ibid.* Sa voix réveillera au fond de l'ame des Princes l'horreur de la gloire sanguinaire, 115. Elle est attachée au char des lettres & des arts; pourquoi ne doit-elle marcher qu'à leur suite? 267. Quel est son âge & sa marche, 268. Plusieurs philosophes l'ayant écarté par des systèmes, Socrate la ramena à la vraie sagesse, *ibid.* Platon la noya dans la théocratie, *ibid.* Révolutions qu'elle éprouva par les systèmes d'autres philosophes, *ibid.* Depuis Zénon & Démocrite, elle fut livrée & restreinte aux sophistes, 269. Elle a dormi pendant près de mille ans avec toutes les sciences & les arts dans le tombeau de l'Empire Romain, *ibid.* Sous l'ignorance des étendards de la croix ou du croissant, elle balbutioit foiblement les noms de Dieu & de l'ame, 270. Les Arabes en menoient les dépouilles en triomphe, après avoir sauvé les ouvrages d'Aristote des ruines de la Grece; *ibid.* L'état où elle tomba par la conciliation que voulurent faire les Moines, de la philosophie Payenne avec les Livres de Moïse & les Evangiles, engendra la philosophie de l'école, 271. Epoque où elle sortit du cloître en y laissant l'ignorance, & où elle arracha le masque à la superstition & le voile à la vérité, *ibid.* Pendant que Gassendi remuoit les éléments de l'ancienne, Descartes combinait ceux de la nouvelle, 271. Quelles furent les branches de la philosophie qui conduisirent à la mathématique, 272. Quels philosophes acheverent après Descartes l'établissement de la bonne philosophie, *ibid.* & *suiv.* Comment elle étendit l'empire des connoissances humaines, 274. Quel dépôt devra caractériser son siècle dans les siècles à venir, *ibid.* & *suiv.* Immensité des obligations que lui a l'humanité, 275. Effets qu'elle produira en s'insinuant dans l'ame des Souverains & de leurs Ministres, 276. Quelle science est la morale à son tribunal, 279 & *suiv.*

*Pierre le Grand*, Empereur de Russie, alla chercher inutilement les arts dans les Etats policés de l'Europe; ils n'ont jamais pu réussir dans les glaces de son Empire, 195.

*Politique* (la) agit au-dehors dans le gouvernement, 98. Dans le moyen âge, elle fut toute concentrée à la Cour de Rome, 99 & *suiv.* Maniere dont elle opéroit pour venir à ses fins, *ibid.* Le système de la politique moderne doit sa naissance à l'ambition & à la rivalité de Charles-Quint & de Fran.

- çois I; comment, 101. Grande erreur qui domine dans la politique moderne, 107. Quelle conduite lui épargneroit bien des mensonges & des crimes, *ibid.* C'est elle qui est cause que l'on entretient des agents fixes dans les Cours étrangères, 108. Menées de la politique en Europe, *ibid.* & *suiv.* Leçon qu'en donne le Chancelier Oxenstiern à son fils, 109. Elle varie comme le gouvernement chez un Prince foible, 110. Quelle eut dû être celle de tous les Princes de l'Europe quand ils virent Charles VII avec une troupe toujours armée, 118. Ses maximes générales ont changé l'Europe par la révolution que le commerce a fait dans les mœurs, 152. Vice de celle qui croit que les papiers publics augmentent la masse des richesses circulantes, 248. Elle frappe des coups si surprenants, que la sagesse humaine ne sauroit les prévoir, 249.
- Pologne*, Royaume au Nord de l'Europe; idée de sa constitution, 36. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive, 37. Triste situation de ses habitants; foiblesse du trône, 38. Combien est exposée à l'invasion, & son déchirement par trois Puissances, *ibid.* & 39. Moyen par lequel son Roi Poniatowski auroit pu empêcher le partage, *ibid.* & *suiv.* Le christianisme s'y est établi avec toutes les prétentions de l'autorité papale, 87. Quelles en sont aujourd'hui les mœurs, 287.
- Polythéisme*, (le) fut la plus ancienne & la plus générale des religions, 2.
- Poniatowski*, Roi de Pologne; comment il auroit pu empêcher le partage de ce Royaume, 39 & *suiv.*
- Population* (la) sera une suite de la liberté du commerce & de l'industrie, 198. A-t-elle été plus considérable dans un temps que dans un autre; dissertation sur ce sujet, *ibid.* & *suiv.* Il faut chercher l'histoire des populations de la terre dans celle des développements de l'industrie humaine, 199. Si celle des nations anciennes étoit considérable, les guerres longues & cruelles dont parle l'histoire ont dû la détruire, 202. Pourquoi, anciennement, elle se concentroit en Grece dans les villes, 203. Après la Grece, Carthage & Rome, on ne vit jamais population comparable à celle d'aujourd'hui, 204. Elle dépend beaucoup de la distribution des biens-fonds, 205. Les substitutions des biens nobles lui sont fort nuisibles, 206. Un des moyens de la favoriser seroit la suppression du célibat des Prêtres, 209. La grande population est-elle utile au genre humain? 213. La vie sédentaire est la seule qui lui soit favorable, 296.
- Portugais*; ce fut en 1497, qu'après quatre-vingts ans de travaux, ils doublerent le cap de Bonne-Espérance, & atteignirent le Malabar, théâtre de leur commerce & de leur grandeur, 146. Ils devinrent pauvres, quoique possesseurs avec les Espagnols de tout l'or du monde, quand les Hollandois,  
par

- par leur industrie, se furent emparés du commerce, 147.
- Poudre à tirer*; son invention acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie; pourquoi, 118. Elle mit plus que jamais les armes dans la dépendance des Rois, *ibid.* Un Moine Anglois qui cultivoit la chymie en prépara l'invention, 271.
- Pouvoir arbitraire*; quelle est l'importance d'en prévenir l'établissement, 27. Doutes sur l'obstacle que ses conséquences apportent à la civilisation de la Russie, 27 & *suiv.*
- Pouvoir législatif*, en Angleterre, son partage est le plus grand appui de la liberté Angloise, 50. Portion qui en appartient au peuple, sur quoi assurée, *ibid.* Maniere dont il l'exerce, *ibid.* Remede pour parer aux inconvénients qu'en entraîne le partage, 51.
- Préjugés*; époque où ils furent dissipés par le doute, 272.
- Prêteurs*; (les) par quoi ont été engagés à la confiance au crédit public établi en Angleterre, en France & en Hollande, 245. Pourquoi ont-ils plus d'affurance chez ces trois Puissances qu'en Allemagne, 246. Ils dictent toujours les conditions du prêt conformément aux risques qu'ils ont à courir, 247.
- Prêtres*; absurdités des vœux auxquels ils sont soumis, 91 & *suiv.* Comment ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition, & fait tomber le masque, 279. La religion est perdue quand ils menent une vie scandaleuse, 291.
- Primogéniture*, (la) en France, immole plusieurs familles à une seule, 206. Comment ce vice de législation entraîne-t-il la dépopulation & la pauvreté du peuple? 207.
- Privileges exclusifs* (les) ont ruiné l'Ancien & le Nouveau-Monde; comment, 163. Ils amènent, où ils ont à s'exercer, le cortège de toutes les sortes de persécutions, 164. Préjugé cruel de l'Etat qui l'empêche de sentir les maux qui sont la suite de ces privileges, 165. Leur prix quel qu'il soit ne sauroit compenser le ravage qu'ils font, *ibid.* Désastres qui en dérivent, 166 & *suiv.* Ils sont les ennemis des arts & du commerce; pourquoi, 197.
- Productions du génie*; (les) révolutions qu'elles éprouverent à Rome, 254 & *suiv.*
- Professions*; idée des vexations qu'elles exercent & de celles qu'elles ont à souffrir, 156. Maximes pour ceux qui les professent, 157. En ôtant au peuple la faculté de choisir celles qui lui conviennent, on les remplit de mauvais ouvriers, 197.
- Propriétaires des terres*; (les) comment sont extorcionnés sous le despotisme, 228. Combien sont désavantageux pour eux les emprunts publics, 248.
- Puissances*; heureuse celle qui, la premiere, débarrassera le commerce de toutes les entraves qui l'oppriment: prospérité qui en sera la suite, 174.
- Puissances* (les) voisines de la Suede, quel fut leur rôle pendant les factions, 34. Effet de leur influence, 35. Celles

- qui ont des côtes à garder ne peuvent franchir aisément les barrières de leurs voisins, 140.
- Prostitution*, (la) ce n'est pas elle qui multiplie les adulteres, mais la galanterie étend la prostitution, 291 & *suiv.*
- Protestants* (les) chassés de France par l'intolérance ecclésiastique, trouvent, par les arts, un refuge dans toute l'Europe, 191. Les arts & métiers qu'ils portèrent en d'autres climats, n'y réussirent pas comme en France, quoiqu'ils y portassent la même industrie, 195 & *suiv.*
- Protestantisme*, (le) tend au Socinianisme, 9.
- Provinces-Unies*; leur histoire offre de grandes singularités, 57. Origine de leur union, *ibid.* L'autorité n'y réside point dans les États-Généraux fixés à La Haye, *ibid.* L'unanimité des villes & des Provinces n'est pas d'une politique judicieuse, 58. Révolutions arrivées dans leur constitution, 59 & *suiv.* Pourquoi la Hollande conservera sa liberté, 60. Composition de ses armées; Commandants de ses forteresses, 61. Selon toute probabilité, elles tomberont sous le pouvoir monarchique, *ibid.* Elles ne se furent pas plutôt détachées de la Flandres qu'elle devinrent l'entrepôt du commerce du Nord & du Midi de l'Europe, 147.
- Prussiens*; quelle est leur discipline militaire, 123 & *suiv.*
- Pudeur* (la) est la fauve-garde du sexe timide, 291.
- Pythagore*, philosophe de la Grece, avoit déjà imaginé les vrais éléments de l'astronomie, que Galilée confirma bien des siècles après l'invention du télescope, 271.

## R.

- R**ECOUVREMENTS de l'impôt sur les terres, de quelle manière pourroient-ils se faire? 221 & *suiv.* Inconvénients de les faire par voie de régie, *ibid.* Abus qui s'ensuivroient, *ibid.* L'étendue des domaines devrait servir de regle; inconvénients sans nombre qui se rencontrent dans cette méthode, 222. Un cadastre exact de la mesure & de la valeur des terres applaniront toutes les difficultés, 223. Triste situation de l'État quand le fisc a recours aux fermes pour les faire, 224.
- Réformateurs* (les) de la religion, démontrent l'absurdité de nombre de principes du catholicisme, 7, 8.
- Religion* (la) doit son origine aux calamités qui ont affligé l'humanité, 2. Elle est faite pour l'État, & non pas l'État pour elle, 89. L'homme ne doit compte qu'à Dieu de sa religion intérieure, 92. Époque à laquelle elle met le trouble dans toute l'Europe, 120. A quoi se réduit ce qu'elle devrait nous défendre & nous prescrire, 285. Elle est perdue quand le Prêtre mène une vie scandaleuse, 291.
- Représentants*, en Angleterre; leur nombre ne devrait-il pas être proportionné à la valeur des propriétés, 54. Abus de

- l'usage qui y est établi à cet égard, *ibid.* & *suiv.* Réponse impudente de l'un d'eux à ses commettants, 55.
- République* (la) doit être servie par ses citoyens, mais chacun doit y contribuer suivant ses facultés, 143.
- République commerçante.* Epoque où elle fut tourner tous les événements à son profit, 148.
- Revenus publics*; il est des cas où le besoin public en exige l'aliénation d'une partie, 249.
- Révolte*; pourquoi celle des cœurs est la plus dangereuse, 95.
- Révolutions* (les) dans le gouvernement se succèdent par-tout avec rapidité, 16, 17.
- Richelieu*, (le Cardinal de) premier Ministre en France sous le regne de Louis XIII, profita de la foiblesse de l'Espagne sous Philippe III pour remplir son siècle de ses intrigues, 102. Quel fut son premier mot en entrant au Ministère, 110 & *suiv.*
- Richesses*; (les) quand elles ont pris l'ascendant sur les ames, les opinions & les mœurs changent; désordres qui en sont la suite, 211. Leur amour étant l'unique appas, quel est le rôle qu'il fait jouer aux hommes, 212. De quelque manière qu'elles entrent dans un Etat, elles sont l'objet de l'ambition publique: quelle en est la suite, 287 & *suiv.* Combien sont avantageuses à ceux qui les possèdent, *ibid.* & *suiv.* Par combien de moyens elles sont une source de corruptions, 288. Leur plus grande influence porte sur les mœurs des femmes, *ibid.*
- Roi de Prusse*, (le) Frédéric le Grand, créa une tactique entièrement nouvelle, 122. Idée de cette tactique, *ibid.* Ce Prince, depuis Alexandre, n'a pas eu son égal pour l'étendue des talents, 123. L'Europe entière a embrassé avec enthousiasme ses institutions, *ibid.* Ce n'est point à ce Prince qu'il faut attribuer l'excessive multiplication des troupes en temps de paix, mais à Louis XIV, 125.
- Roi de Suede* (le) régna; sa conduite dans la révolution, 36, 37.
- Rois*; leurs disputes ne finiront pas plus entr'eux, que leurs passions ne s'éteindront en eux-mêmes, 114.
- Rois d'Angleterre*; leur couronne est héréditaire, 48. Sur quoi est assigné leur revenu, 49. Genre d'autorité qui leur est confiée, *ibid.* Ils ne peuvent exiger aucun impôt, 50.
- Romains*; la guerre, après avoir soumis à leur Empire les plus grands peuples de l'Europe, les fit redevenir barbares, 18. Se tuoient dans la crainte d'être redevables de la vie à leur égal, 24. Ils perfectionnerent l'art militaire, & conquirent le monde, 116. Ils avoient bien senti les inconvénients de l'oïveté du soldat, & en avoient fait la base de leur discipline, 127. Ils succéderent aux Carthaginois & aux Grecs dans les connoissances & l'exercice du commerce, 145. L'esprit de conquête dont ils étoient dévorés consumoit les

autres nations, 202. Ils furent les imitateurs des Grecs en tous genres ; mais restèrent fort au-dessous de leurs modèles dans les beaux-arts, 254. La révolution dans les belles-lettres fut chez eux l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux, *ibid.* Les productions du génie y eurent toutes la même dégradation, *ibid.* Leur mythologie rendit à l'Italie les graces de son ancienne littérature défigurée par la religion, 259. Comme ils ont connu, ainsi que les Grecs, l'influence du dialecte sur les mœurs, ils travaillèrent à étendre le leur par les armes, 262. Raison pour laquelle ils ont eu des dieux méchants, 278.

*Rome ancienne*, dut sa fondation à des échappés aux flammes de Troyes, ou à des bandits de la Grece & de l'Italie, dont il sortit un peuple de héros, 17, 18. Epoque à laquelle elle perdit de sa gloire & de ses succès, 116. Quand elle eut tout envahi, le commerce retourna à sa source vers l'Orient, 145. Maîtresse de l'Univers & dédaignant l'agriculture, elle ne put résister à des nations poussées par l'indigence & la barbarie, 176. Ce fut environ l'an 700 de sa fondation que naquit avec le Messie la religion chrétienne, 209. Un goût sévère y prénoit dans toutes les compositions en belles-lettres, 254. Révolutions qu'y éprouverent les productions du génie, *ibid.* & *suiv.* Après avoir été faccagée par les barbares du Nord, elle devint leur repaire, 255. Elle nourrit aujourd'hui Rome moderne, 266.

*Royalisme*, (le) en Suede, avant la révolution, étoit une hypocrisie ; ce qu'il en résulroit, 35 & *suiv.*

*Russes*, (les) n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs sur l'honneur d'être étranglés par ordre du Souverain, pourquoi, 25. La grande opinion qu'ils ont d'eux-mêmes est un obstacle à leur civilisation, 30.

*Russie* ; (en) le pouvoir arbitraire s'y oppose à la civilisation, ainsi que le climat, l'étendue de l'Empire & les deux classes d'hommes qui l'habitent, 27 & *suiv.* Il y faudroit un tiers-Etat dont la sûreté fut entière pour les personnes & la propriété ; obstacles qui s'y trouvent, 29, 30. Examen des moyens employés par l'Impératrice pour en civiliser les habitants, *ibid.* & *suiv.* Elle n'offre des secours que pour les combats ; caractère de ses soldats, 31.

## S.

*SABAT*, (le) à ne l'envisager que sous un point de vue politique, est une institution admirable, 181.

*Savants* ; quels sont ceux qui sont faits pour être les amis des grands hommes, 266.

*Sauvages* ; les avantages de leur état ne l'emportent pas à beaucoup près sur ceux du nôtre, 213.

*Sculpture*, (la) par quelle voie lente elle parvint chez les

- Grecs à la perfection qui nous a donné plusieurs chefs-d'œuvres, 253. Elle flatte les Rois & récompense les grands hommes, 259.
- Sel*; atrocités des impositions qu'y a mis le fisc dans un gouvernement où le Prince a seul le droit des tributs, 234 & *suiv.* Précautions prises pour en empêcher la contrebande, 225 & *suiv.* Atrocité de ces précautions, *ibid.* Traitement affreux de celui qui le vend en contrebande, 236.
- Seigneurs*; classe de Ministres dans le gouvernement de la Chine, 94.
- Sociabilité*; (la) doute si elle est si naturelle à l'espèce humaine, 12. Elle est l'origine de la guerre, *ibid.* Exposition des motifs qui prouvent que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, 13 & *suiv.*
- Société*, (la) dérive naturellement de la population & entraîne invinciblement le besoin du gouvernement, 11. Comparaison des hommes isolés à des ressorts épars, inconvénients qui en résultent, 12. Leur comparaison avec ceux de la guerre, suite de la sociabilité, *ibid.* & *suiv.* Le gouvernement, par institution, ne devrait tendre qu'à la sûreté de la société, & par l'effet il ne tend qu'à celle de la puissance dominante, 13. Les fondements de la société actuelle se perdent dans les ruines de quelque catastrophe, 14. Elle fut formée par la famille, qui s'étendit & se divisa, 15. Quelques-uns prétendent que dans l'état de société, les volontés particulières doivent être soumises à la volonté générale, 143. Ridicuité de cet axiôme, *ibid.* & *suiv.* Qu'est-ce qu'une société? 145. Ses besoins même ont donné naissance aux arts dans l'enfance de l'esprit humain, 267. Pourquoi ses maux deviennent ceux du citoyen, 282. Ce fut avec elle que commença le devoir social, 283.
- Sociétés*, (les) gravitent toutes par la loi de nature vers le despotisme, 16. Celles des temps anciens que devoient-elles être à-peu-près? 98. Leur nature tient à la morale universelle, 285.
- Socinianisme*, (le) tend au Déisme, 9.
- Socrate*, philosophe Athénien, ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu, 268. Il étendit il y a plus de deux mille ans sur nos têtes, un voile qui séparoit la morale de la religion, 280.
- Soldats*; leur multiplication occasionne l'oppression universelle. 126. Inconvénients de leur oisiveté; remèdes à y apporter. *ibid.* & *suiv.* L'augmentation des soldats en diminue le courage, 127. Comparaison entre les anciens hommes de guerre François & ceux d'aujourd'hui, 128. Plus il y en a dans un Etat, plus la nation s'affoiblit, & plus un Etat s'affoiblit, plus on les multiplie, 129. Leur plus grand nombre ne fait que tenir à la chaîne des esclaves déjà faits, *ibid.* Ils ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas, de quelle manière,

208. Ils peuvent rentrer dans les professions utiles à la société, 296.
- Soliman*, Empereur des Turcs, crée une loi pour prévenir pour lui & ses successeurs les dangers du gouvernement militaire : Abus qui en résulterent, 22, 23.
- Souverains* ; l'avidité leur a fait mettre les impôts les plus déraisonnables sur les marchandises qui sortent de leur pays & sur celles qui y entrent, 218 & *suiv.* Comment l'industrie de leurs sujets en souffre nécessairement, 219. C'est une erreur de juger de la puissance des Empires par le revenu des Souverains, 224. Désordres qui suivront infailliblement s'ils ont seuls le droit des tributs, 227 & *suiv.* Question dont il faut chercher la réponse dans le cœur, 240 & *suiv.* Quelle sorte d'hommes ils doivent rejeter pour remplir le Ministère dans leurs Etats, 241 & *suiv.* Époque où les cœurs sont remplis de rage contr'eux, 251. Leurs soins partagés entre leurs sujets en Europe & dans les deux Indes, étant insuffisants, tout est tombé dans la confusion, 298. Ils doivent trouver dans cette *Histoire philosophique* leurs devoirs & les droits des peuples, 299.
- Substitutions* (les) des biens nobles, sont fort nuisibles à la propagation de l'espèce humaine, 206. Elles immolent plusieurs familles à une seule, *ibid.* Outre l'obstacle qu'elles apportent à la population, elles entraînent la pauvreté des peuples, comment, *ibid.* & *suiv.*
- Suede*, (la) Royaume du Nord de l'Europe, idée de sa constitution calquée sur son histoire, 33 & *suiv.* Effets qu'y avoit produits l'influence des Puissances voisines, 35. Révolution opérée par le Monarque régnant, *ibid.* & 36. Si son Roi profite des circonstances, elle n'aura jamais eu de despote plus absolu ; mais elle ne pourra pas devenir plus malheureuse qu'elle l'étoit, *ibid.*
- Suisses*, (les) anciennement Helvétiens, ne devoient être subjugués que par César, 72. Origine de leur liberté actuelle, 73. Forment une ligue composée de treize cantons ; idée de leur confédération, *ibid.* Leur union fut inaltérable jusqu'au commencement du seizième siècle, alors la religion l'interrompit, *ibid.* Emploi qu'ils font de leur population, 74. Le Suisse est par état un destructeur de l'Europe, 75. C'est la nation dont le sort doit le moins changer ; pourquoi, *ibid.* Raisons sur lesquelles est fondée la stabilité de la république des Suisses, 77. Leur manière de combattre les Bourguignons les avoit rendus aussi fameux que formidables, 119. Idée de leur bravoure, *ibid.*
- Superstition*, (la) effrayée de la hardiesse de Boccace & des découvertes de Galilée, jeta les hauts cris, 271.
- Sûreté personnelle*, (la) en Turquie, n'est le partage que du petit peuple, 24.

## T.

- T**ABAC; exaction du fisc, sur ce genre, sous un gouvernement oppressif, 234 & *suiv.* Précautions du fisc pour en empêcher l'entrée de l'étranger, 235 & *suiv.*
- Terrein**, son excellence est la principale cause qui a obligé les parties méridionales de l'Europe à recourir à des secours étrangers; pourquoi, 181.
- Thalès**, philosophe Grec, avoit jetté les germes de la physique dans la théorie des Eléments de la matiere, 268.
- Théocratie**, (la) ou le despotisme sacré, fut la plus cruelle des législations, pourquoi, 3, 4.
- Tolérance religieuse**. On devra au Nouveau-Monde son introduction dans l'Ancien, 10. Avantages qu'a produits celle de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, *ibid.* Elle subsiste sans réserve à Pétersbourg, exempté pour les Juifs, 30.
- Torricelli**, philosophe Florentin, inventa le thermometre pour peser l'air, 271.
- Treize Cantons** (les) de la Suisse, caractère de leurs habitants; idée de leur constitution, 73.
- Tribunaux**. Il y en a deux, celui de la nature & celui des loix, 280. Quels sont leurs effets, *ibid.*
- Tribut**, (le) est la contribution des citoyens au trésor public; par qui doivent-ils être présentés, 224. Désordres qui sont la suite du droit qu'on laisse au Prince de le créer, 227. Maniere dont il s'établit sur les boissons, 231 & *suiv.* Et dont il se perçoit aux entrées sur les denrées & sur tous les objets du commerce, 232 & *suiv.* C'est par le choix judicieux du Ministre que le Souverain en distribuera équitablement le poids énorme suivant les facultés des contribuables, 240.
- Turcs**, (les) autrefois tribu des Tartares, ne furent connus en Asie qu'au commencement du treizieme siecle, 20. Mahomet, leur chef, s'empare en 1453 de Constantinople, & en fait la capitale de son Empire, *ibid.* Causes qui les empêcherent de soumettre le reste de l'Europe, 21. Se glorifient d'un arrêt de mort prononcé par leur maître, 23, 24.
- Tyrannie**. (la) Extravagance où elle conduit l'homme quand elle est consacrée par des idées religieuses, 24.
- Tyrannie** (la) monarchique, d'où elle résulte, 65. Effets de la subtilité de celle du fisc sous le despotisme, 236.

## U.

**U**NIVERS, (l') aura enfin les conquérants en exécration, 113.

## V.

**V**AUBAN, ainsi que Cohorn, ouvrit les yeux aux Princes de l'Europe sur l'art d'attaquer & de défendre les places, 122.

*Venise*, République de l'Europe, son gouvernement présente trois grands phénomènes, 66 & *suiv.* Description de cette ville superbe, *ibid.* Les Doges y furent élus par le peuple jusqu'en 1173; ils le sont dès-lors par les Nobles qui établirent l'aristocratie, 67. Dont les vices furent tempérés autant que possible dans l'origine, de quelle manière, 68. Quelles époques ont ruiné son commerce, 69. Mœurs de cette ville, *ibid.* & *suiv.* Singularité des soins du gouvernement pour la sûreté de la république, *ibid.* Fonctions & importance des Inquisiteurs d'Etat, 70. Le ministère de Venise se fonde sur sa finesse, 72. Est le seul Etat qui ne se soit point laissé assujettir au pouvoir ecclésiastique, 86. Sa libre & vaste navigation lui apporta l'industrie, 189.

*Vérités* (les) se tiennent routes; importance de celle que vient d'établir l'auteur sur la conduite des gouvernements, 171 & *suiv.*

*Vertu*, ce fut Socrate qui y ramena la philosophie, 268. Il n'y en a proprement qu'une, c'est la justice, 280. Quelle erreur il y auroit à mépriser les vertus sous prétexte qu'elles ne sont qu'institutions de convenance, 283. La nécessité des vertus en fait l'essence & le mérite, *ibid.* Elle se règle sur le juste ou l'injuste, mais elle varie à certains égards suivant les opinions de certains pays, 284. Elle n'a plus d'asyle quand le sanctuaire du mariage est profané, 288. Elle ne tombe dans l'avilissement que par la mauvaise constitution du gouvernement, 289.

*Vices*, il n'en est aucun qui en produise un si grand nombre que l'incontinence des femmes, 288.

*Villes capitales*, (les) pourquoi deviennent le centre de la population, 205. Leur influence sur les productions, *ibid.* & *suiv.*

*Vœu de chasteté* (le) répugne à la nature, & nuit à la population, 91.

*Vœu d'obéissance* (le) à une autre Puissance qu'au Souverain & à la loi, est d'un esclave ou d'un rebelle, 91.

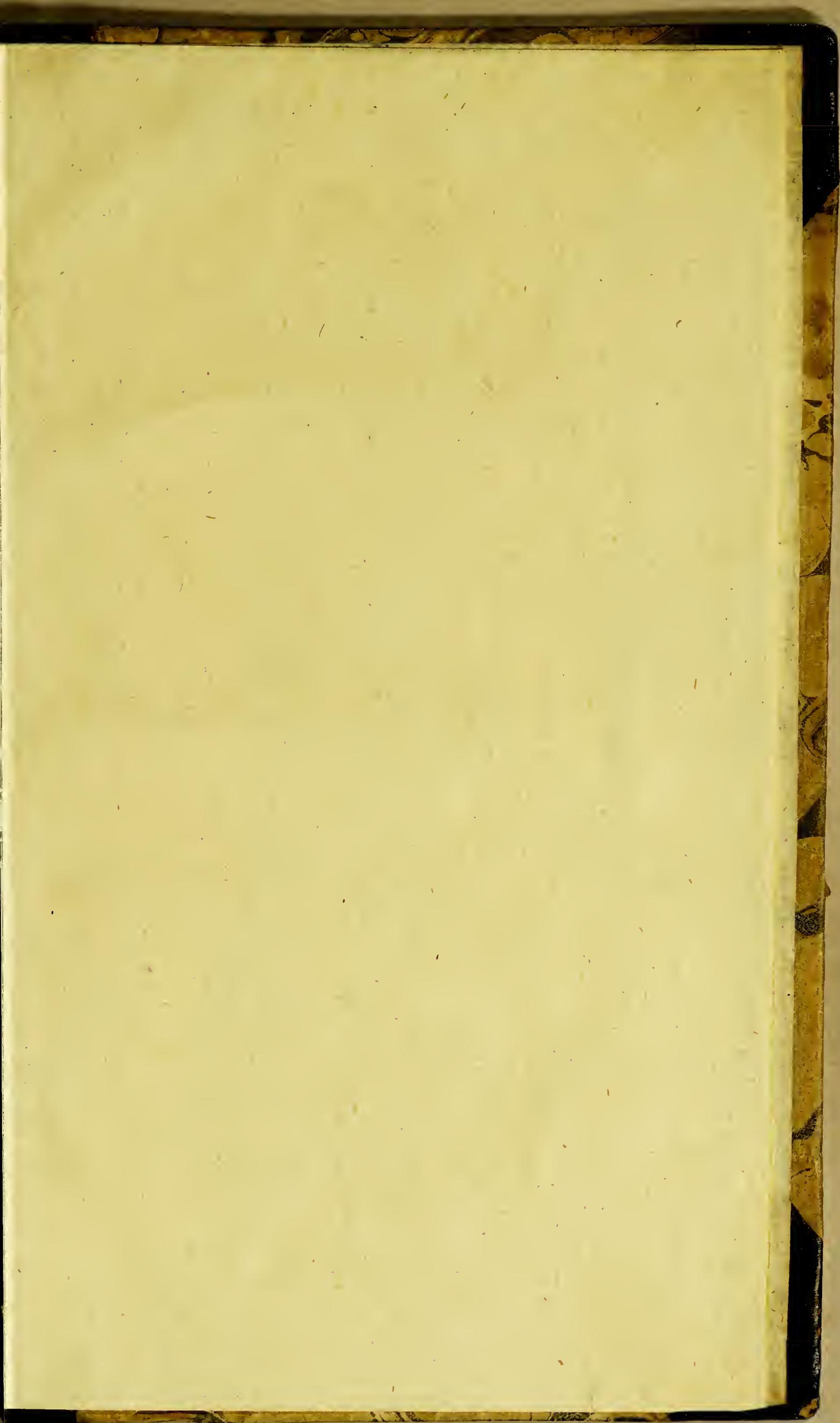
*Vœu de pauvreté*, (le) n'est que le vœu d'un inepte ou d'un paresseux, 91.

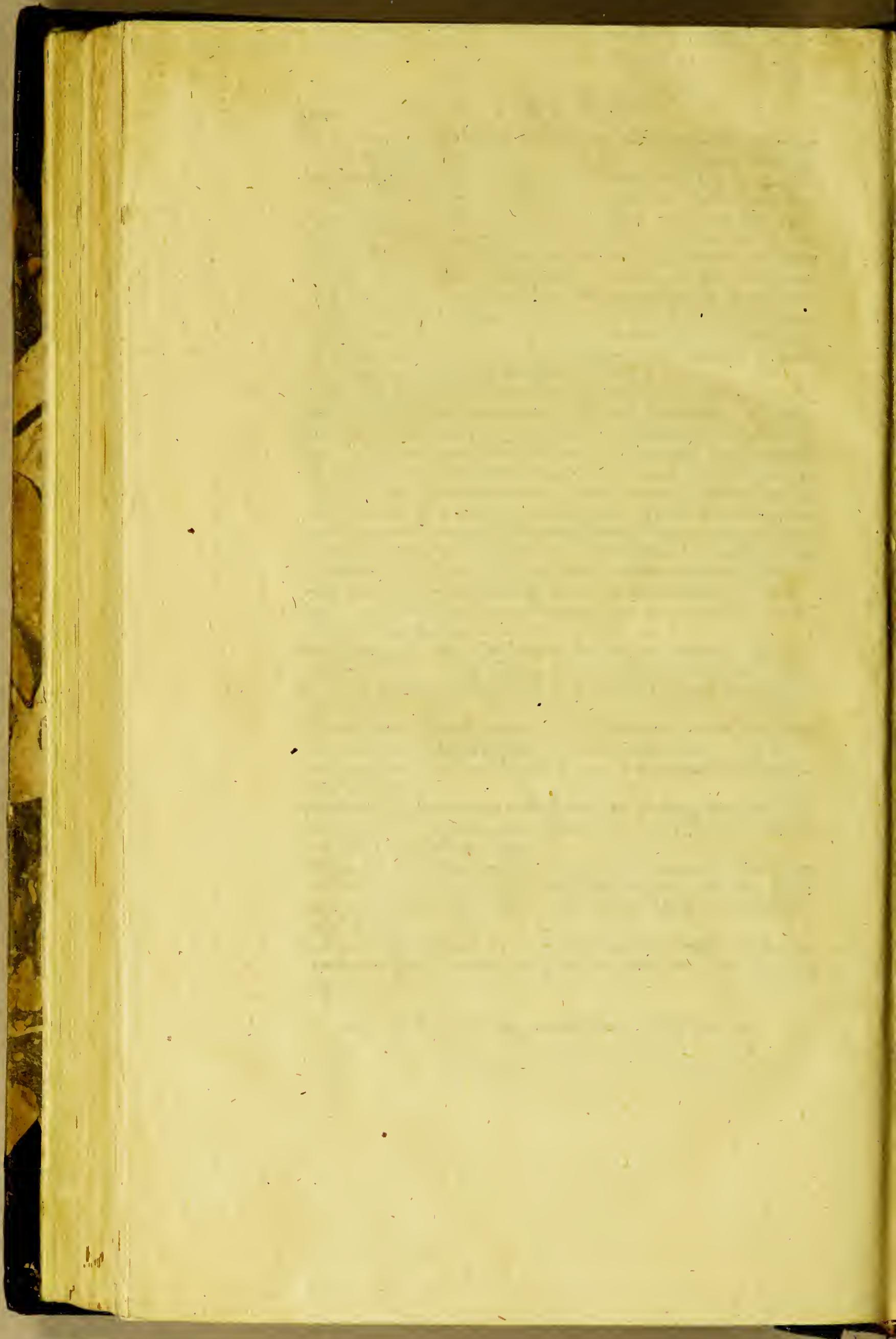
*Voituriers*, (les) comment sont suivis par le fisc, dans un gouvernement oppressif, pour l'exaction du tribut, sur eux & ce qu'ils conduisent, 231.

*Voyages* (les) sur toutes les mers, quels avantages moraux ils ont apportés, & quels désavantages, 294 & *suiv.* Ceux qui en font de longs cours ne laissent point de postérité, 206 & *suiv.*

*Voyageur*, (le) comment, dans le pays d'un despote, est extorcionné par le cabaretier pour subvenir au tribut du fisc, 231.

*Fin de la Table des Matières du Tome dixieme.*





E 783

R 274h

v. 10

